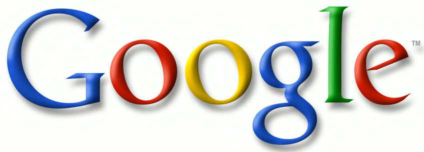






LE SOTTISIER

DE

VOLTAIRE

TIRAGE

300 exemplaires sur papier de Hollande (nos 41 à 340).
20 — sur papier de Chine (nos 21 à 40).
20 — sur papier Whatman (nos 1 à 20).

340 exemplaires, numérotés.

No 7.



LE SOTTISIER

DE

VOLTAIRE

Ce n'est point un sottisier ordinaire, c'est-à-dire un de ces recueils dont on était si friand au siècle dernier, et où les amateurs de nouvelles se faisaient copier les facéties politiques, littéraires et autres, qui couraient les salons et les ruelles. LE SOTTISIER *de Voltaire a plus d'importance; il est, en outre, tout entier écrit de sa main. Pendant mon séjour à Pétersbourg en* 1847 *et* 1850, *j'ai pu l'examiner de près et en détacher quelques extraits. Je n'eusse certes pas mieux demandé que de le copier intégralement; mais la chose était difficile. L'empereur Nicolas régnait alors; or l'empereur Nicolas détestait la grande Catherine, et son antipathie pour son aïeule réagissait sur tous ceux qu'elle avait aimés et protégés. Voltaire surtout était sa bête noire. Sa bibliothèque occupait une des salles réservées du palais de l'Ermitage, attenant au palais d'Hiver, résidence de l'autocrate, et c'était seulement par une faveur spéciale de sa part que l'on pouvait y pénétrer.*

Le comte Ouvaroff, ministre de l'instruction publique, qui m'honorait de son amitié, m'obtint cette faveur, et, en me la notifiant, il m'invita à ne pas en abuser. Avis opportun : toutes les fois que je m'installais au milieu des livres et des manuscrits de Voltaire, quatre soldats, le fusil au bras, montaient la garde autour de ma table, surveillant chacun de mes mouvements.

Quoi qu'il en soit, grâce à de fréquentes et laborieuses séances, je réussis à dépouiller le dépôt, en sorte qu'à mon retour en France, je me trouvai en état de publier sur la bibliothèque de Voltaire un Essai qui, bien que

sommaire, suffit néanmoins, je crois, pour en donner une juste idée.

La bibliothèque de Voltaire se compose de 7,500 volumes, ouvrages d'histoire, de sciences, de philosophie, de littérature, etc. Par elle-même, elle n'offre rien de remarquable. Plusieurs volumes, il est vrai, sont semés de notes marginales autographes, mais la plupart trop insignifiantes pour mériter d'être relevées. Aux marges d'une édition de saint Augustin on surprend, çà et là, des coups de plume ou plutôt des coups de griffe : « Cochon ! — Gros cochon ! »

La partie curieuse de la bibliothèque, ce sont les manuscrits. Ils forment dix-huit portefeuilles in-folio ou in-quarto, dont cinq reliés en veau et treize en maroquin rouge. Un grand nombre des pièces qu'ils renferment sont encore inédites.

Le portefeuille auquel on a donné le titre de SOTTISIER *est le cinquième des treize reliés en maroquin rouge. C'est un in-quarto d'environ trois cents pages, admirablement conservé.*

Ce SOTTISIER *n'a jamais été imprimé. Je n'en ai publié moi-même, dans mon* ESSAI SUR LA BIBLIOTHÈQUE DE VOLTAIRE, *que les quelques extraits dérobés à la surveillance de mes quatre soldats*[1]. *Un amateur plus hardi ou plus heureux l'a enlevé tout entier, et c'est d'après sa*

1. Voir mes livres : *Études sur la Russie et le nord de l'Europe,* 1857; *Voltaire et la Police,* 1867. (Épuisés.)

copie qu'il paraît aujourd'hui. Ce que je puis affirmer, c'est que cette copie est très exacte, très complète. J'y retrouve le document tel que je l'ai lu dans l'original. Systematiquement toutefois, on en a élagué les citations latines, anglaises, italiennes, et quelques menus vers faisant double emploi. Il n'y a pas à les regretter; ces suppressions n'ont aucune importance; un éditeur qui voudrait les rétablir n'ajouterait absolument rien à l'ouvrage.

Ce qui distingue LE SOTTISIER, *c'est sa libre et piquante allure. Dans ses écrits imprimés, Voltaire vise nécessairement à l'effet: sa toilette est préméditée, il consulte son miroir, il attend que tout soit à point pour se montrer au public. Dans* LE SOTTISIER, *rien de pareil. Voltaire s'enferme chez lui; il s'étale en robe de chambre et en pantoufles. Ni masque ni pose. Qu'il lise ou qu'il pense, dès qu'une idée lui bourdonne dans la tête, il la prend au vol et la fixe. L'idée peut être grave ou légère, sérieuse ou burlesque, sublime ou triviale, éclair grandiose, explosion émue, boutade égrillarde, graveleuse, n'importe; elle est là, elle y reste. Kaléidoscope étonnant, où les contrastes les plus criards, les oppositions, les palinodies les plus cyniques, s'enchevêtrent et se choquent. Ce n'est point l'écrivain, c'est l'homme, l'homme mis à nu, tour à tour, parfois simultanément, dieu ou diable, ange ou bête. Tout cela grouille et fermente; mais, attendez! du* SOTTISIER *dégagé de ses scories, fécondé, développé, surgira plus d'un chef-d'œuvre. Car, en vérité, ce n'est point à l'aventure que Voltaire s'éparpille ainsi; il*

obéit à une inspiration vague d'abord, mais qui peu à peu se précise; et, quand sonnera l'heure de la synthèse, chaque phrase isolée prendra place dans un tout; plus d'une fois même elle deviendra l'élément embryonnaire d'où s'engendrera ce tout. Que les curieux de Voltaire, ceux qui aiment à remonter aux origines, méditent LE SOTTISIER *de Voltaire, ils reconnaîtront que je dis vrai.*

LE SOTTISIER *ne présente ni ordre ni méthode; tout y accuse le jet spontané, l'évolution brusque. C'est pourquoi on n'y trouve aucun chapitre combiné, à peine des paragraphes suivis. Les titres pourtant n'y manquent pas, on en compte jusqu'à quarante-huit. Mais, au lieu de servir de jalons au sujet indiqué, ces titres ne couvrent, la plupart du temps, qu'une phrase solitaire. Tout à coup, sans crier gare, l'auteur s'échappe et va butiner ailleurs. On voit bien là le génie que tourmente une inspiration multiple; il pense à une foule de choses à la fois, des choses différentes, contradictoires, s'excluant formellement. Cela l'inquiète peu, il tient à ne rien perdre; et au même moment où une idée, une observation, une réflexion touche son cerveau, elle tombe de sa plume. Il débrouillera le chaos plus tard.*

A défaut d'autres exemples, LE SOTTISIER *suffirait pour justifier ce vers que Voltaire a fait sur lui-même :*

Tous les goûts à la fois entrèrent dans mon âme.

En effet, tout l'intéresse, le frappe, l'émeut; les sujets les plus étranges, les plus bizarres, le préoccupent; rien,

ce semble, ne doit échapper à sa compétence. J'ai trouvé dans un de ses manuscrits la copie d'une histoire des perruques, copie arrêtée au moment où elles furent mises en usage dans l'Église. « Je n'ai pas fait copier la suite de cette dissertation, écrit Voltaire, parce qu'elle n'est faite que pour empêcher les prêtres de continuer l'usage des perruques, introduit depuis quelques années jusqu'à la célébration de la messe, ce qui ne regarde pas la curiosité que j'avais de m'instruire sur l'antiquité des perruques. » Qu'on lui soumette un ouvrage quelconque, il le lit et le juge, souvent en termes lestes. Un cahier qui a passé sous mes yeux porte de sa main, à la première page : « Tragédie de je ne sais quel polisson. »

C'est ainsi que dans LE SOTTISIER *on marche de surprise en surprise; le pour et le contre s'y coudoient, en sorte qu'amis et ennemis peuvent y glaner également, ils y trouveront de quoi éclaircir bien des problèmes. On sait que Voltaire, suspecté, persécuté, traqué par un gouvernement ombrageux, par des adversaires jaloux, menacé de la Bastille, où il fut enfermé deux fois* [1]*, on sait, dis-je, que Voltaire, pour se dérober à ces tracasseries, n'hésitait pas à renier ses œuvres, à les mettre sur le compte d'autrui* [2]*, à dénoncer à la police les libraires qui les avaient soi-disant publiées sans son aveu. Il dé-*

---

1. La première fois, du 17 mai 1717 au 11 avril 1718; la seconde fois, du 17 au 29 avril 1726.

2. Par exemple, l'*Épître à Uranie*, qu'il attribue à l'abbé de Chaulieu. Or j'ai pu feuilleter au dépôt de Pétersbourg l'original de cette épître, écrit de sa main. La pièce est jaunie par le temps et un peu fruste.

ployait dans cette tactique une habileté incroyable. C'est là, dit-on, un point noir dans sa vie : s'il n'obscurcit pas la gloire de l'écrivain, il imprime une tache fâcheuse au caractère de l'homme. LE SOTTISIER *aiderait peut-être à démêler ce qu'il y a de fondé ou non dans un tel jugement. Comme Voltaire s'y abandonne insoucieusement à sa nature, qu'il s'y laisse prendre sur le vif, les mobiles susceptibles de le faire agir y apparaissent clairement. Or n'est-on pas forcé d'en conclure que, lorsque, dans un but de salut, il accumule si audacieusement les roueries et les sophismes, il ne joue qu'une comédie à laquelle la moralité ou la dignité de son caractère n'ont absolument rien à voir? Esprit dominateur et absolu, poursuivant sa mission avec une volonté implacable, il estime tout moyen bon contre ceux qui tentent de lui barrer la route; il approprie sa monnaie à leur mérite : géant qui se moque des pygmées.*

Pour entrer plus avant dans LE SOTTISIER, *je citerai les titres que j'ai signalés plus haut :*

1° DANS LA RÉGENCE D'ANNE.

2° PARODIE DU ROI AU CONSEIL.

3° CONTRADICTIONS.

4° MAHOMÉTISME.

5° ANECDOTES CONCERNANT L'HISTOIRE DES LETTRES ET DES SPECTACLES.

6° A L'ABBÉ D'AUMONT.

7° SUR L'ABBÉ DE LA TRAPPE.

8° Pour la princesse de Conti, dont on disait le roi du Maroc amoureux.

9° Pour M. le duc de Vendôme.

10° Margot et le Cordelier.

11° L'Exorciste.

12° De Louis XIII par Corneille.

13° Pour le pape Clément XI.

14° Pour le portrait du roi Guillaume.

15° Sonnet sur Mme de Maintenon.

16° Pour la reine Marguerite de Navarre, logée chez l'archevêque de Sens.

17° Sur Mme Deshoulières.

18° Pour une chienne.

19° Épitaphe de Benserade.

20° Sur le duc de Villars, qui aimait, dit-on, une femme fort mal en c...

21° Sur le portrait de M. de Lassé et de Mlle de Baune.

22° Sermon prêché devant les puces.

23° Juifs.

24° Physique.

25° Trois grandes lois du mouvement.

26° Preuves contre les tourbillons de Descartes.

27° Expérience de la table tournante.

28° Conte tiré du livre de Todos Jeselius.

29° Sermon du docteur Swift sur l'orgue devant le Parlement d'Irlande.

30° Extrait de Maillet.

31° Mémoires de Mademoiselle.

32° Mœurs du temps.

33° Dans les pensées de Pascal.

34° Théatre.

35° Descartes dans ses lettres.

36° Mémoires de Lully.

37° Vers envoyés par Henri IV a M. d'Entragues.

38° Commerce.

39° Mémoires de Lully.

40° Électre.

41° Vers du roi de Prusse a son esprit.

42° Duc d'Orléans.

43° Pour le siècle de Louis XIV.

44° Richelieu.

45° Pensées sur le bonheur.

46° Vers du roi.

47° Histoire.

48° Berlin.

Ces divers titres, je l'ai dit, ne remplissent guère le but auquel ils semblent destinés. Nombre de sujets qui n'y répondent aucunement s'intercalent entre eux et presque toujours de façon si brusque qu'on en est dérouté. Telle est, il est vrai, la forme du Sottisier *: il va par soubresauts. De ces sujets, quelques-uns sont fort scabreux; des pièces de vers, entre autres, dont les amateurs d'expurgation s'effaroucheront. Ils ne comprendront pas qu'on les ait maintenues. Je partagerais*

leur avis si ces pièces ne devaient être considérées que dans leur teneur isolée; mais elles sont de Voltaire, authentiquement de Voltaire. Or, à ce titre, n'ont-elles pas une valeur topique qu'il n'était pas permis de négliger? En tout cas, ce ne serait point aux moralistes intolérants, par conséquent aux ennemis de Voltaire, à s'en plaindre. Furieux de ses dénégations et de ses mensonges, engagés contre lui dans un procès éternel, ils trouveront dans les pièces dont il s'agit une véritable bonne fortune. Pour eux, elles feront l'office de témoins à charge, d'arguments ad hominem, *sans réplique. Que Voltaire vienne maintenant renier* LA PUCELLE, *ils lui riront au nez : « Vous en avez fait bien d'autres*[1] *! »*

Du reste, en publiant LE SOTTISIER *de Voltaire, était-il*

1. Tel était l'avis du comte Rostopchine, le patriote farouche qui brûla Moscou en 1812 pour en chasser Napoléon. Ennemi acharné de Voltaire, auquel il faisait une guerre implacable, il cherchait partout des armes contre lui. Il crut en trouver, et des meilleures, dans le *Sottisier*. C'est pourquoi, sa haute position lui facilitant cette hardiesse, il entreprit de le copier. C'est sa copie qui a servi à la présente édition. Une note placée en tête de cette copie trahit manifestement la passion haineuse dont Rostopchine était animé. Je la reproduis *in extenso*, laissant au lecteur impartial le soin de faire justice de ce qu'elle a d'inique, de faux ou d'exagéré :

« J'ai copié ce manuscrit mot à mot, et tout dans l'ordre avec lequel c'est écrit *en entier* de la main de Voltaire. Je n'ai passé que quelques pages écrites en anglais, italien et latin, et qui ne sont que des copies ou des extraits, et quelques vers si impies et si dégoûtants que nulle plume n'oserait les copier. Dans ce manuscrit, Voltaire écrit toujours *oi* et non *ai*, et presque à chaque ligne on trouve les fautes les plus grossières contre l'orthographe, la grammaire et la phraséologie. Je suis intimement convaincu que Voltaire, livré à lui seul, n'aurait pu écrire une page bonne à imprimer; mais tout ce qu'il a écrit devait être corrigé par des secrétaires avant d'être livré à l'impression. Si quelqu'un voulait imprimer ce manuscrit, il devrait l'intituler : *Voltaire en robe de chambre;* mais, pour lui donner du prix, il faudrait presque pour chaque ligne des notes qui relèveraient les impiétés de Voltaire, ses niaiseries, son ignorance,

possible d'en détacher l'élément qui caractérise le plus au vif l'époque où il a été écrit? Car c'est une des curiosités de ce SOTTISIER *d'être non seulement l'expression d'un homme, mais encore le reflet d'une société. Voltaire s'y montre à la fois tel qu'il était lui-même et tel que l'avait fait le temps où il vivait. Dans ses hardiesses les plus décolletées, s'il cède à ses instincts, à ses entraînements personnels, il ne détonne nullement dans le concert général. Les Français du siècle dernier, en effet, n'étaient au fond ni plus corrompus ni plus dissolus que les Français d'aujourd'hui, mais, dans la forme, ils étaient moins collet monté. Les descriptions les plus risquées, les mots les plus crus, loin de les troubler et de les faire rougir, les attiraient, les charmaient; ils en goûtaient avidement la saveur. Parmi les écrivains, les plus osés étaient les plus fêtés; et leur succès ne se bornait point à l'intimité des cercles frivoles, il s'étendait jusqu'aux salons les plus solennels, les plus graves. Un historien sagace et puissant a merveilleusement saisi et décrit ce côté de la société du XVIIIe siècle. Voici comment il s'exprime :*

Je compare le XVIIIe siècle à une société de gens qui sont

---

ses naïvetés, ses enfantillages, sa lubricité, son manque de philosophie, sa crédulité, etc., etc. Cependant le gredin avait bien de l'esprit, mais ce n'est pas ce livre qui le démontre. Les qualités les plus éminentes de Voltaire : l'impromptu, le sarcasme, le jet, y manquent complètement; en un mot, si on n'avait des preuves certaines que c'est son écriture, on ne pourrait le croire. Si quelqu'un est d'un autre avis que moi, je m'en f...

Oui, Monsieur de Voltaire,
Pour le bonheur du genre humain,
Vous auriez mieux fait de vous taire
Et de rester tout simplement un vilain. »

à table : il ne suffit pas que l'aliment soit devant eux, préparé, présenté, aisé à saisir et à digérer ; il faut encore qu'il soit un mets, ou mieux, une friandise. L'esprit est un gourmet ; servons-lui des plats savoureux, délicats, accommodés à son goût : il mangera d'autant plus que la sensualité aiguisera l'appétit. Dans une société épicurienne à qui l'on prêche le retour à la nature et les droits de l'instinct, les images et les idées voluptueuses s'offrent d'elles-mêmes ; c'est la boîte aux épices appétissantes et irritantes. Chacun en use et en abuse ; plusieurs la vident tout entière sur les plats. Or je ne parle pas seulement de la littérature secrète, des livres extraordinaires que lit Mme d'Andlau, gouvernante des enfants de France, et qui s'égarent aux mains des filles de Louis XV, ni d'autres livres plus singuliers encore, où le raisonnement philosophique apparaît comme un intermède entre des ordures et des gravures, et que des dames de la cour ont sur leur toilette avec ce titre : *Heures de Paris*. Il ne s'agit ici que des grands hommes, des maîtres de l'esprit public. Sauf Buffon, tous mettent dans leur sauce des piments, c'est-à-dire des gravelures et des crudités. On en rencontrerait jusque dans l'*Esprit des lois ;* il y en a d'énormes concentrées et compassées au milieu des *Lettres persanes*. Dans ses deux grands romans, Diderot les jette à pleines mains, comme en un jour d'orgie. A toutes les pages de Voltaire, ils craquent sous la dent comme autant de grains de poivre. Vous les retrouvez, non pas piquants, mais âcres et d'une saveur brûlante, dans la *Nouvelle Héloïse,* en vingt endroits de l'*Émile,* et d'un bout à l'autre des *Confessions*. C'était le goût du temps. M. de Malesherbes, si honnête et si grave, savait par cœur et récitait *la Pucelle ;* du plus sombre des montagnards, Saint-Just, on a un poème aussi lubrique que celui de Voltaire ; et le plus noble des Girondins, Mme Roland, a laissé des confessions aussi risquées, aussi détaillées, que celles de Rousseau [1].

---

1. *Les Origines de la France contemporaine,* par H. Taine, tome Ier. *L'Ancien Régime,* pages 336-338. Paris, 1876. Hachette et Cie.

Parmi les pièces scabreuses du SOTTISIER, *je ne citerai que le* Sonnet sur Mme de Maintenon. *On peut bien dire de ce sonnet-là qu'il « vaut seul un long poème ». Il date sans doute de l'époque où Voltaire commettait une foule de vers satiriques qui le firent enfermer à la Bastille.*

Que l'Éternel est grand ! Que sa bonté puissante
A comblé mes désirs, a payé mes travaux !
Je naquis demoiselle et je devins servante :
Je lavai la vaisselle et frottai les bureaux.

J'eus bientôt des amants : je ne fus point ingrate ;
De Villarceaux longtemps j'amusai les transports ;
Il me fit épouser ce fameux cul-de-jatte
Qui vivait de ses vers, comme moi de mon corps.

Il mourut. Je fus pauvre, et, vieille devenue,
Mes amants, dégoûtés, me laissaient toute nue,
Lorsqu'un tyran me crut propre encore au plaisir.

Je lui plus, il m'aima ; je fis la Madeleine,
Par des refus adroits j'irritai ses désirs ;
Je lui parlai du diable, il eut peur... Je suis reine.

Plusieurs épitaphes, entre autres celle de Benserade, d'une fine et mordante ironie :

Ce bel esprit eut trois talents divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De tout railler il ne fit point scrupule,
Sans qu'à la cour on le prît de travers ;
Vieux et galant, sans être ridicule,
Il s'enrichit à composer des vers.

Cette épitaphe m'en rappelle une autre consacrée à François de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, prélat célèbre par sa vanité. Est-elle aussi de Voltaire? Je suis tenté de le croire, l'ayant recueillie, à Pétersbourg, dans une section des manuscrits français enlevés à la Bastille en 1789, où se trouvent de nombreuses pièces de Voltaire.

Cy-gît et repose humblement,
De quoi tout le monde s'étonne,
L'illustre Tonnerre en personne,
Dans un si petit monument.
On dit qu'entrant en paradis,
Il fut reçu vaille que vaille ;
Mais il en sortit par mépris,
N'y trouvant que de la canaille [1].

Dans une lettre de Voltaire à son secrétaire Vagnière, en date du 28 février 1778, par conséquent trois mois avant sa mort, lettre conservée parmi les manuscrits de sa bibliothèque, on lit cette déclaration écrite de sa main : « Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, en détestant la superstition. »

La superstition était pour Voltaire le grand ennemi; il la combattait à outrance, et, afin de la frapper plus sûrement, il n'hésitait pas à en élargir le sens et à l'appliquer à la religion. On doit donc s'attendre à ce que LE SOTTISIER *ne l'épargne pas. Il renferme en effet*

1. Voir mon livre *Vingt-neuf ans sous l'étoile polaire*. Première série : *l'Ours du Nord*, page 123.

contre elle des tirades nombreuses; on y voit poindre le fameux pamphlet publié en 1766 sous ce titre : LES QUESTIONS DE ZAPATA. *J'en relèverai quelques-unes, mêlées à la fois, suivant l'inspiration du moment, de persiflage et de sérieux.*

Cessez de nous vanter vos faibles avantages,
Nous avons, comme vous, nos martyrs et nos sages;
Il en est en tout temps, il en est en tous lieux;
Toute secte eut les siens, et tout peuple a ses dieux.
Nous naissons ignorants; l'erreur de notre mère,
Sucée avec le lait, nous en devient plus chère;
La nourrice commence, et le prêtre finit.
Au joug des préjugés le temps nous endurcit;
On fait de l'écriture une triste science,
L'âge mûr est encor la dupe de l'enfance;
La superstition, qui commence au berceau,
Tyrannise la vie, et nous suit au tombeau.

¶ Le peuple aime toujours la superstition et les pointes.

¶ Les miroitiers ont pour patron saint Clair.
Les paveurs, saint Rue.
Les vergetiers, sainte Barbe.
Les carrossiers, saint Fiacre.

Le parti des bons catholiques
Boit à vous autres hérétiques.
Çà, mes amis, versons du vin,
Et, pour que personne n'échappe,
Envoyez promener Calvin,
Nous enverrons plus loin le pape.

¶ Le pape est une idole à qui on lie les mains et dont on baise les pieds.

¶ Le roi d'Espagne traite comme grands d'Espagne les

généraux des cordeliers, des capucins, des dominicains. Il fait le même honneur aux carmes, qui n'étaient pas moins humbles. Le roi les traite comme envoyés des têtes couronnées.

¶ Un religieux, le premier homme du monde, dit la messe pour quinze sous et mange avec les laquais; s'il est général, il est traité comme envoyé des têtes couronnées.

¶ Mme Dacier, dans la préface d'*Aristophane*, dit que les Athéniens étaient bien sages de souffrir qu'Aristophane se moquât de leurs superstitions. Plût à Dieu que certains peuples que nous connaissons en usassent ainsi!

¶ Si les prêtres s'étaient contentés de dire : « Adorez un Dieu et soyez justes! » il n'y aurait jamais eu de guerres de religion.

¶ Tous ceux qui ont écrit pour prouver la religion sont les mouches du coche. Ils disputent sur la matière et sur l'esprit : c'est se battre de la chape à l'évêque.

¶ Mme Acosta dit, en ma présence, à un abbé qui voulait la faire chrétienne : « Votre Dieu est-il né juif? — Oui. — A-t-il vécu juif? — Oui. — Est-il mort juif? — Oui. — Eh bien, soyez donc juif. »

¶ On prétend que le pape Benoît XIII disait : « Je crois que mes prédécesseurs étaient infaillibles; mais pour moi, je l'avoue, je ne le suis pas. »

¶ Jeûner, prier, vertu de bonze; secourir, vertu de citoyen.

¶ La religion est comme la monnaie : les hommes la prennent sans la connaître.

Voltaire était-il donc sceptique? LE SOTTISIER *ne le laisse pas supposer. On y lit cette belle sentence : « Le scepticisme détruit tout et se détruit lui-même, comme Samson accablé sous les ruines du temple. » Il ne s'agit ici évidemment que du scepticisme philosophique. Aussi ne saurait-on en inférer qu'en remplissant, comme il le faisait parfois, ses devoirs religieux, Voltaire obéissait à*

un entraînement de croyance. L'accuser d'avoir joué, en pareil cas, une hypocrite comédie, serait-il juste? Il semblerait plus vrai de dire qu'il n'y avait là de sa part, suivant les circonstances, qu'un calcul de prudence approprié à des personnages qu'il redoutait tout en les dédaignant, une désinvolture hautaine vis-à-vis de formes estimées sans conséquence, ou simplement une concession aux usages. Par exemple, dans sa terre de Ferney, Voltaire se comportait comme tout autre seigneur, allant à la messe, se confessant, communiant. On sait qu'il y fit bâtir une église. Toutes les pièces relatives à cette affaire, actes, devis, procès-verbaux, plans, etc., se trouvent dans les manuscrits de sa bibliothèque. Voici une de ces pièces ; elle n'est pas la moins curieuse :

Aujourd'hui, 6 août 1760, maître Guillon et maître Desplaces se sont engagés à bâtir les murs de l'église et sacristie de la paroisse de Ferney au lieu qui leur sera indiqué par M. le curé; l'église, nef et chœur, des mêmes dimensions précisément que l'église, nef et chœur, qui est actuellement auprès du château, afin que les mêmes bois de charpente et menuiserie de l'ancienne puissent servir à la nouvelle; ils édifieront le tout de même hauteur et de même pierre, nommée blocaille ou blocage, pratiqueront les fenêtres à peu près des mêmes dimensions; ils se serviront du même portail qui est à l'ancienne église; ils l'enlèveront de la place où il est et mettront des tronçons pour soutenir ledit ancien portail; ils auront seulement soin de faire saillir le portail de la nouvelle église de quatre pouces; ils feront deux pilastres saillants de quatre pouces à chaque côté du portail, avec un fronton de pierre molasse au-dessus dudit portail. Ces quatre pilastres simples seront de briques qu'ils revêtiront de plâtre ou d'un bon enduit de chaux. Il n'y aura point d'autres ornements, le tout

au prix des murs du château de Ferney, la pierre taillée au même prix, et ledit ouvrage sera payé totalement le 1er ou le 15 octobre prochain, jour auquel lesdits entrepreneurs s'engagent à livrer le bâtiment aux charpentiers pour faire la couverture. Fait au château de Ferney, ledit 6 août 1760 [1].

Voltaire n'est pas tendre pour les jésuites, ses anciens maîtres.

¶ Les jésuites font commerce de diamants aux Indes, ils les enferment dans les talons de leurs souliers, et écrivent qu'ils foulent aux pieds les richesses de l'Europe.

¶ Le cardinal de Fleury dit à l'ambassadeur d'Espagne que pour rendre les jésuites utiles, il faut les empêcher d'être nécessaires.

¶ « Comment recevez-vous tant de sots dans votre ordre? disait-on à un jésuite. — Il nous faut des saints. »

Fin courtisan, Voltaire n'en témoigne pas moins d'un mince respect pour les puissants du jour. Il raconte volontiers leurs faiblesses et leurs ridicules. LE SOTTISIER, *parlant de la régence d'Anne d'Autriche, est curieux à lire :*

¶ 1648. — La cour étant à Saint-Germain, on fut obligé de mettre en gage les pierreries de la couronne. Le roi manqua du nécessaire, on fut obligé de congédier les pages de la chambre. C'est dans ce temps que la princesse Henriette se tenait au lit, faute d'un tapis.

¶ 1649. — La noblesse française, qui ne s'assembla point pour réformer... l'État, s'assembla pour la querelle d'un tabouret que la reine voulait donner à Mme de Pons et à quel-

1. *Voltaire et la Police*, pages 258-259.

ques autres. Le gouvernement était rempli de faiblesses et de ridicules. Le cardinal Mazarin passait publiquement pour l'amant de la reine... Au milieu de ces sottises, on assassinait, on causait des assassinats, pour exciter le peuple à la vengeance... La débauche et la gaieté régnaient au milieu de ces horreurs.

Les ministres ont aussi leur tour; Mazarin et Richelieu surtout sont fort maltraités. Voltaire fait ici abstraction des grands résultats.

¶ Je crois qu'on ne peut guère juger du génie et des vues d'un ministre que dans le calme des affaires, parce qu'alors, étant le maître, il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas; mais, dans la tempête, il n'est point responsable du vaisseau dont on lui arrache le gouvernail : c'est ce qui me fait mépriser Mazarin, sans trop admirer Richelieu.

¶ Il ne faut qu'un génie très médiocre et un peu de bonheur pour être bon ministre, même dans une république; mais, dans un empire despotique, il ne faut que la faveur du maître. On estime de loin les favoris, mais de près ils sont des hommes bien communs.

¶ Je ne crois pas que le succès dans un ministère fasse un grand homme. Le cardinal de Richelieu a été le maître; mais est-on un grand homme pour être vindicatif, impérieux, sanguinaire, et pour avoir gouverné un roi faible? Un grand génie croit-il des sottises? Richelieu était un théologien pédant et un poète ridicule.

Un joli choix d'aphorismes : Voltaire excellait dans ce genre, où la pensée condensée n'en éclate que plus vive et plus frappante.

¶ Les termes les plus bas sont souvent les expressions les

plus nobles. On appelait le maréchal de Luxembourg *tapissier de Notre-Dame.*

¶ Les calomniateurs sont comme le feu, qui noircit le bois vert, ne pouvant le brûler.

¶ Un vieillard est un grand arbre qui n'a plus ni fruit ni feuilles, mais qui tient encore à la terre.

¶ Les paroles sont aux pensées ce que l'or est aux diamants : il est nécessaire pour les mettre en œuvre, mais il en faut peu.

¶ Un imitateur est un estomac ruiné, qui rend l'aliment comme il le reçoit.

¶ Un livre défendu est un feu sur lequel on veut marcher et qui jette au nez des étincelles.

¶ Il en est de la conversation comme des licences : tout est devenu lieu commun.

¶ Descartes et Bayle ont été les apôtres de la raison, mais en nous apprenant à combattre leurs erreurs.

¶ Les réformateurs indiscrets sont comme les filles d'Eson, qui tuèrent leur père en voulant le rajeunir.

¶ Le plaisir donne ce que la sagesse promet.

¶ Les passions sont au goût ce que la faim canine est à l'appétit.

¶ Les États, les lois, tout est fait de pièces et de morceaux.

¶ *Dissimuler*, vertu de roi et de femme de chambre.

Çà et là quelques épigrammes. En voici deux : la première sur l'abbé d'Aumont, la seconde sur Bissy :

Abbé, vous avez la naissance,
La bonne mine, l'air des grands ;
Ces avantages apparents
Cachent beaucoup d'insuffisance
Nature, en formant votre corps,

Lui prodigua tous ses trésors,
Et lui donna tant d'avantage
Que celui qui forma l'esprit
En fut jaloux, et, de dépit,
Refusa d'achever l'ouvrage.

Bissy, dans la cabane
Où Joseph le reçoit,
Est placé près de l'âne,
Qui rit quand il le voit.
« Si comme vous, mon frère,
Lui dit cet animal,
Dieu m'avait fait braire,
Je serais cardinal. »

On a dit que Voltaire poussait l'amour de l'argent jusqu'à l'avarice. Ce qui est certain, c'est que de bonne heure il rechercha la fortune, la regardant comme un moyen d'indépendance, comme un élément de force. Il y réussit ; Voltaire devint très riche, et ses capitaux, placés sur les principales banques de l'Europe, lui permettaient, en cas d'exil, de ne rien changer à ses habitudes. Ces habitudes étaient luxueuses, et si elles s'impliquaient d'avarice, ce n'était sans doute que dans le sens si ingénieusement exposé par Voltaire lui-même dans ce paragraphe du SOTTISIER.

¶ On appelle avare celui qui garde son argent, non celui qui le met en meubles riches et les garde. Cependant celui qui garde cent mille écus en espèces, ou des lustres et des tableaux pour la même somme, est également avare ; mais l'un est utile au public, l'autre non.

Le reproche d'avarice fait à Voltaire a surtout éclaté lors de l'ouverture de son testament. Bachaumont le critique en termes amers :

Ce testament, dit-il, a étonné tout le monde. On comptait y trouver des dispositions qui feraient honneur à son esprit et à son cœur. Rien de tout cela. Il est très plat et sent l'homme dur qui ne songe à personne, et n'est capable d'aucune reconnaissance. Ce qui augmente l'indignation, c'est qu'il a deux ans de date et a été fait conséquemment avec toute la maturité de jugement possible. Voici les principaux articles :

A M. Vagnière, son secrétaire, son bras droit, dont il ne pouvait se passer, qu'il appelait son ami, son *fidus Achates,* 8,000 livres une fois payées ; rien à sa femme ni à ses enfants.

A son domestique nommé *La Vigne,* qui le servait depuis trente-trois ans, une année de gages seulement.

A la *Barbaras,* sa gouvernante de confiance, 800 livres, payées une fois seulement.

Aux pauvres de Ferney, 300 livres, une fois payées.

Six livres anglais à un M. Durieu.

Du reste, rien à qui que ce soit.

A Mme Denis, sa nièce, 80,000 livres de rente, et 400,000 livres d'argent comptant, en ce qu'il l'a fait sa légataire universelle ; 100,000 livres seulement à l'abbé Nicquot, son neveu, et autant à M. d'Ornoy.

Je n'ai point à disculper Voltaire à propos de ce testament. Si certains legs paraissent mesquins, ils n'en étaient pas moins motivés, je suppose ; Voltaire en était seul juge. Que d'autres que lui ont étonné le monde par leurs dispositions testamentaires ! En tout cas, de son vivant, il ne se montrait pas si revêche qu'on a voulu le prétendre à la générosité. S'il défendait sa bourse contre

tant d'importuns qui l'assiégeaient, il l'ouvrait aussi souvent. J'ai raconté, dans VOLTAIRE ET LA POLICE, *que dans sa querelle avec le libraire Jore, au sujet de la publication des* LETTRES PHILOSOPHIQUES, *il fut condamné par M. de Maurepas à 500 livres d'aumônes. Cette condamnation le mit hors de lui. « Donner 500 francs d'aumônes, écrit-il au garde des sceaux, c'est signer ma honte. J'attends tout de votre protection. Si vous voulez me parler, je me suis traîné, malade, à votre porte. » Puis il s'adresse au lieutenant de police, M. Hérault. « Il s'en faut de beaucoup que je puisse trouver à présent cinquante pistoles. J'ai réellement à peine de quoi partir. A l'égard des charités que je peux faire, quelque bornée que soit ma fortune, j'en ai fait par an pour des sommes plus considérables. Mais je vous supplie, Monsieur, de m'en laisser la disposition et le choix. Voici un jeune homme de lettres qui n'a précisément rien et à qui je ne peux rien donner à présent. Je lui donne seulement un billet de dix pistoles sur M. Lechanteur, notaire, qui me les avancera. Vous trouverez, Monsieur, le billet ci-inclus, que je vous supplie de lui faire rendre. »*

Il est à remarquer que cette affaire se passait en juillet 1736, *c'est-à-dire à une époque où Voltaire ne possédait pas encore la grande fortune qu'il réalisa plus tard.*

D'après ses livres de compte, il est établi qu'à Ferney Voltaire consacrait 1,000 *francs par an à des aumônes; nous savons aussi que beaucoup d'hommes de lettres ont été secourus par lui. D'un autre côté, il nous apprend, dans son* MÉMOIRE CONTRE JORE, *qu'il a prêté à tous*

ceux qui l'ont connu. Malheureusement ces actes de bienfaisance tombaient trop souvent, comme il le dit lui-même, sur des ingrats. Voici toutefois une épître en vers trouvée dans ses manuscrits, qui nous offre un intéressant exemple de reconnaissance. Cette épître a été adressée à Voltaire, le 14 juin 1747, par un officier nommé Bastin, auquel il avait avancé de l'argent pour faire sa campagne.

Heureux Voltaire, dont la gloire
Embrasse mille et mille objets,
Les dieux amis de ta mémoire
Pour toi firent un sort exprès.
De concert avec la fortune,
Par une faveur peu commune,
Apollon comblait tes souhaits;
Tu devins Virgile et Mécène,
Et Plutus, comme Melpomène,
Sur toi répandit ses bienfaits.

J'en fais la douce expérience.
Je me voyais, ô sort fatal!
Faute d'argent, dans l'impuissance
D'aller admirer la vaillance
De Maurice et de Lowendal.
J'aurais eu le sort de tant d'autres
Qui vont guerroyer en apôtres
Au jardin du Palais-Royal;
Et sur un sable trop docile,
Canne en main, fier comme Artaban,
Devant une troupe imbécile,
J'aurais, courant de ville en ville,
Fait la conquête d'Amsterdam.

Arouet, âme généreuse,
Tu m'as sauvé pareils exploits.

Tu prêtas l'oreille à ma voix
En voyant ma mine emprunteuse;
Joyeux, sans froncer le sourcil,
D'un air gracieux et gentil,
Dans une main infortunée
Tu mis de l'or le plus brillant.
Je ressuscitai dans l'instant,
Pour aller gaîment à l'armée,
Plein d'une noble ambition,
Braver la mort sous Bergopson.

Que, d'accord avec la Tamise,
Le Tibre chante tes écrits,
Je ferme l'oreille à leurs cris :
Ignorance, c'est ma devise.
Descartes, Newton et Leïbniz,
Je le confesse avec franchise,
Confondent mes faibles esprits :
J'oserai pourtant sur le vide,
Grande et terrible question
Que tout docte à son gré décide,
Hasarder une opinion :
Écris, Arouet, comme un ange,
Sur ce vide tant disputé,
Tu mérites moins de louange
Que d'avoir rempli par bonté
Celui que, par un sort étrange,
Ma bourse à sec t'a présenté.

Les anecdotes de théâtre abondent dans LE SOTTISIER. *On jugera de leur intérêt par les extraits suivants :*

¶ Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois refusa la communion aux demoiselles Aubry, Verdier et Caillou, les trois premières actrices. L'archevêque de Harlay la leur fit donner. Ces filles étaient fort sages et de bonne famille.

¶ Au jubilé, Lulli se confessa et eut l'absolution; mais son valet fut refusé parce qu'il avait fait le serpent Pithon et le dragon.

¶ Le roi donnait aux acteurs de l'Opéra, quand ils venaient à Versailles, 3 livres 10 sous par jour, une bougie, un pain, etc.; un demi-louis à chaque actrice, et leurs habits.

¶ Béraux, de l'Opéra, dit à l'archevêque Harlay : « Monseigneur, je parie 10,000 écus que vous ne donnerez pas telle abbaye à mon fils. — Parions, » dit l'archevêque. Béraux eut le bénéfice et le prélat les 30,000 livres.

¶ Le roi choisissait lui-même les sujets que lui proposait Quinault. Tous les prélats assistaient alors à l'Opéra et à la Comédie.

A force de forger on devient forgeron,
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron;
Au lieu d'avancer il recule.
Voyez *Hercule*[1].

Tout le monde connaît la polémique passionnée qui s'éleva entre Voltaire et l'abbé Desfontaines. Tout le monde a lu LE PRÉSERVATIF *et* LA VOLTAIROMANIE, *ces terribles pamphlets où les deux adversaires se jettent à la face les critiques les plus acerbes, les injures les plus violentes. Assurément, l'abbé Desfontaines n'avait pas le beau rôle; en attaquant Voltaire, en l'inondant de ses calomnies et de ses mensonges, il témoignait d'une in-*

---

1. Méchante tragédie de Campistron, jouée en 1697 sous le titre d'*Alcide*. L'épigramme que j'extrais du *Sottisier* était déjà connue; peut-être Voltaire n'en est-il pas l'auteur et l'a-t-il simplement copiée. Il en est ainsi de plusieurs autres pièces. La spécialité du *Sottisier* est d'être entièrement écrit de la main de Voltaire; il montre ainsi quel genre de sujets le frappaient de préférence.

gratitude monstrueuse : Voltaire ne l'avait-il pas sauvé de l'infamie en obtenant que fût étouffée sous le silence une accusation d'immoralité qui, d'après les lois du temps, eût conduit l'abbé à l'échafaud ou aux galères? LE SOTTISIER *ne renferme à ce sujet que deux passages, mais ils sont sanglants.*

Pour juger la littérature,
L'Impudence en original,
La Faim, l'Envie et l'Imposture
Se sont construit un tribunal.
De ce petit trône infernal,
Où siègent ces quatre vilaines,
Partent les arrêts du journal
De monsieur l'abbé Desfontaines.

¶ Rousseau, Ravaillac, Chausson, Gruer, Desfontaines, sont des hommes livrés à l'infamie. L'arrêt qui les condamne permet à tous les particuliers de les punir en les délaissant; ce sont des morts livrés par la justice pour qu'ils soient disséqués.

Crébillon ne pouvait être oublié dans LE SOTTISIER.

¶ Il est honteux pour notre nation d'avoir souffert l'*Électre* de Crébillon.

¶ Préface de Crébillon aussi ridicule que sa pièce, mais n'en disons rien.

Les rapports entre Voltaire et Crébillon étaient très tendus, et cela pour deux causes : d'une part, Voltaire avait refait certaines pièces de Crébillon; de l'autre, Crébillon occupant le poste de censeur, il dépendait de lui que ces pièces fussent jouées ou non. Voltaire, par con-

séquent, détestait Crébillon, mais en même temps il le redoutait, et usait de toutes les influences pour peser sur ses décisions.

Parmi ces influences il faut compter principalement celle des lieutenants de police. J'ai trouvé à la Bibliothèque impériale de Pétersbourg un dossier inexploré jusqu'alors provenant de la Bastille et renfermant la correspondance de Voltaire avec ces hauts personnages[1]*. On ne saurait imaginer les efforts qu'il déployait pour se concilier leur faveur. Quelle inépuisable fécondité! quelle obséquiosité gracieuse et délicate! quelle adresse subtile! quel charme de séduction! Sa cause n'est point sa cause, c'est celle de la société, celle de l'humanité; s'il n'est exaucé, le monde croulera.*

Je mettrai Voltaire et Crébillon en présence à propos de deux pièces seulement : SÉMIRAMIS *et* ORESTE.

La tragédie de SÉMIRAMIS *terminée, Voltaire devait l'envoyer à la censure. On devine son anxiété. Que ferait Crébillon, lui qui avait déjà une* SÉMIRAMIS *au théâtre? Par une tactique habile, Voltaire songea à mettre le lieutenant de police dans ses intérêts. Il était clair, en effet, que, devant la recommandation de son chef, Crébillon n'aurait qu'à s'incliner. Voici en quels termes Voltaire écrivit à M. Berrier :*

1. La correspondance de Voltaire avec les lieutenants de police, annotée et commentée, forme la principale partie de mon livre intitulé : *Voltaire et la Police.* L'épuisement de l'ouvrage m'a prouvé qu'en le publiant j'avais été bien inspiré. Cette correspondance, en effet, se distingue de l'ordinaire; c'est toute une révélation sur un épisode des plus tourmentés de la vie littéraire de Voltaire.

Permettez qu'en partant pour Commercy je remette la tragédie de *Sémiramis* entre vos mains et que je vous demande votre protection pour elle. On la représentera pendant mon absence. Je commence par la soumettre à votre décision, non seulement comme à celle du magistrat de la police, mais comme aux lumières d'un juge très éclairé. M. Crébillon, commis par vous à l'examen des ouvrages du théâtre, a fait autrefois une tragédie de *Sémiramis*, et peut-être ai-je le malheur qu'il soit mécontent que j'aie travaillé sur le même sujet. Je lui en ai pourtant demandé la permission, et je vous demande à vous, Monsieur, votre protection, m'en remettant à vos bontés et à votre prudence.

A une requête si fine et présentée en termes si modestes, M. Berrier s'empressa de répondre :

J'ai reçu, Monsieur, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la copie manuscrite de votre tragédie de *Sémiramis*, dont je vous suis sensiblement obligé. Ne doutez pas que je ne la lise avec grand plaisir, et je vous promets qu'elle ne sortira pas de mes mains.

Ainsi la SÉMIRAMIS *de Voltaire arriva au censeur sous l'égide du lieutenant de police. Crébillon l'approuva, mais non sans exiger quelques suppressions.*

Voltaire s'en montra fort chagrin et invoqua de nouveau l'autorité de M. Berrier.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien permettre qu'on récite quelques vers que M. Crébillon a retranchés et qui sont absolument nécessaires. Je vous en fais juge. Si le personnage chargé de ces vers ne les débite pas, Sémiramis, qui lui réplique, ne répond plus convenablement ; et cette disparate gâte un endroit essentiel à l'ouvrage. Vous trouverez ci-joint

les vers en question. Je vous prie de me les renvoyer approuvés de votre main, afin que l'acteur puisse les réciter. Je vous demande bien pardon de ces bagatelles, mais vous entrez dans les petites choses comme dans les grandes.

Voici les vers que Crébillon avait retranchés. Ils tiennent à l'acte second, dans la scène entre Assur et Sémiramis :

ASSUR.

Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.
Les vainqueurs des vivants redoutent-ils les morts?
Ah! ne vous formez plus de craintes inutiles,
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
. . . .

SÉMIRAMIS.

. . . .
Croyez-moi, les remords, à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.

Ces vers furent, en effet, rétablis, et il paraît, à la réponse du lieutenant de police, que ce fut sans l'intervention de Crébillon. « Quant à l'endroit de votre pièce où le censeur a retranché quelques vers, je parlerai aux comédiens pour tâcher d'arranger les choses à votre satisfaction. Au surplus, elle doit être remplie par le succès qu'elle a eu. Recevez-en mon compliment, que je vous fais de tout cœur. Il y a longtemps que vous êtes accoutumé aux applaudissements, et je me suis toujours fait un plaisir de les prévenir dans le public. »

A peine Voltaire commence-t-il à jouir de son succès,

que l'annonce d'une parodie de SÉMIRAMIS, *destinée à être jouée par les Italiens sur les théâtres de Paris et de Fontainebleau, vient renouveler ses ennuis et le rejeter dans la vie militante. Une parodie de* SÉMIRAMIS! *Voltaire n'en dort plus; sa correspondance prend des ailes. A qui n'écrit-il pas! « J'écris à M. d'Aiguillon et j'offre une chandelle à M. de Maurepas; j'intéresse la piété de la duchesse de Villars, la bonté de Mme de Luynes, la facilité bienfaisante du président Hénault. A ces noms ajoutez celui de la reine, celui de Mme de Pompadour, de M. d'Argental, du duc de Gèvres, du duc d'Aumont, de l'abbé de Chauvelin, du duc de Fleury, enfin du lieutenant de police. » La lettre de Voltaire à la reine est étonnante.*

Madame, je me jette aux pieds de Votre Majesté; vous n'assistez aux spectacles que par condescendance pour votre auguste rang, et c'est un sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde. J'implore cette vertu même, et je la conjure, avec la plus vive douleur, de ne pas souffrir que ces spectacles soient déshonorés par une satire odieuse qu'on veut faire contre moi à Fontainebleau, sous vos yeux. La tragédie de *Sémiramis* est fondée d'un bout à l'autre sur la morale la plus pure, et par là du moins elle peut s'attendre à votre protection. Daignez considérer, Madame, que je suis domestique du roi, et par conséquent le vôtre. Mes camarades les gentilshommes du roi, dont plusieurs sont employés dans les cours étrangères et d'autres dans des places très honorables, m'obligeront à me défaire de ma place si j'essuie devant eux et devant toute la famille royale un avilissement aussi cruel. Je conjure Votre Majesté, par la bonté et par la grandeur de son âme, et par sa piété, de ne pas me livrer ainsi à mes ennemis ouverts et cachés, qui, après m'avoir poursuivi par les ca-

lomnies les plus atroces, veulent me perdre par une flétrissure publique. Daignez envisager, Madame, que ces parodies satiriques ont été défendues à Paris pendant plusieurs années. Faut-il qu'on les renouvelle pour moi seul sous les yeux de Votre Majesté? Elle ne souffre pas la médisance dans son cabinet : l'autorisera-t-elle devant toute la cour? Non, Madame, votre cœur est trop juste pour ne pas se laisser toucher par mes prières et par ma douleur, et pour faire mourir de douleur et de honte un ancien serviteur, et le premier sur qui sont tombées vos bontés[1]. Un mot de votre bouche, Madame, à M. le duc de Fleury et à M. de Maurepas, suffit pour empêcher un scandale dont les suites me perdraient. J'espère de votre humanité qu'elle sera touchée, et qu'après avoir peint la vertu, je serai protégé par elle.

Marie Leczinska ne fut, à ce qu'il paraît, que médiocrement touchée de toutes ces raisons. Les monstruosités d'une parodie ne lui semblèrent pas suffisamment démontrées. L'auteur de SÉMIRAMIS *reçut avis qu'il ne pouvait compter sur sa royale protection. Il en informa en ces termes son ami d'Argental :*

La reine m'a fait écrire par Mme de Luynes que les parodies étaient d'usage et qu'on avait travesti Virgile. Je réponds que ce n'est pas un compatriote de Virgile qui a fait *l'Énéide travestie*, que les Romains en étaient incapables; que si on avait récité une *Énéide* burlesque à Auguste et à Octavie, Virgile en aurait été indigné; que cette sottise était réservée à notre nation, longtemps grossière et toujours frivole; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'usage; qu'il y a cinq ans qu'elles sont défendues; que le Théâtre-Français entre dans l'éducation de tous les

1. Voltaire tenait des bontés de la reine une pension de 1,500 livres.

princes d'Europe, et que Gilles et Pierrot ne sont pas faits pour former l'esprit des descendants de saint Louis.

Au reste, si j'ai écrit une capucinade, c'est à une capucine.

A défaut de la reine, Voltaire trouva dans la plupart de ses amis de zélés champions de sa cause. D'Argental surtout l'épousa avec chaleur, et, en l'absence de Voltaire, qui se trouvait alors à Commercy, il multiplia ses démarches ; mais partout il ne recueillit que de vagues politesses. Voltaire intervint donc de nouveau et écrivit lui-même à M. Berrier une lettre dont l'éloquence nous paraîtrait aujourd'hui contraster singulièrement avec le peu d'importance du sujet.

A Commercy, le 20 octobre 1748.

MONSIEUR,

J'apprends la protection que vous donnez aux beaux-arts, et dont vous m'honorez. J'y suis beaucoup plus sensible que je ne suis indigné de ces misérables satires que des baladins d'Italie étaient en possession autrefois de débiter. Ils avilissaient et ils ruinaient par là le théâtre français, le seul théâtre de l'Europe estimable. Il y a environ cinq ans qu'on leur interdit cette liberté scandaleuse. Il serait assez triste qu'elle recommençât contre moi. Ce n'est pas, Monsieur, que je ne méprise comme je le dois ces platitudes faites pour amuser la canaille et pour nourrir l'envie. Mais, les circonstances où je me trouve me forcent à regarder ces sottises d'un œil un peu plus sérieux. J'ai des confrères chez le roi qui regardent cet avilissement public comme un affront que je me suis attiré de gaîté de cœur, en travaillant encore pour le théâtre, et qui rejaillit sur eux. Je vous confie qu'ils pourront me donner tant de dégoûts qu'ils m'obligeront à me défaire de ma charge. Les bontés dont vous m'honorez, Monsieur, m'enhar-

disent à ne vous rien cacher, et je vous avouerai que je traite actuellement d'une charge honorable et que je n'aurai certainement pas si je suis aussi avili aux yeux du roi, dont je suis le domestique et pour qui j'avais fait *Sémiramis*. Une de mes nièces est prête à se marier à un homme de condition, qui ne voudra pas d'un oncle vilipendé. Vous savez comment les hommes pensent, et quelles suites ont toutes les choses auxquelles on attache du mépris et du ridicule. Il est très probable que cette niaiserie aurait un effet funeste pour ma fortune et pour ma famille. Vous m'avez tiré par vos bontés, Monsieur, de ce cruel embarras, et je ne puis trop vous en remercier. Je vous supplie de continuer, et de représenter à M. de Maurepas le tort extrême que ce scandale peut me faire. Ce serait même un service éternel que vous rendriez aux beaux-arts si vous abolissiez pour jamais cette coutume déshonorante pour la nation.

Vous pensez bien que je fais, de mon côté, tout ce qu'il faut pour prévenir la scène impertinente qu'on veut donner à Fontainebleau. Mais, Monsieur, je ne serai sûr du succès qu'en étant fortement appuyé et protégé par vous. Vous avez plus d'un moyen que votre prudence peut mettre en œuvre. Et j'ai tout lieu de croire que vous avez regardé cette affaire comme une des bienséances publiques que vous voulez maintenir. J'aurai, Monsieur, une reconnaissance éternelle de la bonté particulière que vous avez bien voulu me témoigner dans cette occasion, où l'intérêt véritable du public se trouve joint aux miens. Je vous demande instamment la continuation d'une bienveillance dont je sens assurément tout le prix.

Cette lettre ne valut à Voltaire, de la part du lieutenant de police, que des marques d'une bonne volonté stérile. Crébillon, ne recevant pas d'ordres précis, approuva la parodie, méchant tour qu'il jouait, intentionnellement sans doute, à son rival. Voltaire en jugea ainsi, et dans

une lettre à M. Berrier, datée de Lunéville, 24 *octobre* 1748, *il le lui dit très nettement :*

M. Crébillon aurait pu prévenir tous ces embarras en ne donnant pas son approbation à la parodie. Je sais bien qu'il y a dans cet ouvrage des personnalités odieuses, assez déguisées, à la vérité, pour que l'examinateur puisse les passer sans se commettre, mais assez intelligibles pour que la malignité, qui a l'oreille fine, en fasse son profit. Il pourrait, étant mon confrère et ayant malheureusement fait une tragédie de *Sémiramis* qui n'a pas réussi, se dispenser d'approuver une satire contre la mienne; mais les mêmes raisons qui devaient le retenir l'ont fait agir.

Quoi qu'il en soit, Voltaire ne se regarda point comme battu, il insista encore; finalement il obtint que, bien qu'approuvée, la parodie ne serait représentée ni à Paris ni à Fontainebleau. En compensation, l'auteur, qui s'appelait Montigny, la fit imprimer l'année suivante à Amsterdam. Cette parodie forme un petit in-8° de trente pages. Elle est intitulée : Sémiramis, *tragédie en cinq actes. Les personnages sont : Sémiramis, l'Exposition, le Dénoûment, l'Intérêt, la Pitié, la Cabale, le Remords, la Décoration, l'Ombre du grand Corneille, Plusieurs beautés, Troupe de défauts. Tissu de fines plaisanteries, d'amères critiques, de grossiers lazzis, d'allusions parfois délicates, mais le plus souvent pleines de trivialité et de mauvais goût : telle était la parodie à cette époque.*

Aux embarras de Sémiramis *succédèrent bientôt d'autres inquiétudes; et celles-ci laissèrent à Voltaire une rancune dont nous avons retrouvé les traces dans* le

SOTTISIER. *Voltaire avait refait sous le nom d'*ORESTE, *l'*ÉLECTRE *de Crébillon. C'était une récidive; le censeur s'y montrerait peut-être moins facile. Pour le prévenir, Voltaire eut recours à son procédé ordinaire, il s'adressa au lieutenant de police. Mais, cette fois, jugeant la situation plus délicate, il ne le supplie pas d'agir d'autorité; il demande un billet de recommandation pour Crébillon, billet qu'il ira cérémonieusement lui présenter lui-même. La lettre de Voltaire à M. Berrier est datée de Paris, 6 janvier 1750, rue Traversière :*

Monsieur,

..... J'ai une affaire dans laquelle je vous demande, si vous le permettez, vos conseils et votre protection. Je vous avais bien dit que les Muses me ramèneraient encore à votre tribunal. J'ai fait la tragédie d'*Oreste;* c'est le même sujet que l'*Électre* de M. Crébillon. J'avais envie de vous prier de remettre l'approbation de la pièce à M. le président Hénault et d'en parler à M. d'Argenson, afin d'éviter les aventures auxquelles cette vieille mégère de Villeneuve et ses chiens exposent les manuscrits.

Mais je ne sais s'il ne sera pas mieux de toutes façons que j'aille moi-même de votre part chez M. Crébillon. C'est, au bout du compte, mon confrère et mon ancien. Les démarches honnêtes sont toujours nobles. Je lui dirai que, travaillant sur le même sujet, je n'ai pas entendu l'égaler, que je lui rends justice dans un discours que je ferai prononcer avant la représentation, et que j'ose compter sur son amitié. Ce procédé et un petit billet de vous, que j'ose vous demander pour le lui rendre, doivent le désarmer. Il n'est guère possible qu'il ne fasse son devoir de bonne grâce. Le grand point est qu'il ne garde pas longtemps le manuscrit. C'est à quoi vos intentions l'engageront quand votre billet les lui aura apprises.

Je vous apporterai les deux exemplaires signés de sa main. Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien m'honorer de vos ordres aussi promptement que vos grandes occupations pourront vous le permettre.

*Voltaire eut du lieutenant de police le billet qu'il désirait. « Je vous envoie, Monsieur, lui écrit M. Berrier, comme vous le souhaitez, une lettre pour M. Crébillon, pour l'engager à accélérer son examen de la tragédie d'*ORESTE*. Lorsque vous aurez sa signature, vous me ferez plaisir de me communiquer les deux doubles, comme vous me l'avez promis. »*

*La représentation d'*ORESTE *ne se fit pas attendre. Crébillon ne garda la pièce que trois ou quatre jours. En la renvoyant approuvée à Voltaire, il lui écrivit* ces *mots, pleins à la fois de fierté, de mesure et de délicatesse : « J'ai été content de mon* ÉLECTRE, *je souhaite que le frère vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait*[1]. »

Je terminerai ces extraits du SOTTISIER *par quelques facéties dont on appréciera le sel piquant, et souvent, malgré la forme plaisante, la portée philosophique.*

¶ Un curé donna à une vieille un jeton d'ivoire pour une hostie : « Je crois, dit-elle, que vous m'avez donné le Père éternel, tant il est coriace : je ne puis l'avaler. »

¶ « Messieurs, M. le curé vous prêchera dimanche le mi-

1. *Voltaire et la Police*, pages 230-232.

racle de cinq personnes nourries avec trois mille pains et cinq mille poissons. » A cette annonce, tout le monde se mit à rire. « Petit malheureux, cria le curé, c'est tout le contraire! Va dire que c'est trois mille personnes nourries avec cinq pains et trois poissons. — Ah! Monsieur, si je l'avais dit comme ça, on aurait ri bien davantage. »

¶ Combien y a-t-il de Dieux? demandait un curé à un paysan. — Il y en a trois. — Va-t'en, coquin! Je ne te marierai point. » Le paysan s'en va et trouve en chemin son camarade qui allait se marier, à qui il conte son cas. « Parbleu! dit l'autre, j'aurais répondu : « Il n'y en a qu'un. — Va, va, dit le premier, comme tu seras marié! Je lui en ai baillé trois, et il n'a pas été content. »

¶ L'abbé Gravina saluait toujours les chevaux, en disant : « Nous leur avons une grande obligation, car, sans eux, c'est nous qui tirerions les carrosses du roi. »

¶ Un pauvre demandait l'aumône insolemment, en se disant membre de Jésus-Christ. « Prenez garde de finir comme lui! »

¶ On peut dire d'un homme qui pue de la bouche qu'il a déjeuné avec Ézéchiel.

¶ Les abeilles mâles meurent après avoir couché avec la reine.

¶ Palme dit que les étoiles tombantes sont des étoiles qui se mouchent.

¶ C'est le père Schall et Verbiest qui ont *saintement* appris à la Chine l'usage du canon; on n'y connaissait que les feux d'artifice.

¶ Le baron de Fœneste dit que la terre est ronde, mais que le soleil revient sur ses pas, et si on ne le voit pas, c'est qu'il marche la nuit.

¶ Il (le pape Clément XI) ressemble à saint Pierre : il pleure, il prêche, il renie, il se repent.

¶ A Saragosse, on voit cette épitaphe : « Ci-gît Cabeça, chantre du roi, mon seigneur. Quand il arriva en paradis, les

anges chantaient. Dieu leur dit : « Taisez-vous, coquins, « laissez chanter Cabeça, chantre du roi, mon seigneur. »

¶ La religion juive, mère du christianisme, grand'mère du mahométisme, est battue par ses fils et ses petits-fils.

¶ Les magistrats ordonnent le carnaval, et les prêtres se fouettent pour en demander pardon à Dieu.

¶ Si la lumière vient des étoiles en vingt-cinq ans, Adam fut vingt-cinq ans sans en voir.

¶ *Sermon prêché devant les puces :* « Mes chères puces, vous êtes l'ouvrage chéri de Dieu et tout cet univers a été fait pour vous. Dieu n'a créé l'homme que pour vous servir d'aliment, le soleil que pour vous éclairer, les étoiles que pour vous réjouir la vue, etc. »

¶ Les importants ressemblent à la tête de Jupiter Olympien, longtemps adorée, dans laquelle on ne trouva que des rats et des toiles d'araignée.

¶ Il y a beaucoup d'honnêtes gens qui mettraient le feu à une maison s'il n'y avait que cette façon de faire cuire leur soupe.

En écrivant les pages qu'on vient de lire, je n'ai point prétendu faire sur Voltaire une étude proprement dite. Cette étude a été faite mille fois. Mon but a été simplement de présenter son Sottisier, *et, par des extraits éclairés et commentés à l'aide de documents recueillis au même dépôt d'où il a été tiré, de donner une idée et comme un avant-goût de ce curieux ouvrage. Il n'ajoutera rien à la gloire de Voltaire, mais il servira à confirmer ou à rectifier certains jugements portés sur lui. Voltaire, en effet, s'y montre, plus que partout ailleurs, dans sa vérité; il s'épanche, il se découvre; les appréhensions de la critique, les calculs du succès, ne*

le troublent pas : il n'écrit que pour lui. C'est pourquoi LE SOTTISIER *exclut tout mirage. M. Taine, qui a si bien compris, si bien défini Voltaire, a dit de lui : « Un pareil esprit n'est pas capable de réserve ; il est par nature militant et emporté ; il apostrophe, il injurie, il improvise, il écrit sous la dictée de son impression ; il se permet tous les mots, au besoin les plus crus. Il pense par explosion. Ses émotions sont des sursauts, ses images sont des étincelles ; il se lâche tout entier, il se livre au lecteur, c'est pourquoi il le prend. Impossible de lui résister, la contagion est trop forte. Créature d'air et de flamme, la plus excitable qui fut jamais, composée d'atomes plus éthérés et plus vibrants que ceux des autres hommes, il n'y en a point dont la structure mentale soit plus fine, ni dont l'équilibre soit à la fois plus instable et plus juste. » Ne semble-t-il pas qu'en burinant ce portrait de Voltaire, M. Taine se soit inspiré du* SOTTISIER *de Voltaire ?*

L. LÉOUZON LE DUC.





LE

SOTTISIER DE VOLTAIRE

¶ On était bien sot autrefois..... Apulée rapporte dans ses notes..... A Paris, un petit cheval écossais qui faisait les mêmes tours que celui que nous avons vu à la foire Saint-Germain. Son maître fut accusé de magie, et son procès instruit. Songez à la Galigaï, Grandier, Goffredy.

¶ Tout s'oublie : les intrigues de la Cour de Henri le Grand furent l'entretien de la Cour de Louis XIII. Sous Louis XIV on ne parlait que de la Régence. Tous ces petits événements..... les uns par les autres.

Dans la régence d'Anne.

¶ 1648. La Cour étant à Saint-Germain, on fut obligé de mettre en gage les pierreries de la Couronne.

Le roi manqua du nécessaire ; on fut obligé de congédier les pages de la chambre. C'est dans ce temps que la princesse Henriette se tenait au lit, faute d'un tapis.

¶ 1649. La noblesse française, qui ne s'assembla point pour réformer..... l'État, s'assembla pour la querelle d'un tabouret que la reine voulait donner à Mme de Pons et à quelques autres. Le Gouvernement était rempli de faiblesses et de ridicules. Le cardinal Mazarin passait publiquement pour l'amant de la reine. Le marquis de..... Gersay osa faire une déclaration à....., et M. le Prince voulait ôter à la reine jusqu'à la liberté de s'en fâcher. Ces bagatelles causèrent de grands mouvements. Au milieu de ces sottises, on assassinait, on causait des assassinats pour exciter le peuple à la vengeance.

¶ Le prince de Condé..... fit la guerre aux Parisiens....., la Cour faisant toucher publiquement son chapelet à des reliques et baisant la châsse de sainte Geneviève.....

Des officiers pendus, par représailles, à Bordeaux.

La débauche et la gaieté règnent au milieu de ces horreurs.

¶ Colbert fit rendre un arrêt par lequel il osait défendre aux hommes d'affaires de prêter au roi, sous peine de mort. L'année d'après, il emprunta d'eux.

¶ « Sire, dit M. de Vendôme au roi, je me flatte que vous me permettrez d'aller dans mon gouvernement. — Monsieur, quand vous saurez gouverner vos affaires, je vous donnerai à gouverner les miennes. »

¶ Le peuple regardait le Parlement de Paris comme un corps aussi ancien que la monarchie, fait pour servir de milieu entre le roi et ses sujets, tuteur des rois, père du peuple, etc. La Cour le regardait comme un tribunal de justice, rien de plus. La vérité est que l'autorité et les fonctions de ce corps n'ont jamais été bien réglées, qu'il n'a été puissant que sous les ministres faibles, et il est ridicule de dire qu'il représente la nation. Le mot seul de Parlement fait une partie de sa force. L'exemple du Parlement d'Angleterre, et le nom de Parlement, qui était autrefois en France tout l'État, est ce qui impose... Si on ne l'avait appelé que premier président, il aurait eu moins de crédit et moins d'ambition.

¶ Louis XIV se levait à huit heures et un quart.

Dès qu'il était habillé, il travaillait avec ses ministres jusqu'à midi et demi; ensuite il entendait une messe en musique.

Au sortir de la messe, il allait chez Mme de Montespan, puis dînait dans l'antichambre de Mme la Dauphine.

Les gentilshommes servants le servaient. Monseigneur, Mme la Dauphine, Monsieur, Madame, Mademoiselle, Mme de Guise, quelquefois les princesses du sang, mangeaient avec lui.

Après dîner, il travaillait encore. A huit heures du soir, il allait chez Mme de Maintenon, de là souper, puis chez Mme de Maintenon jusqu'à minuit.

¶ Turenne disait : « Quand un général prétend n'avoir jamais fait de fautes, il me persuade qu'il n'a jamais fait la guerre longtemps. »



Parodie du roi au Conseil.

Le Conseil à ses yeux a beau se présenter,
Sitôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour elle.
Rien ne peut l'arrêter
Quand le beau temps l'appelle.



¶ 1690, avril. A la mort de Mme la Dauphine, le roi dit à Monseigneur : « Voici ce que deviennent les grandeurs de ce monde ; nous serons ainsi, vous et moi. »

¶ Louis XIV, et par conséquent toute la Cour, porta le deuil pour le cardinal de Mazarin.

¶ La plupart des événements qui n'ont point amené de grandes révolutions sont comme des coups de piquet qui n'ont ruiné personne et que les joueurs oublient.

¶ Le pape est une idole à qui on lie les mains et dont on baise les pieds.

¶ Louvois meurt soudainement, après avoir travaillé avec le roi; les médecins et les chirurgiens l'ont cru empoisonné. C'était le plus riche ministre. Le roi dit au roi d'Angleterre : « J'ai perdu un bon ministre, mais vos affaires et les miennes n'en iront pas plus mal. »

¶ Octobre 1691. Le roi donna à M. de Turenne et à M. de Montmorency chacun mille louis d'or pour la nouvelle du combat de..... Avant ce temps, on donnait des pierreries.

¶ Le roi, en créant des maréchaux de France, introduit l'usage de donner sa canne au ministre secrétaire d'État qui lit le serment; le ministre met cette canne entre les mains du maréchal. Autrefois on leur donnait un bâton fleurdelisé, qu'ils portent encore dans leurs armoiries.

¶ Il n'y a que les capitaines des gardes du corps qui prêtent serment l'épée au côté. M. de la Feuillade est le premier colonel des gardes-françaises qui ait eu ce privilège.

¶ Le roi d'Espagne traite comme grands d'Espagne les généraux des Cordeliers, des Capucins, des Dominicains. Il fait le même honneur aux Carmes, qui n'étaient pas moins humbles. Le roi les traite comme envoyés des têtes couronnées.

¶ Il n'y a qu'aux Gobelins qu'on travaillait en haute lisse; les autres manufactures étaient de basse lisse, comme on calque.

¶ A la mort de Louis XIII, il n'y avait que pour

700,000 fr. de pierreries de la Couronne. En 1696, il y en avait pour 11,330,000 livres.

¶ 1697. Quand Ruvigni sortit de France, il laissa un dépôt dont le roi avait le secret. Tant que Louis XIV fut le seul qui en fût informé, il ne le confisqua pas; mais il le confisqua dès qu'il en fut informé par d'autres. Il eût été plus beau de faire rendre le dépôt.

¶ Sur la nouvelle de l'élection du prince de Conti, le roi, en le présentant chez Mme de Maintenon, lui dit : « Voilà un roi que je vous amène. »

¶ Lignes parallèles inventées depuis la paix des Pyrénées.

¶ Le roi demanda en riant à Mme la Duchesse, à Mme la princesse de Conti et à plusieurs autres, quelles parts elles prendraient sur l'Espagne. « Quelque part que je prenne, dit le roi, je sais bien que beaucoup de gens me condamneront. »

¶ Après la prise du maréchal de Villeroi, le roi dit : « On le hait parce qu'il est mon *favori* », terme dont il ne s'était jamais servi auparavant.

¶ Marivaux dit au roi : « Sire, je voudrais avoir perdu ce bras-là lorsque je me suis mis à votre service. » Marivaux y aurait plus perdu que nous.

¶ Louis XIV a fait plus de bien que tous ses prédécesseurs par la longueur de son règne et par des vues de suite, mais pas la centième de ce qu'il pouvait faire.

¶ Le Puget a bâti, peint et sculpté une église à Marseille.

¶ Machiavel, dans son *Principe*, dit que la plus grande sûreté des rois est le Parlement. Cela était bon quand il y avait des seigneurs dangereux, que l'autorité du Parlement pouvait réprimer ; mais, depuis, le Parlement est devenu lui-même très dangereux. Ce qui était alors une arme défensive devient aujourd'hui un trait dont on est blessé.

¶ *Nota* que le cardinal Mazarin, en mourant, conseilla au roi de ne jamais assembler le clergé que pour avoir de l'argent.

¶ La bataille d'Hochstædt perdue parce que les Français supposèrent que les ennemis ne pourraient passer, au mois de juillet, un marais qu'ils n'avaient pu passer en novembre.

¶ Du temps des croisades, selon Anne Comnène, les seigneurs français logés chez l'empereur Alexis furent un jour les maîtres de la maison.

¶ Haquin, roi de Norvège, dit au roi saint Louis : « Mes sujets sont railleurs, et les vôtres sont des brutaux ; il faut les séparer. »

¶ Il ne faut qu'un génie très médiocre et un peu de bonheur pour être bon ministre, même dans une république ; mais, dans un empire despotique, il ne faut que la faveur du maître. On estime de loin les favoris, mais de près ils sont des hommes bien communs.

¶ Le grand Gustave changea la manière de com-

battre. Le duc de Weimar, son disciple, fut le maître de Turenne. L'infanterie commença alors à se mettre en réputation. Des armes meilleures, ou un ordre de bataille supérieur, est ce qui donne l'avantage, et peut-être est-ce là tout le secret des conquérants. On attaqua en colonne : c'était l'usage des Romains. Machiavel est le premier des modernes qui ait conseillé d'attaquer en colonne. Machiavel dit aussi que l'infanterie doit décider à la longue du sort de la guerre, malgré l'opinion commune.

¶ Ridicule de ceux qui comparent l'histoire de France à la romaine, Condé à César, Louis XIV à Alexandre.

¶ Astrologues appelés dans le cabinet de la reine mère Anne au moment de ses couches.

¶ Pauvre chose que la France jusqu'à Louis XIV ! Rois sans pouvoir avant Louis XI, Charles VI et Louis XII, conquérants malheureux ; François I[er], vaincu ; guerres civiles jusqu'à Henri IV ; sous Louis XIII, faiblesses et factions.

¶ Cromwell n'abusa jamais de son pouvoir pour opprimer le peuple ; il rendit la nation florissante au dedans et respectable au dehors. Usurpateur et non tyran.

¶ Le petit combat de Denain sauva Louis XIV, comme le petit combat d'Arques sauva Henri IV. Souvent un petit succès chez soi prévaut sur vingt victoires des ennemis. Le combat qui chassa les Anglais sous Charles VII n'était rien.

¶ L'histoire ordinaire, qui n'est qu'un amas de faits

opérés par des hommes, et par conséquent de crimes, n'a guère d'utilité, et celui qui lit la gazette aurait même en cela plus d'avantage que celui qui saurait toute l'histoire ancienne. La curiosité seule est satisfaite.

¶ Je ne crois pas que le succès dans un ministère fasse un grand homme. Le cardinal de Richelieu a été le maître; mais est-on un grand homme pour être vindicatif, impérieux, sanguinaire, et pour avoir gouverné un roi faible? Un grand génie croit-il des sottises? Richelieu était un théologien pédant et un poète ridicule.

¶ Du vivant de Louis XIII, on avait des évêchés sans être dans les ordres. Le duc de Guise, le Napolitain, était archevêque de Reims sans être tonsuré; et aussi le duc de Verneuil, à ce que je crois.

¶ Louis XIV abolit les duels, que tant d'autres rois avaient autrefois maintenus, et qui avaient été regardés longtemps comme le plus beau privilège de la noblesse et comme le devoir de la chevalerie. Le serment des anciens chevaliers était de ne souffrir aucun outrage et de venger même ceux de leurs amis; mais il n'y a de pays bien policé que celui dans lequel la vengeance n'est qu'entre les mains des lois.

¶ Chez les philosophes, la justice consiste à choisir un parrain qui fait tirer les deux partis. Les Français n'ont été, pendant des siècles, que des philosophes.

¶ Les évêques ordonnent quelquefois le duel.

Le pape Nicolas Ier appelait les duels *combats légitimes, conflits ordonnés par les lois.*

Quelques conciles l'ont appelé « le jugement divin ».

¶ Le maître à danser de Louis XV avait 7,600 livres, et le maître de mathématiques 1,500.

¶ Les Jésuites, en 1710, étaient au nombre de trente mille.

¶ Le cardinal Alberoni veut faire le corps italique à l'instar du germanique. Idée sublime.

¶ Charles XII, jouant aux échecs, faisait toujours marcher le roi.



Si vous aviez été les trois déesses
Qui de Pâris avaient brigué la voix,
Belles princesses,
Sans aucun choix,
On l'aurait vu couper la pomme en trois
Et tour à tour caresser vos six fesses.



¶ Si on avait trouvé 50 écus au trésor royal pour envoyer un courrier au duc de Guise, il n'y aurait point eu de barricades, etc. Ce qui détermina Louis XIII, à l'âge de seize ans, à faire assassiner Concini, c'est qu'on lui avait refusé 1,500 écus. Concini, sur ce refus, avait dit au roi : « Sire, que ne vous adressez-vous à moi ? »

¶ La philosophie de Descartes proscrite par lettre de cachet, sous Louis XIV.

¶ La femme de saint Louis fit promettre à un chevalier français de la tuer en cas qu'elle tombât au pouvoir des Sarrasins. « J'y avais déjà pensé, Madame, » répondit le chevalier.

¶ Aux derniers États de 1614, le cardinal du Perron eut l'insolence de dire à la chambre du Tiers état, de la part du Clergé, qu'on excommunierait ceux qui oseraient soutenir que le pape ne peut pas déposer le roi.

¶ Louis le Jeune fut obligé de se faire couper la barbe, sur les remontrances de Pierre Lombard, évêque de Paris.

Depuis Louis le Jeune jusqu'à François Ier, tout menton français fut rasé. On voit encore une lettre de Henri II au chapitre de Reims pour le prier de recevoir un archevêque barbu, parce qu'il allait en ambassade dans un pays où la barbe était de mode.

¶ Tout a changé en France : gouvernement, langue, habits, manière de combattre.

¶ Notre roi Jean accorda une charte pareille à celle que Jean sans Terre donna ; mais les Français ne sont pas faits pour la liberté : ils en abuseraient.

¶ On portait, sous Henri II, des braguettes d'un pied, au fond desquelles on mettait d'ordinaire une orange qu'on présentait aux dames. Alors les dames baisèrent tout le monde à la bouche.

¶ Pascal II demanda pardon à Louis le Débonnaire

d'avoir accepté le pontificat sans sa permission; mais, peu de temps après, les papes voulurent être souverains des empereurs mêmes.

¶ Jean, roi de France, fit couper la tête à Raoul, connétable, à l'hôtel de Nesle, sans forme de procès. Henri III, pour avoir fait tuer le duc de Guise sans lui faire couper la tête avec un peu de cérémonie, passa pour assassin.

¶ En une république, le tolérantisme est le fruit de la liberté et l'origine du bonheur et de l'abondance.

¶ Les rois sont avec les ministres comme les cocus avec leurs femmes : ils ne savent jamais ce qui se passe.

¶ Lorsque Louis XIV porta la terreur dans Amsterdam et que cette ville imprenable craignit d'être prise, chacun s'empressa de retirer son argent de la Banque. Tout le monde fut payé. On retrouva les mêmes monnaies déposées au temps de la fondation de la Banque, et noircies encore du feu qui en avait approché lorsque la Maison de Ville brûla.

¶ Louvois faisait offrir de l'argent à tous les commandants des places ennemies avant de les assiéger, témoin du Leveaux, qui commandait au sac de Gand, à qui on offrit 10,000 écus, et qui en donna avis au roi Guillaume, alors prince d'Orange.

¶ Il exigea des sommes immenses de toutes les villes, 16,000 florins de celle de Vourde.

¶ Le chevalier Temple eut le courage de dire à Charles II, roi d'Angleterre : « Sire, Gourville, le

Français le plus sensé que j'aie jamais connu, m'a dit qu'un roi d'Angleterre qui veut être plus que l'homme de son peuple n'est plus rien. »

¶ 1673. Un Écossais, nommé Jean Frazer, vint à Amsterdam pour mettre le feu à la flotte hollandaise, action qui l'eût immortalisé en Angleterre, et qui le fit expirer sur la roue chez les Hollandais.

¶ Ruyter, en partant pour la Méditerranée, sur laquelle il fut tué, dit : « Quand les États m'ordonneront d'aller attaquer l'ennemi avec un seul vaisseau, je hasarderai toujours ma vie où l'État voudra hasarder sa bannière. »

¶ Le prince d'Orange, mal secouru et souvent malheureux à la guerre, dit au pensionnaire, qui lui conseillait de céder et de faire la paix : « J'ai vu un batelier qui, avec un petit bateau, ramait contre le courant d'une écluse. L'eau l'a repoussé vingt fois; mais enfin, à force de patience, il a passé. » Ainsi fit le prince d'Orange.

¶ Dans la guerre de Paris, le parti royal eut enfin le dessus, parce que ses ennemis furent toujours divisés d'intérêts. Personne ne combattit pour la liberté publique, et, le peuple n'ayant, dans cette guerre, ni le fanatisme de la religion ni l'enthousiasme de la liberté, tout fut bientôt calmé. En ce temps, les horreurs les plus honteuses à l'humanité se commettaient avec un esprit de plaisanterie, et on faisait la guerre au son des chansons et des vaudevilles.

¶ M. de Turenne disait : « J'ai appris la guerre

sous quatre maîtres : le prince Henri d'Orange m'a appris à camper et à conduire les projets d'une campagne; le duc de Weimar à faire beaucoup avec peu de forces, à réparer les fautes sans songer à les excuser, à me faire aimer des soldats; le cardinal de La Valette à oublier les plaisirs de la Cour, et le comte d'Harcourt de Lorraine à profiter de la victoire. »

Turenne, beaucoup plus faible que ses panégiristes ne le représentent, trahit le roi, dont il commandait l'armée, et il n'y eut d'autre raison de sa trahison que son amour pour Mme de Longueville, qui se moquait de lui. Il trahit, en 1672, le secret du roi par une semblable faiblesse pour Mme de Coatquin, qui le paya du même mépris; il sauva, par sa prudence, l'Empire à Mariendal, à Wesel toute la France, à Cambrai l'Escurial. Lorsque la duchesse de Longueville et lui firent un traité avec l'Espagne, Turenne voulut débaucher l'armée qu'il commandait; mais il fut sur le point d'être arrêté, et le marquis de La Ferté tailla en pièces quelques troupes que le vicomte avait entraînées dans sa révolte.

¶ Je crois qu'on ne peut guère juger du génie et des vues d'un ministre que dans le calme des affaires, parce qu'alors, étant le maître, il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas; mais, dans la tempête, il n'est point responsable du vaisseau dont on lui arrache le gouvernail : c'est ce qui me fait mépriser Mazarin sans trop admirer Richelieu.

¶ L'astrologie avait tellement infatué les princes

que le marquis de Saluces quitta le parti de la France pour celui de l'empereur sur une prédiction.

¶ Henri VIII fit consulter notre Sorbonne sur son mariage avec Anne de Boulen et acheta leur avis (au rapport de De Thou). Cette digne Sorbonne a condamné Henri III et justifié l'assassinat du duc d'Orléans.

¶ De Thou est un pauvre physicien; il dit que, le corps de Zuingle, tué dans la bataille de Saint-Gall, ayant été brûlé, son cœur ne put jamais être consumé, et il assure qu'il y a beaucoup de personnes qui ont une partie de leur corps sur laquelle le feu ne peut agir.

¶ Cette même Sorbonne vint au Louvre accuser l'évêque de Mâcon, Pierre Chatelain, d'hérésie, parce qu'il avait dit en son oraison funèbre que François Ier n'avait point passé par le purgatoire; sur quoi Jean de Mendoze, premier maître d'hôtel du roi, leur dit : « Messieurs, je sais, etc.; mais, s'il a passé par le purgatoire, ce n'a été que pour y boire un coup. »

¶ Les prêtres sont aux monarques ce que les précepteurs sont à l'égard des pères de famille : il faut qu'ils soient les maîtres des enfants, mais qu'ils obéissent aux pères.

¶ Il était ridicule autrefois d'être savant, parce que les sciences étaient ridicules en elles-mêmes. Un homme qui savait tout ce que l'École enseigne ne savait que des impertinences; mais aujourd'hui il est permis même à une femme de savoir, parce qu'en

effet la lecture des bons livres et les vérités mathématiques n'ont rien que de respectable. Le goût manquait en France jusqu'à Louis XIV, parce que le royaume n'était pas assez florissant, pour que les arts, qui sont enfants de l'abondance, de la société et de l'oisiveté, fussent à la mode.

¶ Les pauvres gens, qui prétendent qu'on doit se gouverner à Paris comme à Lacédémone, et que les mêmes lois sont bonnes également pour nos Parisiens voluptueux et pour des Hollandais!

¶ Quand il plaît au roi de créer des charges, il plaît à Dieu de créer des fous pour les acheter.

¶ Les Jésuites font commerce de diamants aux Indes; ils les enferment dans les talons de leurs souliers, et écrivent qu'ils foulent aux pieds les richesses de l'Europe.

¶ Le cardinal de Fleury a dit à l'ambassadeur d'Espagne que, pour rendre les Jésuites utiles, il faut les empêcher d'être nécessaires.

¶ « Il est doux d'être gouverné, me disait M. de F... — Oui, lui dis-je, c'est un plaisir de roi. »

¶ Le docteur Swift dit que les Anglais, pour faire accroire qu'on est riche en Irlande et qu'on peut taxer les Irlandais sans les fouler, viennent chier à leurs portes, et font ainsi courir le bruit qu'on a en Irlande de quoi manger.

¶ Descartes écrit à la princesse Elisabeth que le roi Charles Ier est fort heureux d'être mort par la main du bourreau, que cela est fait tout d'un coup, et que

ce sont ceux qui meurent dans les douleurs des maladies qui meurent en effet par la main du bourreau.

Contradictions.

¶ Un échevin est anobli, un lieutenant général paye la taille. La femme d'un colonel entre dans les carrosses de la reine, celle du chancelier n'y entre pas. Un président est méprisé à la Cour pour la même charge qui l'honore dans le royaume. Les jours de la semaine sont païens, et les mois aussi; mais nous sommes chrétiens. On défend les spectacles la semaine sainte, et on permet la foire. Les bouchers ne peuvent étaler le vendredi, mais bien les rôtisseurs. On vend des estampes le dimanche, et point de tableaux. Les comédiens sont excommuniés par le roi, un lieutenant général non anobli paye la taille, un échevin est noble. On a fait imprimer Lucrèce....., cours d'athéisme complet; on a brûlé Vanini comme athée, lui qui n'a écrit qu'en faveur de l'excellence de Dieu, et l'incrédule La Mothe Le Vayer a été précepteur du roi et de Monsieur. La pédérastie enseignée à la jeunesse. Un religieux, le premier homme du monde, dit la messe pour quinze sous et mange avec les laquais; s'il est général, il est traité comme envoyé des têtes couronnées. Le pape n'est sans pouvoir que depuis

Léon X, époque de la grandeur temporelle des papes: on les chassait de Rome quand ils donnaient des empires. Si on écrivait comme Salomon, on serait brûlé.

Mahométisme.

¶ Selon Mahomet, il y a eu cent treize prophètes : il est le cent quatorzième.

¶ Une secte des Persans dit qu'Adam et Ève furent créés au quatrième ciel, où il n'était pas permis de chier, mais qu'Ève ayant fait une galette et en ayant donné au bonhomme, il fallut aller à la garde-robe sur la terre, qui est la chaise percée de l'univers. Mais pourquoi un cul dans le quatrième ciel?

¶ Mahomet est cocu, puis meurt en band.... Il était si ignorant qu'il appelle Marie, la mère de Jésus, sœur d'Aaron. C'est une chose plaisante que de voir avec quelle subtilité les théologiens turcs défendent cette ânerie.

¶ Il y eut une grande dispute à Constantinople, chez les chrétiens, pour savoir si la lumière du Thabor était créée ou incréée.

¶ La loi mahométane ordonne de se laver le cul avec la main gauche, et défend de se servir de papier.

Cette loi ordonne l'aumône : deux et demi pour

cent quand on a 300 écus de rente, le dixième quand on a au-dessus. Passe pour cela.

¶ Grotius s'est laissé tromper comme un autre au sujet de la colombe, et il dit bien des sottises.

¶ On baisse les yeux, on s'anéantit devant le prodigieux mérite de ceux qui gouvernent : on approche d'eux, on est étonné de leur médiocrité. On voit que les affaires de ce monde sont un jeu que tout le monde joue à peu près également. On voit que Richelieu et Ximenès étaient des hommes fort communs.

¶ Il faut se garder des expressions triviales « pousser sa pointe, rompre en visière, servir sur les deux toits, aller son train, battre à plate couture, s'enfuir à vauderoute ».

Anecdotes concernant l'histoire des lettres et des spectacles.

¶ Le marquis de Sourdeac, les sieurs Champeron, Perrin et Cambert, eurent d'abord le privilège de l'Opéra; on paya un louis d'or par place aux loges, un écu au parterre, où l'on était assis.

Perrin, mis au Châtelet pour dettes et poursuivi par Sourdeac, vendit son droit à Lulli, qui se fit confirmer le privilège par le roi.

¶ 1672. *Les Peines et les Plaisirs de l'Amour*, représentés au jeu de paume de Bel-Air, près du Luxembourg. Le comte d'Armagnac, le duc de Monmouth, le marquis de Villeroi, y dansèrent.

¶ Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois refusa la communion aux demoiselles Aubry, Verdier et Caillou, les trois premières actrices. L'archevêque de Harlay la leur fit donner. Ces filles étaient fort sages et de bonne famille.

¶ Cambert se réfugia à Londres et y établit un Opéra français; mais il fut mis en prison pour ses dettes, et ses acteurs, qui voulurent le sauver, furent obligés de s'enfuir déguisés.

¶ Au jubilé, Lulli se confessa et eut l'absolution; mais son valet fut refusé, parce qu'il avait fait le serpent Pithon et le dragon.

¶ On fit contre Quinault :

La beauté la plus sévère
N'est pas un couplet fort bon;
L'auteur commence à déplaire
Avec son tendre jargon.

Ah! que la rime lui coûte!
Il va partout la chercher;
Morbleu! que l'aze le f....
Avec son plus dur rocher.

¶ La salle de l'Opéra du marquis de Sourdeac était rue Mazarine, et ce fut là qu'il s'établit, après la mort de Molière, une troupe de comédiens qui joue aujourd'hui sur les Fossés.

¶ Le roi choisissait lui-même les sujets que lui proposait Quinault. Tous les prélats assistaient alors à l'Opéra et à la Comédie.

¶ Lorsqu'on maria Anne d'Autriche, il vint des comédiens espagnols à Paris.

¶ Lorsqu'on maria Mademoiselle à Charles, roi d'Espagne, un nommé Guichard voulut établir un Opéra français à Madrid. Il y mourut de faim.

¶ Le roi donnait 3,000 livres à Quinault par opéra, et Lulli lui en donnait 2,000. Quinault en voulut avoir 4,000, et ils se brouillèrent. Lulli eut recours à Thomas Corneille, qui fit *Psyché* et *Bellérophon*. Fontenelle travailla à ce dernier poème.

Le roi donnait aux acteurs de l'Opéra, quand ils venaient à Versailles, 3 livres 10 sous par jour, une bougie, un pain, etc.; un demi-louis à chaque actrice et leurs habits.

Lulli donnait à Perrin 4,000 livres d'appointements, après avoir dissous la société avec Vigarani.

¶ Béraux, de l'Opéra, dit à l'archevêque Harlay : « Monseigneur, je parie 10,000 écus que vous ne donnerez pas telle abbaye à mon fils? — Parions! » dit l'archevêque. Béraux eut le bénéfice, et le prélat les 30,000 livres.

¶ M. le duc de Nevers fit les paroles d'un opéra

nommé *Orontée;* Laurenzani fit la musique. L'opéra fut joué au Petit-Luxembourg et sifflé. On donna de l'argent à Leclerc, pauvre académicien, pour donner son nom à ce malheureux enfant.

¶ Nos tragédies admirables, mais nos spectacles ridicules et barbares; nos salles ingrates pour la voix; nulle connaissance, jusqu'à présent, de l'architecture théâtrale.

Quelle honte de n'avoir, pour jouer *Mithridate* et le *Tartufe,* que le jeu de paume de l'Étoile, avec un parterre debout et des petits maîtres confondus avec les acteurs! En Hollande même, il y a un théâtre convenable.

¶ L'histoire de la Matrone d'Éphèse se trouve dans un vieux livre chinois.

Le lettré Ouang rencontre une jeune femme éplorée, au bord de la mer; elle était sur le tombeau de son mari et remuait un grand éventail. « Pourquoi cet éventail, Madame? — Hélas! mon cher mari m'a fait promettre que je ne me remarierais que quand ce tombeau serait sec, et je l'évente pour le sécher. » Ouang raconte cette histoire à sa femme, qui frémit d'horreur et qui lui jure qu'elle ne se servira jamais de l'éventail. Ouang feint une maladie et contrefait le mort; on le met au cercueil. Aussitôt paraît un jeune homme fort joli, qui vient pour étudier chez le lettré, etc. Il plaît, on l'épouse. Il tombe en convulsions; son vieux valet de chambre fait accroire à la dame qu'il faut la cer-

velle d'un mort pour le guérir, et la bonne femme va fendre la tête à son mari Ouang, qui sort de son tombeau.

¶ L'histoire de Berthe, assiégée par Adalbert. Elle fait appeler en secret chaque officier, et couche avec chacun d'eux en lui faisant jurer qu'ils ne porteront jamais les armes contre elle. Adalbert, à son tour, est obligé d'y venir lui-même.



Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes :
Ces deux espèces de fous
N'avaient pas vu le dessous
Des cartes, des cartes.



C'est une pomme infortunée
De qui jadis la destinée
Causa le céleste courroux ;
Mais, en voyant les traits si doux,
Iris, dont vous êtes ornée,
Adam l'aurait prise de vous,
Et Pâris vous l'aurait donnée.



A force de forger, on devient forgeron.
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron :
Au lieu d'avancer, il recule ;
Voyez *Hercule*.



Quand vous chantez, petits oiseaux,
Tout notre Opéra doit se taire :
Car vous faites des airs nouveaux,
Et l'Opéra n'en saurait faire.



L'Imagination, amante du Bonheur,
Toujours le désire et l'appelle;
Mais il la fuit avec rigueur,
Et, fait pour ses désirs, il n'est point fait pour elle.
Dans sa tendre jeunesse, elle alla le chercher
Jusque dans l'amoureux empire;
Mais en vain du Bonheur elle crut s'approcher :
Les soupçons, le jaloux martyre,
La délicatesse encor pire,
Des bras de ce Bonheur la vinrent arracher.
Dans un âge plus mûr, du même objet charmée,
Au palais de l'Ambition
Elle porta sa passion;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme du Bonheur et pure illusion.
Enfin, dans le pays qu'habitent les richesses,
Séjour magnifique et charmant,
Elle va demander son fugitif amant :
Elle y voit l'abondance, elle y voit la mollesse,
Même le plaisir séducteur;
Elle y voit tout, hors le Bonheur.
La voilà donc encor qui cherche et se promène.
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu battu, qu'on découvrait à peine;
Une beauté, simple et sans art,[1]
Du lieu presque désert était la souveraine
(C'est, dit-on, la Sagesse), et notre amante en pleurs

Lui raconte son aventure.
« Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs;
Vous verrez le Bonheur : c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit cette déesse. Il faut, pour l'attirer,
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans l'attendre,
Sans le chercher, au moins sans trop le désirer.
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y prétendre
Ou que dans sa recherche on sait se modérer. »
L'Imagination à l'avis sut se rendre :
Le Bonheur vint sans différer.



Quand, d'un esprit tendre et discret,
En tout l'un à l'autre on défère;
Quand on ne cherche qu'à se plaire
Et qu'ensemble on n'est point distrait;

Quand on n'eut jamais de secret
Dont on pût se faire un mystère;
Quand on se cherche sans affaire,
Quand on se quitte avec regret;

Quand, prenant plaisir à s'écrire,
On en dit plus qu'on ne doit dire
Et beaucoup moins qu'on ne voudrait :

Qu'appelez-vous cela, la belle?
Entre nous deux, cela s'appelle
S'aimer beaucoup plus qu'on ne croit



J'aime à railler, mais sans médire,
A réjouir sans faire rire,

Parler sans me faire écouter;
Je cherche à plaire sans flatter.



A l'abbé d'Aumont.

Abbé, vous avez la naissance,
La bonne mine, l'air des grands.
Ces avantages apparents
Cachent beaucoup d'insuffisance.
Nature, en formant votre corps,
Lui prodigua tous ses trésors,
Et lui donna tant d'avantage
Que celui qui forma l'esprit
En fut jaloux, et, de dépit,
Refusa d'achever l'ouvrage.



Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fît le charme en mon âme renaître,
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif
A qui le sort fit rencontrer son maître.



Je ne suis point oiseau des champs,
Mais je suis oiseau des Tournelles,
Où, sans choix des saisons nouvelles,
On fait l'amour en tous les temps,

Et nous plaignons les tourterelles,
Qui ne se baisent qu'au printemps!



Sur l'abbé de la Trappe.

Cet abbé, qu'on croyait pétri de sainteté,
Vieilli dans les déserts et dans l'obscurité,
Orgueilleux de ses croix et fier de ses souffrances,
Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence,
Et, contre Fénelon s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts déclame contre lui,
Et, moins humble de cœur que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine.



Quand je goûte avec toi la volupté suprême,
Oui, je te jure, crois qu'attaché sur tes yeux,
Occupé de toi seule et m'oubliant moi-même,
Ton plaisir est celui que je ressens le mieux.



Dans mes jours fortunés, au printemps de mon âge,
Je cherchais une nymphe, illustre, belle et sage,
Et qui pût m'inspirer mille ouvrages divers.
Telle, et plus merveilleuse, Olympe est arrivée;
Mais le Ciel m'a trop tard ces trésors découverts :
Je ne cherchais plus rien lorsque je l'ai trouvée.



D'abord, pour vivre, vous chantâtes
Quelques messes à juste prix;
Bientôt après, vous ennuyâtes
De Mars un des grands favoris,
Chez qui pourtant vous engraissâtes.
Puis au parterre vous lassâtes
Les sifflets, par nous renchéris;
Pour récompense vous entrâtes
Chez les Quarante beaux esprits,
Et sur eux-mêmes l'emportâtes
A faire de méchants écrits.



Ami lecteur, sans t'expliquer
Entre Chapelle et La Chapelle,
Ce qui pourrait t'alambiquer
Dans cette édition nouvelle,
Lis leurs vers et vois sûrement,
Que celui qui si sottement
Fait parler Catulle et Lesbie,
N'est point cet aimable génie
Qui fit ce *Voyage* charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie.



On peut louer dignement un grand roi,
Un cardinal semant partout l'effroi;
Votre discours m'a pourtant ennuyé,
Monsieur l'abbé Fraguier!



Si tu veux, tu m'aimeras;
Si je veux, je t'aimerai;

Comme tu t'aviseras,
Aussi bien m'aviserai;
Si tu dis que non feras,
Je répondrai que non ferai,
Si tu veux.

Quand mon ami tu seras,
Le tien aussi je serai;
Tout aussi m'en passerai,
Comme tu t'en passeras,
Si tu veux.



Cette femme fut comme Troie :
Mille héros, sans aucun fruit,
Cherchèrent en vain cette proie :
Un cheval n'y fut qu'une nuit.



Que ta voix si douce me touche,
Et que je serais fortuné
Si je pouvais rendre à ta bouche
Le plaisir qu'elle m'a donné!



Pour la princesse de Conti, dont on disait le roi de Maroc amoureux.

Pourquoi refusez-vous l'hommage glorieux
D'un roi qui vous attend et qui vous croira belle?

Puisque l'hymen à Maroc vous appelle,
Partez! C'est peut-être en ces lieux
Qu'il vous garde un amant fidèle.



Des gouvernantes vénérables,
En te tenant sur les genoux,
Autrefois te contaient des fables
De spectres et de loups-garous;
Mais avec des flèches cruelles
Ta mère t'a peint les Amours
. . . .
Terreur qu'on prend sans connaissance :
L'une est la fable de l'enfance,
L'autre est la fable des beaux jours.



Bissy, dans la cabane
Où Joseph le reçoit,
Est placé près de l'âne,
Qui rit quand il le voit.
« Si, comme vous, mon frère,
Lui dit cet animal,
Dieu m'avait fait braire,
Je serais cardinal. »



Je pensais que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs,
Mais que vous étiez plus heureuse

Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse...
La rime le dit toutefois.
Je pensais (nous autres poètes
Nous pensons extravagamment)
Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez si, dans ce moment,
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham,
Et lequel serait en disgrâce
De lui ou du père. . . . .
Je pensais si le cardinal,
J'entends celui de La Valette,
Pouvait voir l'éclat sans égal
Dans lequel maintenant vous êtes,
J'entends celui de la beauté :
Car auprès je n'estime guère
(Cela soit dit sans vous déplaire)
Tout celui de la majesté.



Un Florentin, voulant d'après nature
Peindre à plaisir un saint Sébastien,
Prit un blondin de gentille figure,
Le mit tout nu, puis le lia très bien.
En le liant, un goût vénérien
Saisit le peintre; il pousse, il se fait brèche..
Le saint cria. « Chut! dit l'Italien,
Ce n'est encor que la première flèche. »



A quatre pas d'un aveugle en prière,
Au coin d'un bois, Jean, du malin poussé,

Pressait Alix, gentille chambrière,
Et l'exploitait dans le fond d'un fossé.
L'aveugle écoute, et d'un ton plus baissé
Va marmottant l'*Ave* de Notre-Dame.
Alix disait : « Je me meurs, je me pâme !
— Et moi, disait Jean, je suis trépassé ! »
L'aveugle dit : « Dieu veuille avoir votre âme !
Requiescat in pace. »



Masqué du froc d'un des fils d'Élisée,
Damon prêchait pour Alix, et d'abord
Par cet habit Alix humanisée
Avec Damon fut aisément d'accord.
Lui, pour l'honneur du froc, fit maint effort ;
Mais six exploits mirent bas le gendarme.
« Quoi ! dit Alix, cet homme-ci s'endort
Après six fois !... Le traître n'est pas carme. »



La lune, par un trou tout à fait obligeant,
Fournissait à la Sainte une lampe d'argent.



De Pezénas un citadin fidèle
Disait avoir à certaine donzelle,
En une nuit, donné dix fois l'assaut.
Alix écoute : « Ah ! mon Sauveur ! dit-elle,
Que je voudrais avoir ce qui s'en faut. »



Jadis logeait près d'un couvent femelle
Un jeune gars, friand de tel gibier,
Qui tous les soirs y voyait sans chandelle,
Par l'huis secret, entrer maint cordelier.
« Si faut-il bien, dit-il, de cette porte
User aussi. » Pour ce prit, une nuit,
L'habit claustral, et parmi la cohorte
Dessous ce froc fut sans peine introduit.

. . . .

Dans le chapitre était le rendez-vous.
Là nos reclus se glissaient à la file,
Et, comme au chœur, par rang se nichaient tous.
Or il advint que frère Théophile,
Rude ouvrier, resta sans établi.
Il va d'abord tout le long de la salle,
Comptant, tâtant... Il trouve tout rempli;
Tout était double, et d'une ardeur égale
Tous travaillaient en fils de saint François.
Lors il leur dit, en élevant la voix :
« Il est ici du mécompte, mes pères ! »
Mais de ce bruit nos couples peu distraits
Crièrent tous, sans quitter leurs affaires :
« Allons toujours, nous compterons après. »



Alors qu'on f... son confrère,
Est-il un plaisir plus grand?
Avez-vous fait son affaire,
Aussitôt il vous le rend.

. . . .

Mais quand vous f..... dans un c..,
On a beau tourner le derrière,
Personne ne vous répond.



Monsieur l'abbé Des Farges
En.... la Créqui ;
Son c.. est à la marge,
Qui crève de dépit,
D'être si près du c..
Et n'être pas f....



Ce qui fait tant de trouble en France,
A ce que dit Sa Sainteté,
C'est le v.. de Son Éminence
Et le c.. de Sa Majesté.



Lorsque les deux anges blondins
Aux Sodomites apparurent,
Deux des plus nobles citadins
En rut aussitôt accoururent.
Les anges eurent beau voler,
Ces messieurs, pour les enc....,
A leur dos si fort se lièrent,
Qu'étant emportés tout brandis,
En d.....geant ils s'écrièrent :
« Ah ! nous sommes en paradis. »



Le rossignol, la chèvre et le baudet
Passaient auprès d'une noce champêtre.
Le rossignol ouït un coup d'archet...
« De la musique ! Allons, je veux en être. »
La chèvre aussi du mulet se dépêtre,

Voyant danser. Chacun suivait son goût.
« Pour moi, dit l'âne, en ce pré je vais paître...
Vous m'avertirez si l'on f.... »



Terrat a tort assurément
De payer pour f..... la Montauban;
Mais Son Altesse ne ferait pas bien
De f..... avec Terrat pour rien.



En tisonnant, Alix, un soir d'hiver,
Contait à Jean les exploits du vieux Blaise.
« A cinquante ans c'est être encor bien vert,
Aller à trois! — A trois! dit Jean; fadaise!
Je doublerais. Gageons, et qu'il te plaise,
Argent sur table... — Oh! oh! va, dit Alix... »
Jean part : un, deux, trois, quatre, et cinq, et six,
Et court saisir les enjeux sur la planche.
Alix y court : « Non, pas cela, mon fils;
Tiens, je remets!... Allons, va, ma revanche. »



Dans un verger, Lubin avec Nicole,
Pour n'être pris tandis qu'il l'exploitait,
Contre un poirier, tout debout, la bricole,
Si que chacun de son côté guettait.
Or, dans le temps que plus il se hâtait,
Nicole pâme, et puis, toute éperdue,
Dit à Lubin, qui toujours rabotait :
« Guette tout seul, car j'ai perdu la vue. »



Monsieur Fabio, que voilà,
Nous peint des raisins et des belles.
Quel étrange peintre est-ce là
Qui mange et qui f... ses modèles!



Pour M. le duc de Vendôme.

Ce héros que tu vois ici représenté,
Favori de Vénus, favori de Bellone,
Prit la vérole et Barcelone,
Toutes deux du mauvais côté.



De Vénus aux belles fesses,
Et de Bacchus et de Mars,
Vendôme, dans sa jeunesse,
A suivi les étendards.
Vénus, quelquefois friponne,
Respecta peu sa personne,
Et Bacchus l'enivra; mais
Mars ne lui manqua jamais.



D'un v.., d'un c.. et de deux cœurs
Naît un mélange de douceurs
Que les dévots blâment sans cause.
Belle Philis, pensez-y bien,

Aimer sans f..... est peu de chose,
F..... sans aimer, ce n'est rien.



Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu,
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir f....
Avec ce grand personnage.



F..... un seul coup sans y faire retour,
C'est proprement d'un malade le tour.
Deux bonnes fois à son aise le faire,
C'est d'homme sain suffisant ordinaire.
L'homme galant va même jusqu'à trois,
Le moine à quatre, et cinq aucunes fois.
Pour six ou sept, ce n'est pas dans les lois
D'homme d'honneur : c'est pour monsieur Dubois.



Qu'un beau pigeon à tire-d'aile
Vienne aborder une pucelle,
Rien n'est surprenant en cela :
On en voit autant en Phrygie,
Et le beau cygne de Lydie
Vaut bien le pigeon de Marie.



Le prêtre vit de l'autel,
Et la putain du bordel.



Loth, voyant sa ville en feu
D'un haut lieu,
But et coucha, grâce à Dieu,
Avec sa progéniture.
Oh! oh! vertu Dieu!
Quel onguent pour la brûlure!



Ce monsieur l'évêque d'Autun
N'est pas un prélat du commun,
Car, pour lui, c'est toujours tout un
De f..... quelqu'une ou quelqu'un.



Je ne chante point la pomme,
Par qui notre premier homme
Et le genre humain fut perdu,
Dont s'ensuivit un dieu pendu,
Mais cette pomme charmante
Pour qui mainte déesse gente
Au beau Pâris montra son c..,
Dont s'ensuivit un dieu cocu.



Après avoir vécu vingt lustres,
Ci gît la fameuse Ninon,

Qui s'est mise, en dépit du c..,
Dans le rang des hommes illustres.



Les dieux nous ont formés sur leur divine image ;
Ils ne nous ont point faits pour être malheureux.
Vivons contents ; reposons-nous sur eux
Du soin de sauver leur ouvrage.



Un galant le fit et refit
A une dame en s'ébattant,
Et puis après la satisfit
D'un bel écu d'or tout comptant.
« Monsieur, je n'en aurai pas tant,
Reprit la belle ; c'est beaucoup.
— Serrez cela, dit-il à coup.
— Lors, reprit la fille au corps gent,
Faites-le donc encore un coup
Pour le surplus de votre argent. »



Quand le Seigneur (non sans remords)
De la Dutot forma le corps,
Voyant qu'une âme raisonnable
N'y pouvait loger sans dégoût,
Il en fit la prison d'un diable,
Et c'est le plus damné de tous.



Prince, en parlant de vos exploits,
Soit dans la paix, soit dans la guerre,

On vous compare quelquefois
A celui qui donne des lois
Au maître de toute la terre.
De votre honneur je suis jaloux;
Ce parallèle me fait peine :
César, à le dire entre nous,
Fut bien aussi b..... que vous,
Mais jamais si grand capitaine.



Quand tu punis le Sodomite,
Grand Dieu ! ta haine alla trop vite,
Et la colère t'aveugla.
La flamme était peu nécessaire
Pour détruire ces peuples-là :
Tu n'avais qu'à les laisser faire.



Tandis que Madame dormait,
Monsieur f...ait sa chambrière.
Or, elle, qui la danse aimait,
Remuait bien fort le derrière.
Puis la galande, toute fière,
Lui dit : « Monsieur, par votre foi,
Qui le fait mieux, Madame ou moi?
— C'est toi, dit-il, sans contredit.
— Saint Jean ! dit-elle, je le croi,
Car tout le monde me le dit. »



Ne nous moquons point des païens :
La Fable vaut la Bible;

Jamais prêtre chez les païens
Ne crut être infaillible.
Comme nous, ils avaient trois dieux,
Mais leur mère Cybèle
Ne crut point, en accouchant d'eux,
Rester encor pucelle.



A Jacques disait Louis :
« De Galle est-il votre fils?
— Oui-da, par sainte Thérèse,
Comme vous de Louis treize. »



Si j'ai quitté le fameux nom de Chaulne,
Après avoir pris celui de Tournon,
C'est qu'Hauterive a le v.. long d'une aune,
Et qu'à mon c.. j'ai préféré mon c...



Margot et le Cordelier.

Margot, sur la brune,
En attendant fortune,
Margot, sur la brune,
Vit passer le Père Anfoux.
« Bonsoir, mon Père.
— Bonsoir, ma chère.
De cette affaire
Parlerons-nous?
— Entrez, entrez, tout est à vous!

Montez, lui dit-elle.
— Quoi! monter sans chandelle?
— Montez, lui dit-elle:
Vous faites l'écolier.
— Monter me gêne;
C'est trop de peine.
Allons, ma reine,
Cet escalier
Est un lit pour un cordelier. »

Aux cris de sa fille
Une vieille en guenille,
Aux cris de sa fille,
Accourut, et trouva
Fille par terre,
Moine qui serre.
« Est-ce une guerre
Que je vois là?
— Non, c'est un duo d'opéra. »



L'Exorciste.

Martin, moine de mise,
Petit Père noir,
En sortant de l'église,
Fit rencontre, un soir,
D'une fille en simple chemise,
Sortant d'un dortoir.

La voyant fraîche et blonde,
Il hésite un peu

Si c'est l'esprit immonde
Ou celui de Dieu,
Ou si c'est la chair et le monde
Qui le met en feu.

« Certain mal me tourmente,
Dit-elle à Martin,
Et nuit et jour je tente
Tout remède humain.
A présent je mets mon attente
Au secours divin.

« Le démon qui m'agite
Ne se peut chasser;
Il faut de l'eau bénite
Pour l'exorciser,
Et je viens, d'une âme contrite,
M'en faire arroser.

— De cette eau fortunée,
Dit le Père noir,
J'en ai toute l'année
Un plein réservoir;
Et Dieu sait sur vous quelle ondée
Bientôt va pleuvoir. »

Sans autre repartie,
Le dévot profès
Prit en cérémonie
Son grand aspergès,
Celui-là qu'aux jours de férie
Il portait exprès.

Quoi voyant, la chrétienne
Si fort s'étonna

Qu'elle dit une antienne,
Trois fois se signa,
Et trois fois, sans reprendre haleine,
Martin l'aspergea.

Le démon, voyant comme
On le va chassant,
Dit : « Seigneur Dieu ! quel homme !
Quel exorcisant !
Non, jamais le pape de Rome
N'en ferait autant. »



En dépit du sort jaloux
Qui m'a séparé de vous,
Un doux souvenir
Saura nous unir,
Et mon amour fidèle
Par ma mort ne pourra finir,
Si l'âme est immortelle.



Trois faquins fort à leur aise
Ont troublé tout l'univers :
L'un, le Père de La Chaise ;
L'autre, le Père Péters,
Et le bon pape Innocent.
Tous ont bien servi Guillaume :
Jacque en est pour son royaume,
Et Louis pour son argent.



¶ Mme Dacier, dans sa préface d'*Aristophane*, dit que les Athéniens étaient bien sages de souffrir qu'Aristophane se moquât de leurs superstitions. Plût à Dieu que certains peuples que nous connaissons en usassent ainsi !

¶ On était aussi ignorant en bonne physique du temps du Tasse que du temps de Virgile. Le Tasse, ayant perdu la mémoire dans une maladie de langueur, pria son médecin de lui donner une drogue pour lui rendre la mémoire. Son bon Vieillard d'Ascalon dit que le mont Carmel est si haut qu'il voit les comètes tout auprès. Cela ressemble au soleil du Baron de Fœneste, qui revenait la nuit, etc.

¶ Ceux qui ne lisent que les anciens sont des enfants qui ne veulent parler jamais qu'à leurs nourrices.

¶ Un mariage, un testament, un caprice, une méprise, changent tout d'un coup, et pour des siècles, les intérêts de l'Europe.

¶ L'avantage d'Homère sur le Tasse est d'avoir eu des héros véritables ; tous les chefs de l'armée d'Égypte, chez le Tasse, sont imaginaires.

¶ Marivaux imprima qu'un âne avait mangé un quarteron de beurre enfermé dans une feuille d'Homère. Danchet, son approbateur, ajouta : *travesti.*

¶ Parmi tous les sophismes et toutes les absurdités dont Platon a farci son *Traité de l'immortalité de l'âme,* on trouve qu'il croyait que l'on perd les yeux en regardant une éclipse de soleil ailleurs que dans un

seau d'eau. Une de ses preuves de l'immortalité de âme est que le dormir naît de la veille, et la veille du dormir.

¶ Roberval et sa clique firent imprimer les imaginations de Descartes sous le nom d'Aristarque de Samos, pour lui imprimer la tache de plagiaire.

¶ Le bon Platon, dans sa *République,* assure que Dieu n'a pu créer que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers.

¶ Borelli assure que le cœur exerce une force de cent trente mille livres, et Reil de huit onces.

¶ Jean de Palissy, potier de terre au XVI[e] siècle, est le premier qui ait dit que la terre était pleine de monuments que les eaux y avaient laissés. Les coquillages de Touraine, nommés *falun,* en sont une bonne preuve; ils démontrent que ce n'est point un déluge subit qui les a amoncelés, mais que l'eau de la mer les a formés insensiblement par couches, dans un grand nombre de siècles.

¶ Les abeilles mâles meurent, après avoir couché avec la reine.

¶ Les Français n'ont point de part aux inventions de la poudre, des moulins à eau, de l'imprimerie, de l'horlogerie, de la chimie, de l'algèbre, de la géométrie transcendante, des manufactures de soie et de faïence, des lunettes, des télescopes, des fortifications, des glaces, de la boussole, à la découverte du nouveau monde, etc.

¶ Un bon augustin, nommé Skiller, donna aux

douze signes les noms des douze Apôtres; un autre imbécile de l'Académie des inscriptions assure que les patriarches ont nommé les douze signes : Gemeni, Esaü et Jacob, Rébecca, la Vierge, le Bélier.

¶ Palme dit que les étoiles tombantes sont des étoiles qui se mouchent.

¶ C'est le père Schall et Verbiest qui ont saintement appris à la Chine l'usage du canon; on n'y connaissait que les feux d'artifice.

¶ Heuvenhook a vu des animaux dont un pouce cubique contenait quatorze millions de millions.

¶ Gassendi dit que le monde cache son âge.

¶ On s'est mocqué de Pythagore pour avoir dit que Dieu avait arrangé le monde suivant des proportions harmoniques; mais Képler, au bout de trois mille ans, l'a justifié. Les proportions dans lesquelles les sphères célestes se meuvent peuvent être harmoniques, sans que pour cela on doive penser que ce soit un concert de musique.

La proportion harmonique est celle par laquelle, de trois nombres, les deux derniers ont entre eux la même différence dont le premier surpasse celui du milieu : 30, 20, 10. La moitié désigne l'harmonie de ces trois nombres, de sorte que la proportion du plus grand au plus petit est la même que la différence du plus grand au moyen, etc. *C'est ce que dit le Dictionnaire de Trévoux; il ne sait ce qu'il dit.* La proportion harmonique est celle par laquelle trois nombres sont tellement disposés, que le plus grand est au plus petit

comme la différence du plus grand au moyen est à la différence du moyen au petit, etc.

¶ Boerhave assure qu'il est impossible de tirer du mercure du plomb; Grosse assure qu'il en a tiré.

¶ Le hasard fait tout : c'est un cordonnier qui, en s'imaginant qu'il trouverait de l'argent dans la pierre de Boulogne, s'avisa de la calciner, et trouva cette lumière qu'on a depuis trouvée dans tous les métaux.

Le phosphore d'urine, trouvé à peu près de même. Mehus, auteur des télescopes; Goya, des lunettes; Gutenberg, de l'imprimerie; Bacon, de la poudre; Finiguerra, de la gravure des estampes; Jean de Bruges, de la peinture à l'huile; Otto Guérik, de la machine pneumatique; Copernic, du vrai système; Galilée, de la rotation du soleil, de la chute des corps, etc. (Marius, dit Brandebourg, vit les satellites de Jupiter en 1609, avant Galilée, qui ne les vit qu'en 1610); Huygens, des pendules (disputée par Hautefeuille); Neper, des logarithmes; Newton, du calcul intégral; Descartes, de l'application à l'algèbre; De Dominis, de l'explication de l'arc-en-ciel; Galilée, et non Balthazar Kapra, du compas de proportion; Képler, de la lanterne magique; l'astrolabe, sous le règne de Don Juan, et chez les Chinois, par Martin de Boeme, et par un juif.

¶ Le son parcourt, entre Montmartre et Montlhéry, 173 toises par seconde.

¶ Le mille romain est plus court que n'a cru

M. Cassini père; deux colonnes milliaires trouvées près de Nîmes en font foi.

¶ Le Baron de Fœneste dit que la terre est ronde, mais que le soleil revient sur ses pas, et, si on ne le voit pas, c'est qu'il marche de nuit.

¶ En 1572, année de la Saint-Barthélemy, il parut pendant six mois une étoile nouvelle, plus grande que Jupiter, et on ne cria point au miracle.

¶ Il me paraît que toutes les vérités de morale, de physique, d'histoire même et de mathématique, sont également certaines, également vérités; preuve : le roi ne reçoit ni plus ni moins. Les vérités mathématiques sont éternelles : jamais un triangle ne sera égal à trois angles droits, mais bien toujours à deux. Les vérités historiques peuvent changer : Rome peut demain n'être pas; mais, tandis qu'elle est, son existence est aussi vraie que les propriétés du triangle, car elle ne peut pas être et n'être point, et voilà le seul fondement des vérités mathématiques.



De Louis XIII, par Corneille.

Sous ce tombeau repose un monarque sans vice,
Dont la seule bonté déplut aux bons François,
Et qui, pour tout défaut, ne fit qu'un mauvais choix,
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.
Vainqueur de toutes parts, esclave dans sa cour,
A peine son tyran cesse de voir le jour,
Que jusque dans la tombe il le force à le suivre...

Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commençant à régner, il a cessé de vivre.



Il eut cent vertus de valet,
Et n'en eut pas une de maître.



Pour le pape Clément XI.

Il ressemble à saint Pierre : il pleure, il prêche, il renie, il se repent.

¶ A Saragosse on voit cette épitaphe :

Ci-gît Cabeça, chantre du roi mon seigneur. Quand il arriva en paradis, les anges chantaient; Dieu leur dit : « Taisez-vous, coquins, laissez chanter Cabeça, chantre du roi mon seigneur! »



Ci-gît, sous ce marbre usé,
Le vieux président Ruzé,
Auquel il coûta maint écu
Pour être déclaré cocu.
A son frère il n'en coûta rien,
Et toutefois il le fut bien.
De telles gens il est assez.
Priez Dieu pour les trépassés.



Iris, que ton portrait m'enchante !
Mais il redouble mon tourment;
Et plus tu me parais présente,
Plus je sens ton éloignement.



Pour le portrait du roi Guillaume.

Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'aux héros qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi !



Sonnet sur Mme de Maintenon.

Que l'Éternel est grand ! Que sa bonté puissante
A comblé mes désirs, a payé mes travaux !
Je naquis demoiselle et je devins servante :
Je lavai la vaisselle et frottai les bureaux.

J'eus bientôt des amants : je ne fus point ingrate;
De Villarceaux longtemps j'amusai les transports;
Il me fit épouser ce fameux cul-de-jatte
Qui vivait de ses vers, comme moi de mon corps.

Il mourut. Je fus pauvre, et, vieille devenue,
Mes amants, dégoûtés, me laissaient toute nue,
Lorsqu'un tyran me crut propre encore au plaisir.

Je lui plus, il m'aima; je fis la Madeleine,
Par des refus adroits j'irritai ses désirs;
Je lui parlai du diable, il eut peur... Je suis reine.



d'œuvre de la politique : c'était l'ouvrage d'un fou et d'un imbécile fanatique; mais toutes les circonstances se sont réunies en faveur des Jésuites. Ils ont tous les tourments de l'ambition, sans en avoir les agréments. Un jésuite gouverne presque un royaume, mais il n'a pas un valet, et sa cellule est sans cheminée; il passe sa vie dans la politique et dans la misère, et se sert de tous les ressorts de la prudence pour conduire sa folie.

¶ On pourrait (au moins poétiquement) comparer deux hommes puissants, qui paraissent ennemis en public et qui en secret sont réunis, à deux arbres plantés à grande distance l'un de l'autre, mais dont les racines se joignent sous terre.

¶ Apprendre plusieurs langues, c'est l'affaire d'une ou deux années; être éloquent dans la sienne demande la moitié de la vie.

¶ On ne craint point les ridicules que personne ne peut découvrir : voilà pourquoi nous faisons hardiment des vers latins et nous chantons des motets, parce que la cour d'Auguste n'est pas là pour se moquer de nous.

¶ Jules César subjugua trois cents nations en Gaule; s'il n'y en avait eu qu'une, il n'eût rien subjugué peut-être.

¶ La religion juive, mère du christianisme, grand'-mère du mahométisme, est battue par son fils et par son petit-fils.

¶ La plupart des hommes sont comme la pierre

d'aimant : il ont un côté qui repousse et un autre qui attire.

¶ Pour avoir quelque autorité sur les hommes, il faut être distingué d'eux. Voilà pourquoi les magistrats et les prêtres ont des bonnets carrés.

¶ Les deux plus grands protecteurs des belles-lettres ne savaient pas le latin : Colbert et Louis XIV.

¶ Dans la passion, on reçoit un bon conseil d'un homme très peu sage, comme un corps robuste attaqué de maladie peut être guéri par un médecin infirme.

¶ Les pensées d'un auteur doivent entrer dans notre âme comme la lumière dans nos yeux, avec plaisir et sans effort; et les métaphores doivent être comme un verre, qui couvre les objets, mais qui les laisse voir.

¶ Le *Télémaque* est une espèce bâtarde : ni vers ni prose. Qu'est-ce qu'un style qu'il serait ridicule d'imiter?

¶ Un historien français ou anglais est, à l'égard de Tite-Live et de Tacite, ce qu'un homme qui conte les nouvelles de son quartier est à un ministre qui parlerait des affaires de l'Europe.

¶ On n'est de bonne compagnie qu'à proportion qu'on a de la coquetterie dans l'esprit.

¶ La plupart des partis qu'on prend ne sont guère que des ressources.

¶ L'Académie française est comme l'Université : l'une et l'autre étaient nécessaires dans un temps

d'ignorance et de mauvais goût; elles sont aujourd'hui ridicules.

¶ On ne voit en France que des contradictions. Le chancelier est le premier officier de la Couronne, et ne mange pas avec le roi; le Parlement lui écrit : *Monseigneur,* et au premier prince du sang : *Monsieur.* Un gentilhomme qui écrit à M. de Bouillon : *Monsieur,* écrit à un secrétaire d'État : *Monseigneur,* et le secrétaire d'État : *Monseigneur,* à M. de Bouillon.

Les comédiens sont entretenus par le roi et excommuniés par le curé.

Les magistrats ordonnent le carnaval, et les religieuses se fouettent pour en demander pardon à Dieu.

L'Opéra cesse la semaine sainte, et les danseurs de corde jouent.

Le dimanche, qui est le jour du Seigneur, il y a opéra et comédie; il n'y en a point le jour de la Vierge.

Vendredi païen, samedi juif, dimanche chrétien.

¶ Quand on ne voyage qu'en passant, on prend les abus pour les lois du pays.

¶ Si les prêtres s'étaient contentés de dire : « Adorez un Dieu et soyez justes », il n'y aurait jamais eu de guerres de religion.

¶ Nous sommes malheureux par ce qui nous manque, et point heureux par les choses que nous avons : dormir n'est point un bonheur; ne point dormir est insupportable.

¶ Il n'y a que les faibles qui fassent les crimes : le puissant et l'heureux n'en ont pas besoin.

¶ Tous ceux qui ont écrit pour prouver la religion sont les mouches du coche : ils disputent sur la matière et sur l'esprit. C'est se battre de la chape à l'évêque.

¶ Toutes les religions, hors la nôtre, sont l'ouvrage des hommes : c'est pourquoi elles diffèrent. La morale est la même : elle vient de Dieu, et est une comme lui.

¶ Si la lumière vient des étoiles en vingt-cinq ans, Adam fut vingt-cinq ans sans en voir.

¶ Ceux qui ont trop scrupuleusement recherché les principes d'un art s'éloignent quelquefois tellement du vulgaire qu'ils ne peuvent plus juger de l'effet qu'un ouvrage fera sur le commun des hommes : car, à force de méditations, on ne sent plus, et on ne peut plus, par conséquent, deviner les sentiments des autres.

¶ Les gueux et les voleurs ont un argot (en Angleterre, ils appellent ce langage *cont*) ; mais quel état n'a pas le sien ? Les théologiens et surtout les mystiques n'ont-ils pas leur argot ? Le blason n'en est-il pas un ? Et est-il plus beau de dire *gueules* et *sinople,* au lieu de *rouge* et *vert,* que *pitancher du pivois,* au lieu de dire *boire du vin ?*

¶ D'où vient que les Italiens sont de si mauvais philosophes et de si fins politiques, les Anglais au contraire ? N'est-ce point que, la politique étant l'art de tromper, de petits esprits en sont plus capables ?

¶ Ceux qui ont écrit sur l'homme n'ont jamais con-

sidéré l'homme en général. Le père Malebranche regarde l'homme comme une âme chrétienne; La Bruyère, comme un Français qui a des ridicules, etc. Celui qui ferait un traité des chiens devrait-il ne parler que des épagneuls? Il y a des hommes noirs, blancs, jaunes, barbus, sans barbe; les uns nés pour penser beaucoup, les autres pour penser très peu, etc.

¶ On appelle avare celui qui garde son argent; non celui qui le met en meubles riches et les garde. Cependant celui qui garde cent mille écus en espèces, ou des lustres et des tableaux pour la même somme, est également avare; mais l'un est utile au public, l'autre non.

¶ La mémoire et l'esprit sont comme de la pierre d'aimant, qui devient plus forte en augmentant petit à petit le poids qu'on lui fait porter.

Sermon prêché devant les puces.

« Mes chères puces, vous êtes l'ouvrage chéri de Dieu, et tout cet univers a été fait pour vous. Dieu n'a créé l'homme que pour vous servir d'aliment, le soleil que pour vous éclairer, les étoiles que pour vous réjouir la vue, etc. »

¶ Il paraît que la Nature nous a donné *l'amour-propre* pour notre conservation, et la bienveillance

pour la conservation des autres. Et peut-être que, sans ces deux principes, dont le premier doit être le plus fort, il ne pourrait y avoir de société.

¶ Le splendide *peccato* des païens (dans saint Augustin) est l'origine de cette impertinente opinion que les vertus des païens étaient des crimes.

¶ Quand on cherche à traduire, il faut choisir son auteur, comme on choisit un ami, d'un goût conforme au nôtre.

¶ Voulez-vous avoir, en écrivant, de la réputation? Imitez les négociants qui se gardent bien de se charger de marchandises communes. Choisissez un genre nouveau, et, s'il n'y en a point, ne faites rien, car il n'y a point de réputation pour vous.

¶ Le scepticisme détruit tout et se détruit lui-même, comme Samson accablé sous les ruines du temple.

¶ On admire Marot, Amyot, Rabelais, comme on loue des enfants quand ils disent par hasard quelque chose de bon. On les approuve parce qu'on méprise leur siècle, et les enfants parce qu'on n'attend rien de leur âge.

¶ La science de la cour est comme la chirurgie, qui s'apprend par les blessures d'autrui.

¶ Le père Malebranche apportait les résurrections des insectes en preuve de la résurrection prétendue de nos âmes. Il se trompait sur le premier fait aussi bien que sur le second.

¶ Les termes les plus bas sont souvent les expres-

sions les plus nobles. On appelait le maréchal de Luxembourg *tapissier de Notre-Dame.*

¶ Les calomniateurs sont comme le feu, qui noircit le bois vert, ne pouvant le brûler.

¶ Un vieillard est un grand arbre qui n'a plus ni fruits ni feuilles, mais qui tient encore à la terre.

¶ Les paroles sont aux pensées ce que l'or est aux diamants; il est nécessaire pour les mettre en œuvre, mais il en faut peu.

¶ Un imitateur est un estomac ruiné, qui rend l'aliment comme il le reçoit.

¶ Les pensées usées sont les haillons du Parnasse; mais à présent il y a bien peu d'étoffes neuves.

¶ Un imbécile a dit : « J'ai envie de me faire appeler Virgile ou Cicéron, afin que la postérité parle toujours de moi. » Il avait plus raison qu'il ne pensait : la renommée, qui n'est rien, lui appartenait comme à ceux qui ne sont plus, et réellement n'est à personne.

¶ Il y a à présent une inquisition sévère sur les livres; mais un ministre, en défendant un livre, l'accrédite. Le vrai secret serait de le faire réfuter par un auteur sage et homme de bien.

Un livre défendu est un feu sur lequel on veut marcher et qui jette au nez des étincelles.

¶ Il en est de la conversation comme des licences : tout est devenu lieu commun.

¶ Descartes et Bayle ont été les apôtres de la raison, mais en nous apprenant à combattre leurs erreurs.

¶ Un livre doit être, comme un homme sociable, fait pour les besoins des hommes.

¶ Quand un homme se porte bien, il lutte avec les passions : c'est un vaisseau qui a toutes ses voiles; dans la maladie, il n'a que la passion de guérir, tant la nature est sage.

¶ Les politiques ne sont pas les inventeurs de la religion. Ceux qui ont mis les taureaux au joug ont trouvé leurs cornes toutes faites.

¶ Il n'y a que les ouvriers qui sachent le prix du temps : ils se le font toujours payer.

¶ Rousseau, Ravaillac, Chausson, Gruer, Desfontaines, sont des hommes livrés à l'infamie. L'arrêt qui les condamne permet à tous les particuliers de les punir en les délaissant; ce sont des morts livrés par la justice pour qu'ils soient disséqués.

¶ Les réformateurs indiscrets sont comme les filles d'Eson, qui tuèrent leur père en voulant le rajeunir.

¶ Il semble que les Européens sont tous médecins : tout le monde demande comment on se porte.

¶ Un simple mécanicien, comme l'abbé Nollet, qui ne sait autre chose que les expériences nouvelles, est meilleur physicien que Démocrite et Descartes; il n'est pas si grand homme, mais il sait plus et mieux.

¶ Les grandes affaires entre les princes, les guerres, les révolutions, sont des orages dont on sent les coups sans connaître les vapeurs qui les ont formées.

¶ Les bienfaits font sur le cœur le même effet que le feu sur nos corps : il échauffe, et, quand il est

éteint, on sent encore un peu de chaleur, qui s'évanouit bientôt.

¶ L'Empereur est assez puissant pour faire la guerre aux Turcs, et il ne l'est pas assez pour faire venir un vaisseau à Ostende.

¶ La reine d'Espagne a conquis Oran et la Sicile, donne des lois à l'Amérique, et ne peut jouir de la ville de Gibraltar.

¶ Jésus-Christ envoya ses apôtres pour chasser les démons expressément, et les ordonnances de France et d'Angleterre empêchent de croire aux démoniaques.

¶ En France, les femmes sont régentes, et non reines; ailleurs, reines, et non régentes.

¶ Dans l'âge avancé, la sagesse est donnée de Dieu pour cacher son peu d'esprit.

¶ Je crois que les Romains, avec leur urbanité, n'avaient rien de notre politesse. Des magistrats venaient demander leur dîner à la porte des riches. On ne buvait point du même vin. Les convives avaient chacun leur portion. Horace loue son ami de ce qu'il ne se fâche point parce que son ami a pissé sur ses meubles, etc.

¶ Le plaisir donne ce que la sagesse promet.

¶ Les passions sont au goût ce que la faim canine est à l'appétit.

¶ Les États, les lois, tout est fait de pièces et de morceaux.

¶ Ceux qui ne sont qu'éloquents se moquent vo—

lontiers des savants : Cicéron osa se moquer de la correction du calendrier par César.

¶ Les fables les plus anciennes sont des emblèmes de physique. Saturne, même caractère que le plomb, chez les Égyptiens, Perses, et encore parmi nous; il dévore ses enfants, c'est-à-dire les autres métaux.

¶ Une chose très remarquable, c'est que, dans toutes les disputes qui ont partagé les chrétiens, Rome a toujours pris le parti le plus opposé à la raison humaine.

Juifs.

¶ Dans leur Talmud, il est dit que Dieu se maudit trois fois toutes les nuits pour avoir abandonné son peuple;

Qu'il n'y aura de damnés pour l'éternité que ceux qui ont voulu se faire Dieux.

¶ On fait, tous les ans, à Saint-Jean en Grève, une procession en mémoire d'une prétendue hostie qu'un Juif perça à coups de couteau et qui resta toute sanglante. Même chose à Bruxelles.

¶ Peuple grossier et qui a imité dans ses livres les fables ingénieuses des Chaldéens et des Égyptiens, comme les auteurs barbares de la *Légende dorée* ont attribué à leurs saints toutes les fables des Grecs. Par exemple, la boîte de Pandore, inventée en Égypte,

l'œuf créé par Orosmade et couvé par Arimane, qui y introduisit le mal moral et le mal physique, sont les tableaux d'après lesquels on a fait la copie misérable d'Ève et de la pomme.

Nota que les peuples de la Thébaïde reconnaissaient un seul Dieu, un seul principe, nommé Knef, et qu'ils sont les premiers qui aient imaginé le système de l'immortalité de l'âme. Cependant Moïse, qui admet un seul principe, à l'imitation de ce Knef, n'osa jamais admettre cette immortalité. Il y a grande apparence qu'il était fort mal instruit, et qu'il mena un peuple plus grossier que lui.

¶ Ils se coupaient le prépuce en l'honneur de Dieu, chose très conséquente. Les Hottentots sont bien plus dévots : ils se coupent une couille.

¶ Nous cherchons tous le bonheur, mais sans savoir où, comme des ivrognes qui cherchent leur maison, sachant confusément qu'ils en ont une.

¶ Sobiesky, en partant pour secourir Vienne, embrassa le prince Constantin au berceau ; sa femme pleurait : « Pourquoi pleurez-vous ? — De ce que cet enfant ne peut vous suivre. » Cela vaut bien les adieux d'Hector.

Physique.

¶ Le mouvement des corps est toujours le produit de leur vitesse par leur masse.

¶ Les fluides résistent aux solides, comme le carré des vitesses.

¶ Les corps ne peuvent peser que selon le plus ou moins de matière.

¶ La gravité agit en proportion de la matière : c'est pour cela qu'une plume et un louis d'or tombent en même temps dans le récipient purgé d'air. Si c'était la matière subtile qui les fît tomber, comment cette matière subtile, supposée remplir tout espace, ne repousserait-elle pas autant qu'elle pousserait?

¶ La lumière a une vitesse dix mille fois plus grande que celle d'une balle de canon. Elle vient du soleil environ en huit minutes; des étoiles fixes, environ en six mois. Huygens et Hortsocker ont imaginé de déterminer la distance des étoiles fixes, en diminuant à leurs yeux la grandeur du disque du soleil, jusqu'à ce qu'il ne fût pas plus grand qu'une étoile, etc.

¶ La ligne de direction des corps pesants va au centre de la terre.

¶ Par l'expérience d'une chandelle, on fait voir que la loi de la gravitation agit en raison inverse du carré des distances, c'est-à-dire agit neuf fois moins si je suis trois fois plus loin, quatre fois moins si je suis

deux fois plus loin, etc. On met un cube d'un pouce, à un pied de la lueur d'une chandelle, un cube de deux pouces à deux pieds : celui qui est deux fois plus loin reçoit quatre fois moins de lumière.

¶ Les espaces des corps tombants sont comme 1, 3, 5, 7, non comme 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, Pourquoi? Parce que la gravité agit sans intermission. Au premier instant elle donne un degré; pour le second instant, un autre degré : cela fait deux degrés; mais pendant ce second instant elle a donné un degré, puisqu'elle agit sans intermission; donc au second instant le corps a trois degrés. Et cette progression en nombres impairs dure jusqu'à ce que la résistance de l'air soit égale à la gravitation. Mais d'où vient que l'air acquiert à la longue cette résistance? En voici la raison : un corps mû écarte de toutes parts les particules du nombre qu'il traverse. S'il a huit pouces de vitesse en une seconde, il écartera deux fois plus de matières que s'il n'en avait que quatre et frappera deux fois plus fort : donc il écartera seize particules qui auront deux degrés de vitesse de plus. Multipliez ces deux degrés de vitesse par ces seize particules, elles feront trente-deux de mouvement, puisque le mouvement est la multiplication de la masse par la vitesse. Or huit est contenu quatre fois dans trente-deux : donc la résistance est quadruple quand la vitesse du corps mû est double; donc les milieux résistent comme le carré de vitesse, puisque quatre est le carré de deux.

Nota. Où il n'y a point d'air, les corps accélèrent

continuellement leur mouvement, en venant de l'aphélie.

¶ Quand les forces centrales sont en raison réciproque des carrés des distances, les carrés des temps périodiques sont comme les cubes de leurs distances.

Trois grandes lois du mouvement.

1. Tout corps tend à conserver l'état où il est.
2. Le changement, augmentation ou diminution du poids, est proportionné à la force imprimée.
3. L'action et la réaction sont égales. Il est évident que la réaction de l'eau contre les rames fait avancer un bateau.

¶ Le ressort des corps est une suite de l'action et de la réaction. Descartes tâchait en vain de l'expliquer difficilement par la matière subtile.

¶ Il ne faudrait qu'un point fixe et un poids d'une demi-once pour enlever la terre. On peut enlever un homme avec un cheveu appliqué à la branche d'un levier.

¶ Il n'y a point d'homme qui ait la force de se lever de son séant sans changer le centre de gravité de son corps.

¶ Il n'y a point d'homme qui ne soulève cinq ou six cents pesant, la force étant bien appliquée, et qui

ne puisse résister à l'effort de plusieurs chevaux qui le tireraient avec une corde.

Preuves contre les Tourbillons de Descartes.

On prend un tube de verre rempli d'huile de tartre, d'huile de pétrole, de grains de terre et d'esprit-de-vin; on fait tourner le tube autour d'un centre, et la force centrifuge porte la matière la plus pesante au point le plus éloigné du centre. Sur ce fondement, raisonnons ainsi : les planètes seraient plus, ou moins, ou autant pesantes que la matière dans laquelle elles nageraient : dans le premier cas, elles s'éloigneraient toutes de leurs orbites; dans le second, elles seraient précipitées au soleil, centre de leur mouvement; dans le troisième cas, elles devraient fournir des carrières égales, ce qui est contraire à l'expérience, puisque Saturne fait son tour cent vingt fois plus lentement que Mercure.

Expérience de la table tournante.

On met sous le centre de la table un poids attaché à un fil, qui représente la force centripète.

¶ Les philosophes malabares disent qu'autrefois le

soleil avait sept yeux; ce sont les sept couleurs de Newton.

¶ Toutes les sciences sont à présent comme la lanterne magique : ce fut d'abord une invention admirable; actuellement les Savoyards la montrent pour un sou aux servantes.

¶ Sanderson, aveugle-né, professeur de mathématiques à Cambridge, a fait un beau traité d'optique.

Luc de Combrossy, aveugle-né, était bon sculpteur, et, quand il tirait quelqu'un en marbre, il le faisait très bien ressemblant.

¶ Un Dominicain demandait une grâce au roi d'Espagne. Le roi lui dit : « J'en parlerai à mon Conseil. — Sire, reprit le moine, une dame me demandait hier, à confesse, à quel saint il fallait se vouer pour avoir des enfants : « Madame, lui dis-je, je ne m'adresse ja-
« mais à d'autres pour les choses que je puis faire par
« moi-même. »

¶ Un capitaine de vaisseau se confessait, en mourant, d'avoir juré Dieu toute sa vie. « Mais je me flatte, ajoutait-il, que Dieu voudra bien considérer que j'étais homme de mer. »

La maréchale de Brissac disait : « Dieu y pensera à deux fois à damner une personne de ma qualité. »

¶ La perte du temps au jeu : on y perd tant de temps à mêler les cartes !

¶ *Madame de Longueville à M. de L. R. :* « Je viens de confesse; j'y ai été trois quarts d'heure, et j'ai eu le plaisir de n'y parler que de vous. »

¶ La reine Christine disait à Pimentel, en voyant un tableau de la Vierge et de Jésus : « Elle n'a eu qu'un fils, et que de guerres à son occasion! Si elle avait eu deux enfants, la terre serait dépeuplée. »

¶ Le comte de Konismar prit, à Leipsick, douze apôtres d'argent et en fit de la monnaie : « Il faut, dit-il, qu'ils aillent prêcher par tout le monde. »

¶ Lévi, juif, capitaine de vaisseau sous Pointis, prit un beau collier à une Vierge de Carthagène : « Ma cousine, dit-il, ces parures sont trop mondaines. »

¶ Un curé donna à une vieille un jeton d'ivoire pour une hostie : « Je crois, dit-elle, que vous m'avez donné le Père éternel, tant il est coriace : je ne puis l'avaler. »

¶ « Messieurs, M. le curé vous prêchera dimanche le miracle de cinq personnes nourries avec trois mille pains et cinq mille poissons. » A cette annonce, tout le monde se mit à rire. « Petit malheureux, cria le curé, c'est tout le contraire! Va dire que c'est trois mille personnes nourries avec cinq pains et trois poissons. — Ah! Monsieur, si je l'avais dit comme ça, on aurait ri bien davantage. »

¶ « Combien y a-t-il de Dieux? demandait un curé à un paysan. — Il y en a trois. — Va-t'en, coquin! Je ne te marierai point. » Le paysan s'en va et trouve en chemin son camarade qui allait se marier, à qui il conte son cas. « Parbleu! dit l'autre, j'aurais répondu:

Il n'y en a qu'un. — Va, va, dit le premier, comme tu seras marié! Je lui en ai baillé trois, et il n'a pas été content. »

¶ Dans la *Fleur des Saints,* saint Amable fait le voyage de Rome, accompagné d'un rayon de soleil qui lui portait en l'air ses gants et son chapeau.

¶ Saint Bernard allant au concile, le diable cassa une roue de son équipage; saint Bernard l'obligea à rouler à sa place.

¶ Les moines de Saint-Denis ont écrit qu'ils avaient vu Charles-Martel emporté par le diable, parce qu'il les avait fait contribuer aux besoins de l'État.

¶ Histoire des Cordeliers d'Orléans, qui firent cacher dans la voûte un de leurs moines pendant qu'on enterrait un Rochechouart. Le moine cria : « Je suis damné! » Procès fait aux moines.

¶ Richard Cromwell disait : « Je suis né dans un temps où on était las des protecteurs, et mon père dans un temps où on était las des rois. »

¶ Histoire du saint Indien (dans Bernier, rapportée dans Locke), qui f...ait son ânesse, et le peuple criait : « Hosanna! oh! le saint! oh! le saint! Il n'en veut ni à nos femmes ni à nos filles; il f... son ânesse par humilité. »

A propos de ce conte, un Conseiller de Toulouse, rapportant le procès d'un pauvre paysan imbécile qui avait couché avec son ânesse, dit : « Messieurs, il ne s'est pas mésallié. »

Milord Brunker, à son maître d'hôtel, qui accusait

un palefrenier de f..... sa jument : « Je ne me mêle pas de leurs amours. »

¶ Mme Acosta dit, en ma présence, à un abbé qui voulait la faire chrétienne : « Votre Dieu est-il né juif? — Oui. — A-t-il vécu juif? — Oui. — Est-il mort juif? — Oui. — Eh bien! soyez donc juif. »

¶ Louis XIII, étant venu tenir son lit de justice, fit défendre les remontrances. Le président de Verdun dit : « On nous ordonne de nous taire sur les édits et de ne parler que pour faire l'éloge du gouvernement. Muets sur l'un, quand nous sommes obligés de l'être sur l'autre, il ne nous reste de voix que pour prier le Ciel qu'il éclaire Votre Majesté. »

¶ Henri IV demandait à l'ambassadeur Don Pedro si le roi d'Espagne était amoureux. Don Pedro dit que son roi n'était pas si faible. « Comment! dit Henri, n'a-t-il pas assez de vertus pour payer un vice? »

¶ Un pauvre Espagnol, amoureux d'une femme qu'un mari cocu et jaloux gardait à vue, laissa tomber devant la porte un paquet où il y avait : « Vingt écus, pour le porter au duc de l'Infantado. » Le mari prend le paquet et le porte au duc. Il y avait dans la lettre : « Duc de l'Infantado, gardez-moi ce cocu et payez-le. » Le duc n'y manqua pas.

¶ « A quoi sert la lecture? disait Louis XIV au duc de Vivonne. — Sire, dit-il, à faire à l'esprit ce que font à mes joues les perdrix de Votre Majesté. »

¶ Quelqu'un venait de se servir avec le roi du mot de *raison péremptoire.* « Savez-vous ce que c'est que

raison péremptoire? dit-il à Cavois. » Cavois ne répondit rien. « C'est, dit le roi, une raison à laquelle il n'y a point de réplique. — C'est ce qui fait, dit Cavois, que je ne répliquais mot. »

¶ Le roi fit un signe de bonté à un pauvre diable fort mal vêtu. Le comte de Grammont prit la liberté de demander au roi comment il connaissait cet homme. « Il m'a bien servi, dit le roi. — On le voit bien à son habit! » dit le comte.

¶ Despréaux était à l'armée de M. le Prince, où les colonels n'avaient pas dix-huit ans. « Eh bien, Despréaux, que pensez-vous de mon armée? dit le Prince. — Monseigneur, elle sera fort bonne quand elle sera majeure. »

¶ « Le roi a dit..., criait un grand parleur, et le roi a dit encore... — Morbleu! reprit Despréaux, le roi est un grand bavard. »

¶ Un bon huguenot, parlant des persécutions de ses frères, dit de l'un d'eux, qui s'était sauvé : « Enfin Dieu l'abandonna, il ne fut pas pendu. »

¶ M. le duc d'Orléans, pour s'excuser de ne pas tenir ses promesses, disait : « Ces gens-là prennent des paroles d'honnêteté pour des paroles d'honneur. »

Il envoya faire foutre le procureur général du Parlement d'Aix, qui lui répondit : « Monseigneur, je n'ai pas été envoyé ici pour ça. »

¶ M. de Langeais perdit à la fois deux procès : il fut déclaré impuissant par un arrêt, et condamné par un autre pour avoir fait un enfant.

La mère de M. de Monconseil, ayant intenté contre son mari un procès d'impuissance, accoucha chez un de ses juges.

J'ai la copie d'un arrêt du Parlement de Grenoble qui déclare que la dame d'Apremont a été engrossée en songeant à son mari, et qui rend légitime son fils, né deux ans après que le mari avait été fait esclave à Alger.

¶ Dans le columbarium d'Auguste, on lit cette inscription : *Julia a masturbationibus.*

¶ A la Chambre des Poisons, M. de Nevers accusa son cuisinier, disant que c'était le plus grand empoisonneur de Paris.

¶ Sur une paillardise de la reine Marguerite, Henri III écrivit au roi de Navarre et lui conta le tour; mais, les choses étant apaisées, il lui écrit de nouveau que ce sont pures calomnies et qu'on en avait dit autant de la reine sa mère. « Le roi, mon beau-frère, dit Henri IV, me traite, par sa première lettre, de cocu, et, par la seconde, de fils de putain. »

¶ La phrase ordinaire de Cromwell était de *chercher le Seigneur.* Un jour qu'il buvait avec Milton et Walles, tous trois étaient sous la table à ramasser un tire-bouchon. Les députés du Clergé arrivèrent; on les fit attendre, et Cromwell dit : « Ces faquins-là croient que nous cherchons le Seigneur, et nous ne cherchons que le tire-bouchon. »

¶ Le dernier premier président de Mesmes avait entre ses mains une lettre du P. Poisson, cordelier,

qui commençait ainsi : « Le v.. m'est allongé d'un demi-pied, ma chère Flonflon, en lisant ta lettre. Je vais prêcher un bon carême, et cela servira pour tes couches. »

¶ On prétend que le pape Benoît XIII disait : « Je crois que mes prédécesseurs étaient infaillibles; mais, pour moi, j'avoue que je ne le suis pas. »

¶ Le roi voyant son royaume sur la carte et disant que cela est peu de chose : « Sire, lui dit un ambassadeur, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. »

¶ « Je te casserai la tête avec mon pot, disait une vieille femme à une autre. — Et qu'est-ce qu'il y a dans ton pot? — La moitié d'un chapon. — Eh bien! mangeons-le ensemble. »

¶ Le comte Peterborough, ennemi de Marlborough, fut pris un jour pour lui par le peuple, qui cria : « Vive le duc de Marlborough! — Coquins! dit-il, pour vous prouver que ce n'est pas lui, tenez, voilà de l'argent. » Et il leur jeta des guinées.

¶ Un homme disait d'un de ses camarades : « Monsieur, je fus tout étonné quand, à la trente-deuxième pinte, il tomba sous la table; je crus qu'il tombait du haut mal. »

¶ L'abbé Gravina saluait toujours les chevaux, en disant : « Nous leur avons une grande obligation, car sans eux c'est nous qui tirerions les carrosses du roi. »

¶ Le cardinal Alberoni disait de la campagne de Rome : « Si j'étais pape, ce pays serait habité, dût-il l'être par des Turcs. »

¶ On fit une chanson contre MM. de Marsilly :

Honneur à monsieur Marsilly
Et au sot vicomte son frère !
Ce sont deux grands porteurs d'ennui,
Sicut erat monsieur leur père.
Ils le sont et le seront
In secula seculorum.

¶ Un homme légua cent écus pour faire dire des messes, « et en cas, dit-il, que la messe vienne à ne rien valoir, je les laisse à l'hôpital. »

¶ Le P. Talon a dédié un livre à la Trinité, et on y trouve une belle apostrophe au Néant.

¶ Mézeray dit que Henri V mourut des hémorroïdes, parce qu'il s'était assis sur le trône sacré de nos rois; que, le frère de Louis XI ayant été empoisonné dans une pêche, la mort entra dans cette maison, par le *péché;* que le marquis de Pont, fils du duc de Lorraine, remporta la couronne de Vénus, au lieu de celle de France.

¶ L'évêque de Noyon (Tonnerre), dont l'abbé de Caumartin s'était moqué hautement en le recevant à l'Académie française, écrivit au roi cette lettre : *Sire, l'abbé de Caumartin, pressé, poussé, possédé, sifflé par le diable, a prononcé à l'Académie un discours critique, satirique, caustique, ironique, excentrique; la charité chrétienne me défend d'en faire une censure affirmative, mais la vérité chrétienne m'oblige de dire, sinon ce qu'il est, du moins ce qu'il n'est pas. Il n'est ni sacerdotal par*

rapport à lui, ni épiscopal par rapport à moi, ni royal par rapport à Votre Majesté. Il n'est point sacerdotal, puisqu'il n'y dit pas un mot de l'Écriture ni des saints Pères ; il n'est point épiscopal, puisqu'il tourne un évêque en ridicule ; il n'est point royal, puisqu'il ne dit rien de Votre Majesté, sinon que vous vous mettez à rire toutes les fois que vous me voyez.

¶ L'évêque d'Évreux disait : « Messieurs, tout ce que je vous ai dit là, je ne l'ai pris ni dans l'Écriture, ni dans les Pères ; tout cela part de la tête de votre archevêque. »

¶ On fit présent d'un cheval noir et blanc à un curé ; il disait que c'était une œuvre pie.

¶ Un laquais de M. de Maurepas se maria et s'intitula, dans le contrat, « premier commis de M. de Maurepas, lequel a déclaré ne savoir signer son nom. »

¶ Fatouville donnait la main, sur un pont fort étroit, à une petite fille : « Prenez garde, Mademoiselle ! Si votre pucelage tombait ? — N'ayez pas peur, Monsieur, je l'ai fait attacher ce matin avec un clou gros et long comme cela !... »

¶ Don Louis de Haro disait du cardinal Mazarin : « Il a un défaut, c'est qu'il est toujours fripon. »

¶ Un jeune homme disait à ce bougre d'abbé d'Ambreville : « Monsieur, j'avais des cheveux qui me tombaient sur le cul. — Ah ! Monsieur, ils étaient bien heureux ! »

¶ « Quel bougre de prêtre ! disait quelqu'un à

l'abbé Servien, qui lui avait marché sur le pied. — Monsieur, je ne suis pas prêtre. »

¶ Trois marchands associés mettent ensemble trois mille pistoles : un d'eux en est fait le gardien, à condition qu'il n'en fera usage qu'avec le consentement des deux autres, faute de quoi il sera obligé de payer la somme entière à ses associés. L'un d'eux vient trouver le dépositaire et lui fait voir clair qu'il y a cent pour cent à gagner s'il délivre les trois mille pistoles dans le moment, pendant l'absence du troisième. Le dépositaire les donne, l'associé les reçoit et va aux Indes. Le troisième associé se plaint et demande qu'on lui paye la somme entière, selon le marché. « Attendez, lui dit le juge, que votre autre compagnon soit revenu des Indes, puisque c'est aux deux ensemble qu'il faut payer. »

¶ Un Turc prête de l'argent sans témoins ; l'emprunteur refuse de payer et dit qu'il n'a rien reçu. « Avez-vous des témoins ? dit le cadi au prêteur. — Non, il n'y avait qu'un arbre. — Allez me chercher cet arbre tout à l'heure. » Et puis le cadi expédie d'autres affaires, et le fripon d'emprunteur reste. Un moment après, le cadi dit : « L'arbre est bien longtemps à venir. — C'est qu'il est à deux lieues d'ici, répond le fripon. — Ah ! ah ! dit le cadi, c'est donc vrai que vous avez en effet pris son argent auprès d'un arbre ? » Et il condamne mon vilain.

¶ Cavois disait : « Le Dieu des calvinistes est un roi qui, entrant dans sa capitale, dit : « Que la moitié

« de mes sujets soupe avec moi, et qu'on pende l'autre. » Le Dieu des Jansénistes ordonne que tout le monde le suive, et fait pendre ceux qui ont la goutte. Le Dieu des Jésuites pardonne aux goutteux et donne à souper à ceux qui l'ont bien servi. »

¶ « Monsieur, votre maison brûle! — Allez-vous-en dire cela à ma femme. Vous savez que je ne me mêle pas du ménage? »

¶ « Monsieur, Madame est en apoplexie! Montez donc. — Je n'ai plus que deux lignes à écrire. Tout à l'heure! — Monsieur, Madame se meurt. — J'y vais. — Monsieur, elle est morte! — J'en suis fâché, c'était une brave femme. »

¶ « Monsieur Seutler, avez-vous le secret de monsieur votre père (son père f...ait douze coups)? — Non, Madame, mais il est dans la famille, c'est ma sœur qui l'a. »

¶ « Qu'est-ce que vous voulez, ma bonne? dit Monsieur à une vieille qui s'approchait du roi. — Hélas! je voudrais que le roi me fît avoir une audience de M. de Louvois. » Elle eut son audience, Louvois ne répondit rien. « Monsieur, dit-elle, serrez-moi la main, si vous m'entendez. »

¶ Le père Hercule, de la Doctrine chrétienne, composa un sermon que l'évêque de Paris récita. Quelqu'un dit qu'il venait d'entendre prêcher les travaux d'Hercule.

¶ Dans le canton de Glaritz, on taxe un soufflet dix écus. Un voyageur, n'ayant point d'argent, dit à

l'hôte : « Monsieur, je vous dois quatre écus. Donnez-moi un soufflet, et rendez-moi mon reste. »

¶ « J'ai dîné hier chez d'Ambreville. Cadedious! il fait une délicate chère! — Mais, Monsieur, il fut brûlé avant-hier! — Ah! pardieu! j'oubliais cette particularité. »

¶ Un curé, le jour de Pâques, ayant perdu son missel, envoie demander au curé voisin quelle messe on dit ce jour-là. Le curé écrivit que la messe commencerait par : *Requievit, resurrexit*, et donna le papier à un petit garçon. Le petit garçon oublie le papier et se souvient seulement que la messe devait commencer par un *requi*. « Ah! oui, oui, j'entends, dit le curé; c'est une messe de *requiem* pour Dieu, qui mourut il y a trois jours. »

¶ Le curé de Trépigni, près de Reims, ayant desservi vingt ans sa cure avec beaucoup de vertu, a fait un testament par lequel il déclare son incrédulité et les raisons qu'il a de ne rien croire.

¶ « Comment vous nommez-vous? — Madame, je m'appelle f...re, répondit le vilain. — Apparemment, Monsieur, que Jean est votre nom de baptême? »

¶ Un marchand de drap calviniste apportait, pour raison de son opiniâtreté, que le pape prétend disposer du temporel des rois. « Mais, lui dit-on, il n'a jamais prétendu disposer du temporel des drapiers! » Et mon homme se convertit.

¶ Quand Casaubon vint en Sorbonne : « Voyez,

lui dit-on, l'endroit où on dispute depuis cinq cents ans. » Il demanda : « Qu'y a-t-on conclu? »

¶ Un paysan, qui avait rendu quelques services à Jacques Ier, vint à la cour, sur la promesse d'une récompense. L'huissier de la chambre lui dit : « Tu n'entreras pas que tu ne me promettes de me donner la moitié de ce que le roi te donnera. » Autant lui en dit l'huissier du cabinet. Il entre enfin et dit au roi : « Sire, je supplie Votre Majesté de me donner une douzaine de coups de bâton, afin que ces messieurs, etc. »

¶ Ce qui jeta dans l'esprit de Charles-Quint la première idée de sa retraite fut la réponse d'Antoine de Lève, qui, sur un coup de sac dont Charles sentait l'injustice, lui répondit que, si on écoutait sa conscience, le meilleur prince aurait trop de scrupule.

¶ Mahomet b...ait après sa mort. Toutes ses femmes l'assurèrent.

¶ Le jeu de trictrac fut inventé par les Perses, et représentait les mois, les jours et les accidents de la vie.

Celui des échecs, par les Indiens. L'inventeur demanda pour récompense un grain de blé sur chaque case, en progression géométrique.

¶ Péterborough envoya dire au maréchal de Tessé qu'il s'étonnait comment on pouvait faire la guerre pour deux sots comme l'archiduc et Philippe V.

¶ Un benêt, à qui on avait volé sa bourse, dit qu'il ne l'avait pas senti parce qu'il était enrhumé.

¶ Un laquais voulait servir un petit-maître, qui lui

demandait un répondant. « C'est moi, Monsieur, qui vous en demande un, » dit le laquais.

¶ On a dit du...., qui avait encore de l'esprit quelquefois dans sa vieillesse : « C'est un vieux château dans lequel il revient des esprits. »

¶ A..., qui tenait les mains d'une femme : « Voilà le plus bel ouvrage qui soit sorti de vos mains. »

¶ Un aveugle disait : « Parle, afin que je te voie ! »

¶ Un évêque reprochait à la reine Élisabeth une action peu conforme à l'Écriture : « Je vois bien, dit-elle, que vous n'avez pas lu le livre des Rois. »

¶ « J'ai un an de plus que lui : donc dans un an nous serons du même âge. »

¶ « Si j'épouse ma tante, je serai mon oncle. »

¶ « Cette turquoise est si belle et si bonne que je me jetterais d'un troisième étage et que je me casserais le cou sans que la turquoise se fît mal. »

¶ « A chacun son bien, ce n'est pas assez. »

¶ « Où crois-tu que soit l'âme de ce chien ? — Ma foi, dans le ventre du loup. »

¶ Un Gascon, buvant un verre d'eau à sa dernière maladie, disait : « On se réconcilie à la mort avec ses ennemis. »

¶ N... avait un saint Antoine dans sa chambre. « Le cochon est dans le cabinet. »

¶ Le duc de Tresmes voulait faire relier un in-quarto en in-octavo. — « J'ai vu un bel épithalame de feu Monseigneur... Ah ! dit-il, je voulais dire une belle épithète. »

— « Le jour entre de tous les côtés ici pendant la nuit. »

— Il lisait ses heures à l'envers. « C'est que je suis gaucher. »

¶ Toutes les femmes titrées voulaient baiser la reine Christine. « C'est apparemment, dit-elle, parce que je ressemble à un homme. »

¶ Un mauvais peintre mettait sa chambre en blanc pour la peindre. « Commencez par la peindre, et ensuite vous la blanchirez. »

¶ « J'ai mal à la lèvre, disait-elle. — J'ai un secret, dit-il, c'est d'y mettre ma bouche. — Je crois votre secret meilleur pour les hémorroïdes, » dit-elle.

¶ Un bonhomme de cour dit, en voyant les souliers du galant de sa femme auprès du lit : « Je fus si outré que peu s'en fallut que je ne déchirasse les souliers. »

¶ Un prédicateur disait : « Quand l'Antéchrist viendra, il séduira le monde avec de l'argent. — Ah! s'écria un Gascon, que vite vienne ce bon seigneur! »

¶ Platon dit que les âmes des parfaits amants sont les plus récompensées après la mort, et celles des tyrans les plus punies.

¶ Un pauvre demandait l'aumône insolemment, en se disant membre de Jésus-Christ : « Prenez garde de finir comme lui! »

¶ Il y avait trois dames de Pons assez laides à la cour; on disait qu'elles étaient des ponts sans garde-fous, parce que personne ne voulait passer dessus.

¶ Newton disait qu'un Anglais avait converti sa première femme, mais n'avait pas pu venir à bout de la seconde, parce que ses arguments avaient plus de force autrefois.

¶ « On serait heureux, disait un vieux bougre, si les femmes n'étaient jamais venues en France. »

¶ Les hommes parlent souvent très bien de ce qu'ils ne connaissent guère.

¶ Molière, qui était cocu, n'a pas mieux parlé des cocus que Corneille, qui n'a jamais été à la cour, n'a parlé des rois.

¶ Un voleur dépouillait un homme, qui l'aidait afin d'être plus tôt débarrassé de lui. Le volé déchirait sa cravate : « Comment, coquin, dit le voleur, tu déchires notre cravate ! »

¶ « Je commence à comprendre, dit Théodore. — Tant pis, répond l'autre : c'est une preuve que vous ne m'avez pas entendu. »

¶ « Ce que je sais est pour moi. Qu'importe-t-il aux autres ? »

¶ Le Persan Mercoud rapporte qu'Alexandre répondit à ceux qui le faisaient descendre de Jupiter : « J'ai plus d'obligations à Aristote : Jupiter me fait descendre du ciel à terre, et Aristote me fait remonter de la terre au ciel. »

¶ Musique d'église. C'est rechercher le plaisir des sens dans les devoirs d'un culte établi pour les combattre.

¶ Goltzius, dans l'estampe de *Lucrèce,* a mis

le collier de la Toison d'or au cou de Tarquin.

¶ Balzac dit au Cardinal de Retz qu'il prend le sceptre des rois et la livrée des roses.

¶ « Je ne sais si je ferai des livres, mais je sais bien qu'en ce que je ferai la douceur et la majesté paraîtront en un si juste tempérament que personne n'y trouvera rien de lâche ni de farouche. »

¶ « Si j'ai quelque bonne qualité en moi, elle paraît si peu au dehors qu'il faudrait m'ouvrir l'estomac pour la trouver. »

¶ L'espérance est un aliment de notre âme, toujours mêlé avec le frisson de la crainte.

¶ On a trouvé, en bonne politique, le secret de faire mourir de faim ceux qui en cultivant la terre font vivre les autres.

¶ Quand les mahométans tuent un mouton, ils disent : « Je te tue au nom de Dieu. » Vraie devise des guerres de religion.

¶ Il faut, dans le gouvernement, des bergers et des bouchers.

¶ Tout est égal. Si le bonheur était attaché à l'opulence, celui qui a dix millions serait dix mille fois plus heureux, de compte fait, que celui qui n'a que dix mille pistoles; comme l'auteur de six volumes n'a pas souvent plus de réputation que l'auteur d'un seul.

¶ Démosthène est repris par Eschine d'avoir dit : « On nous plie comme de l'osier, on nous ébourgeonne comme des arbres, on nous enfile comme des aiguilles. »

¶ En ouvrage d'esprit comme en mécanique, ce que l'on perd en temps, on le gagne en force.

¶ Gouvernement féodal subsistant encore, comme un malade guéri qui marche avec des béquilles.

¶ Pourquoi les peintres, qui représentent des héros et des paysans, ne sont-ils point infâmes, et que les comédiens, qui les représentent d'une manière bien supérieure, sont-ils déshonorés pour leur art même? Il est plaisant qu'on excommunie celui qui représente cela avec des lambrequins, parce que la ressemblance est plus parfaite. J'aimerais autant qu'on excommuniât le cercle de cire de la reine.

¶ L'amour-propre est comme un c.., chose agréable, nécessaire et dangereuse, qu'il faut cacher et dont il faut se servir.

¶ Les canapés doivent être, comme eux, bas et larges.

¶ Un pauvre Chinois, que sa mère fouettait tous les jours et qui ne pleurait point, pleura une fois : « Ah! dit-il, c'est que ma mère n'a pu me fouetter fort aujourd'hui; elle baisse, elle va bientôt mourir. »

¶ Jeûner, prier, vertu de bonze; secourir, vertu de citoyen.

¶ Dans la secte des lettrés la probité règne. Chez le peuple il y a des vices : c'est qu'ils sont gouvernés par les bonzes.

¶ La religion est comme la monnaie : les hommes la prennent sans la connaître.

¶ Un Bizantin vint haranguer à Athènes; il n'avait

que quatre pieds de haut, on se mit à rire : « Messieurs, dit-il, voilà bien de quoi rire! J'ai une femme qui est plus petite que moi d'un pied; cependant, quand nous faisons mauvais ménage, la maison n'est pas assez grande, etc. »

¶ Les rêves sont les intermèdes de la comédie que joue la Raison humaine. Alors l'Imagination, se trouvant seule, fait la parodie de la pièce que la Raison jouait pendant le jour.

¶ Prier Dieu, c'est se flatter qu'avec des paroles on changera toute la nature.

¶ Segrais disait que l'envie de se faire religieux est la petite vérole de l'esprit, qui prend d'ordinaire vers les quinze ans.

¶ Le prince de Carignan, le sourd, en se mariant, remercia son gouverneur de lui avoir appris à pisser joyeusement.

¶ Un Crouï, archevêque de Cambrai, laisse tout à ses bâtards, et réserve cent mille francs pour ceux que Dieu lui fera la grâce de lui donner. Le testament est dans les Archives de Cambrai.

¶ M. de Lassay dit, dans ses Mémoires : « A force de rêver aux choses à quoi je suis propre, j'ai trouvé que je ne suis bon qu'à être roi. »

¶ Un des plus singuliers tours de friponnerie est celui du prétendu comte de Moncade, qui se fit chercher et découvrir à la Haye par le marquis de Saint-Gille.

¶ Un plaisant conte, à mon gré, c'est celui de deux

époux n'ayant qu'un petit pot de chambre à eux deux : le mari enfin pissa dans une bouteille, la femme y fit mettre un entonnoir, etc. C'est le conte du repas de la grue.

¶ Le calife Aroun-al-Raschid aimait l'esclave de son frère ; il voulait l'acheter, et le frère avait fait le serment de ne la donner ni la vendre. Le muphti persuada au frère de la vendre à moitié et d'en donner l'autre moitié. Mais la loi défendait au calife de coucher avec la concubine de son frère. Le muphti lui fit épouser un mendiant, qui devait la répudier ; mais le mendiant en devint amoureux et ne voulut plus céder sa femme. Le muphti donna pour esclave le mendiant à la femme, et alors il y eut divorce par la loi, et la femme, libre, épousa Aroun-al-Raschid.

¶ J'aime le conte de ce roi Amasis, parvenu d'une condition servile à la royauté. Il fit fondre une cuvette dans laquelle il se lavait les pieds, et en fit faire la statue d'un dieu.

¶ Selon Montaigne, saint Augustin avait vu un homme qui commandait à son derrière autant de pets qu'il en voulait.

Conte tiré du livre de Todos Jeselius.

Jésus, Pierre et Judas n'ont qu'une oie à souper. Jésus dit : « C'est trop peu ! Couchons-nous, et celui

qui aura fait le plus beau songe mangera l'oie. — J'ai songé que j'étais dans le ciel, à la droite de Dieu, dit Pierre. — Et moi, dit Jésus, j'ai songé que tu étais à ma droite. — Moi, dit Judas, j'ai songé que j'ai mangé l'oie. » En effet, le coquin l'avait mangée.

¶ Le duc de Vendôme, pour se faire..... par un postillon, feignit d'avoir un besoin, etc. Un vieux président, mené le lendemain par le même postillon, eut le même besoin. « Ah! j'entends, » dit le postillon, etc.

¶ Un homme se méprend et fait enterrer une femme qu'il croit la sienne, fait marché avec le curé à dix écus, va chez une de ses pratiques demander de quoi faire enterrer sa femme : il la retrouve et en est ébahi. Le curé, qui a fait prix, demande ses dix écus.

Un autre arrive avec une lettre de crédit et meurt; son ami prend la lettre et la porte au banquier : « Je suis mort », dit-il, etc.

¶ Corneille dédia *Cinna* à Montoron, et compara Montoron à Auguste. O pauvre Corneille!

¶ Rome, qui prenait autrefois les dieux de tous les peuples, en donne aujourd'hui à l'univers.

¶ Les généraux ont été irréligieux fort à propos. Sylla, quand on lui dit que le temple de Delphes, qu'il pilla, résonne de la lyre d'Apollon irrité, dit que la musique est signe de réjouissance. Un autre fait

noyer les poulets sacrés, afin qu'ils boivent, ne pouvant manger. Un autre coupe la barbe d'or d'Esculape, disant qu'il n'est pas juste que le fils ait barbe, quand son père Apollon n'a pas poil au menton.

¶ Sois droit ou redressé.

¶ Est-il possible que notre âme puisse composer notre visage, et non elle-même?

¶ Épicure était un vrai sage. « Quoi que tu entreprennes, dit-il, mets-toi toujours devant les yeux un homme de bien. »

¶ Pourquoi toutes ces plaisanteries sur la religion? On n'en a jamais fait sur la morale.

Un poète arabe finit un de ses poèmes par tourner en ridicule les chrétiens, les juifs et les païens. « Le monde est composé, dit-il, de gens habiles qui n'ont point de religion, et de sots qui en ont. »

¶ Que dirait-on d'un évêque espagnol qui eût tué François Ier entre les bras de Charles-Quint parce qu'il était l'allié des Turcs?

¶ Je suppose que les juifs soient les maîtres. A eux permis de sacrifier qui ils voudront, selon le chapitre 28 du *Lévitique*.

¶ Quand saint Étienne excommunia saint Cyprien, les évêques de Carthage n'en restèrent pas moins attachés à leur saint.

¶ Rome était la métropole, la mère de toutes les villes chrétiennes d'Occident; ainsi les villes la respectaient. Mais, en Orient, Constantinople, Alexandrie, étaient ce qu'était Rome.

¶ Valentinien III publia une loi, en 455, par laquelle on devait obéir aux décrets de l'évêque de Rome.

¶ Quand les Francs dominèrent dans les Gaules, la loi de Valentinien fut abrogée d'elle-même, et, sous nos princes chrétiens, les évêques francs nommés sans Rome. Les rois de la première race conférèrent tous les grands bénéfices.

¶ L'usurpateur Pepin consulta le pape pour savoir s'il pouvait en conscience détrôner le roi Childéric : le pape Zacharie délia les sujets du serment de fidélité. Étienne, successeur de Zacharie, sacra Pepin et lui baisa les pieds : on l'a rendu depuis aux papes. Étienne V, à son entrevue avec Louis le Débonnaire à Reims, le baisa sur la bouche : depuis, les rois baisèrent la pantoufle.

¶ Les évêques français assemblés condamnent et les Grecs et le pape, et restent en communion avec le bonhomme.

¶ Grégoire IV commença à lever la tête contre ce pauvre Louis le Débonnaire; mais les évêques, qui voulaient être les maîtres, répondirent au pontife : *si excommunicaturus veniet, excommunicatus abibit*. Les évêques déposèrent le bon roi deux fois, et le bon roi avait fait crever les yeux à son..... Il était cocu par un nommé Bernard. C'est le moine Véla qui le dit; on ne connaît son livre que depuis 1677.

Étienne VII déterre Formose, son prédécesseur, lui coupe les doigts et le jette dans le Tibre.

Jean XII, fils d'Albéric, consul, qui voulait réta-

¶ La raison vient tard aux gouvernements, comme aux hommes.

¶ Nous avons beaucoup, il nous manque davantage.

¶ Le moyen sûr pour être écrasé dans ce monde, c'est de n'avoir que du mérite. Ainsi, dans un concile, des cardinaux ignorants font des articles de foi que de pauvres théologiens ont rédigés; un premier commis travaille quarante ans, pour mourir premier commis. Sous un ministre tout neuf, jamais l'avocat n'est président, ni l'aumônier évêque, ni le lieutenant-colonel n'a le régiment.

¶ La cause de la décadence des lettres vient de ce qu'on a atteint le but, ceux qui suivent voulant le dépasser.

¶ Chaque peuple a, à la longue, son grand homme en tout genre, grand homme Dieu sait comment. On fait sa statue d'or, en jetant au rebut les autres métaux dont cette idole est composée, et on croit son homme parfait. Ainsi Homère passe pour être sans défauts.

¶ On aime la gloire et l'immortalité, comme on aime ses enfants posthumes.

¶ Le père Bouhours compare Alexandre à Xavier, et César à Ignace.

¶ Quel est celui qui acheta la lanterne d'Épictète?

¶ Ceux qui ont passé leur vie sans penser, sont comme des forçats enchaînés le dos tourné contre la lumière, ne voyant que les ombres des choses, et croyant que ce sont ces ombres qui font tout aller. Si

on les délivre et qu'on leur montre les choses réelles, ils commenceront par douter, etc.

¶ Platon se plaint que chez les Grecs il y avait plus de musiciens que de gens d'esprit, plus d'oreilles que d'âmes.

« Les maladies des corps les détruisent, mais les maladies de l'âme, dit-il, ne la détruisent point : elle n'est pas moins âme pour être ignorante, méchante, etc. »

Il dit que le vice est le pur effet de la volonté libre.

¶ Cicéron, dans sa lettre à Pétus, lui reproche de ne point souper; il dit que le souper est nécessaire, surtout dans la guerre civile.

¶ Spinosa pose pour principes :

1° Qu'il ne peut y avoir deux substances de même attribut, c'est-à-dire semblables en tout;

2° Qu'une substance ne peut en former une autre;

3° Que qui dit substance dit infini;

4° Que l'immensité des choses est Dieu;

5° Que tout est propriété de l'Être unique.

¶ Superstition est de tous les temps. Xénophon, dans la retraite des Dix-mille, dit qu'on fut incommodé du vent de bise, et qu'on sacrifia au vent. Le jeune Cyrus, à la tête de son armée et en présence de l'ennemi, demande à son astrologue quand il y aura bataille.



Le fils du Turret de Bruxelle,
Comme monsieur son père, excelle

A gouverner un opéra.
Il se conduit par telle route
Que bientôt le nôtre fera,
Comme à Bruxelles, banqueroute.



¶ Louis XII comparait les gentilshommes ruinés en équipages à Actéon mangé par ses chiens.

¶ Le cardinal de Fleury, en mourant, fit le conte de M. de Longueville, qu'au concile de Trente les Français demandèrent la fornication, et les Allemands l'ivrognerie. Ils étaient bien sots.

¶ Défense de faire sortir l'argent. — Ordre à nos sujets de ne point payer leurs dettes.

¶ Apulée conte qu'ayant gardé le corps d'un homme par ordre de sa femme, il lui dit : « Je suis prêt à vous rendre le même service quand il vous plaira. »

¶ La Lemore, ayant chanté aux noces de Mme de Forcalquier : « Je me ferai toujours un plaisir de chanter à toutes vos noces. »

¶ Presque tout est incertain avant la renaissance des lettres. Tout est prodige chez Hérodote, chez Tite-Live, et, à la honte de notre siècle, il y en a beaucoup chez Mezeray : il parle sérieusement de la sainte ampoule et de la mission de la Pucelle.

Comment imaginer trois cent mille occis à la bataille entre Abdérame et Charles Martel? Comment

cent mille Normands en bateau pour venir conquérir la France? Comment ces milliards de croisés?

Comment attribuer à Joinville une histoire qu'il aurait écrite à quatre-vingt-dix ans? On y dit que le Jourdain vient des sources *Jour* et *Dain :* cette histoire fut falsifiée sous François Ier;

Que les nuits sont beaucoup plus courtes en Égypte qu'en France;

Que les eaux du Nil se répandent à la Saint-Rémy; que Babylone est la capitale de l'Égypte; qu'il a vu le prétendu feu grégeois;

Que le connétable de Chypre se confesse à lui;

Qu'il a vu le corps de la Magdelaine à la Sainte-Baume, bâtie depuis lui. Enfin, pour couronner l'œuvre, il y a une fausse chartre en faveur des Chartreux.

¶ Les Tartares ne savent rien, sinon qu'ils ont conquis la terre.

¶ Du temps de Charles IX, trois hommes sages : le chancelier de l'Hôpital, Montaigne, Charron.

¶ Ne valait-il pas mieux réciter les psaumes en latin, que de faire chanter aux femmes, dans l'église, les psaumes impertinents de Marot et de Bèze.



Seigneur, je n'ai point le cœur fier,
Je n'ai point le regard trop haut

Et plus grand qu'il ne me le faut :
Je n'ai rien voulu manier.



¶ Tomas de Pisan, astrologien de Charles V.

¶ Le duc d'Ossuna condamne Scannati à donner la moitié de son bien à sa fiancée, ce qui, joint à sa dot, la rend plus riche que lui. Le tout pour satisfaire aux vœux que Scannati avait fait de ne point épouser une fille moins riche que lui.

¶ Perrone, bourgeois de Naples, laissa son bien au jésuite Mairat, avec cette condition que les jésuites donneraient à son fils ce qui lui plairait. L'héritage montait à cent mille écus, et les jésuites n'en voulurent donner que quatre mille au jeune homme. Selon la teneur du testament, il fut décidé qu'ils lui en donneraient quatre-vingt-seize mille, puisqu'ils devaient donner ce qui lui plairait, et que rien ne lui plaisait plus que les quatre-vingt-seize mille écus.

¶ Un marchand, nommé Paul Moné, fut persuadé par l'avocat Ganeto de ne laisser son bien à sa veuve qu'à condition que ce bien retournerait à l'avocat en cas qu'elle se mariât par l'avis d'un autre. Elle se remaria, et dit aux juges qu'elle ne s'était remariée que de son propre avis, sans consulter personne : le bien lui fut adjugé.

¶ Sully disait qu'il en coûtait cinquante millions aux particuliers pour que le roi en reçût trente.

¶ Un Suisse gardait une rue, avec ordre de ne laisser passer personne. On porte le bon Dieu. « Ah! passer, vous, dit-il; mais point passer canailles de prêtres! »

¶ Un homme éclairé qui demande conseil peut être comparé à Moïse, qui prenait des guides quoiqu'il eût la Colonne de feu.

¶ On peut dire d'un homme qui pue de la bouche qu'il a déjeuné avec Ézéchiel.

¶ Tout long procédé vient d'impuissance.

¶ Les femmes ressemblent aux girouettes : elles se fixent quand elles se rouillent.

¶ Louis XIV soutenait les louanges comme ce Grec qu'on accablait de roses aux jeux olympiques.

¶ Les physiciens, en calculant, sont comme les marchands, qui pèsent et vendent des drogues qu'ils ne connaissent pas.

¶ Leibnitz n'a rien fait de complet. Il jetait quelques pensées dans un journal : c'était une carpe qui laissait ses œufs sur le rivage, — couvait qui voulait.

¶ Je ne blâme point ce qui n'est que bel esprit : il en faut dans un compliment, dans une épigramme; mais prenons garde de ressembler à ceux qui aiment mieux un magot de la Chine qu'un tableau de Le Brun.

¶ Le sol de Florence semblait fait pour produire des Pétrarque, des Galilée. Il faut cultiver le nôtre, l'engraisser, etc. Les génies sont venus en France, comme les fruits, de la Grèce.

¶ Pourquoi, après le siècle des bons ouvrages, tout dégénère-t-il? C'est que les vraies beautés sont devenues des lieux communs.

¶ Un Romain était savant quand il savait l'histoire de Rome; un Grec ne savait que sa langue et l'histoire d'Hérodote; nous, religion, langues, mathématiques, histoire de l'univers, etc.

¶ Les chimistes se vantent de leurs transmutations, mais nous en savons plus qu'eux : nous changeons tous les jours le bois en cendre, la bougie en flamme, un dîner en merde, etc.

¶ Les savants entêtés sont comme les Juifs, qui croyaient que le soleil luisait pour eux seuls, quand les Égyptiens étaient dans les ténèbres.

¶ Les grammairiens sont pour les écrivains ce qu'un luthier est pour Lully.

¶ Les hommes sont comme les animaux : les gros mangent les petits, et les petits les piquent.

¶ C'est Hermès Trismégiste qui a dit que Dieu est une sphère dont le centre est partout et la circonféférence nulle part.

¶ Les importants ressemblent à la tête de Jupiter Olympien, longtemps adorée, dans laquelle on ne trouva que des rats et des toiles d'araignées.

¶ Les bienfaits sont un feu qui ne brûle que de près.

¶ La princesse de Conti ne veut pas que les princes de Conti, ses enfants, apprennent à danser, parce qu'on se sert d'un violon.

¶ Un avocat, plaidant sur des latrines, dit : « Messieurs, n'est-il pas bien cruel qu'on n'aye dans cette maison qu'un privé pour tout potage? »

¶ Le roi de Prusse, au lieu de signer l'arrêt de mort d'un homme condamné pour avoir couché avec sa jument, répondit : « Je laisse dans mes États liberté de conscience et de f...... »

¶ A la bataille de Spire, point de quartier; un officier allemand demandait la vie à un Français, celui-ci répondit : « Monsieur, demandez-moi toute autre chose. »

¶ « Mais comment ont-ils pu passer le Danube? disait-on à M. Hallan. — L'un après l'autre », répondit-il.

¶ Au mois de juin 1743, un janséniste s'est pendu, disant qu'il ressusciterait dans trois jours. C'est à Utrecht, le fait est certain.

¶ A Londres, 1749, un charlatan fait afficher qu'il fait entrer tout son corps dans une bouteille de six pintes.

¶ Il y a, dans une ode d'un paysan hollandais, nommé Door, le fragment suivant :

Le temps emporte nos jours sur son aile légère :
Qu'il emporte aussi ta tristesse!
Pourquoi garderions-nous nos chagrins,
Quand on est si peu éloigné des vignobles du Rhin?

¶ Il y a en Sibérie la poste aux chiens.

Sermon du docteur Swift sur l'orgueil, devant le Parlement d'Irlande.

« Il y a trois sortes d'orgueil, Messieurs : celui de la naissance, celui des places, celui de l'esprit. A l'égard de ce troisième, comme personne de cette auguste compagnie ne peut être accusé de ce vice, je n'aurai pas l'honneur de vous en parler. »

¶ « Comment recevez-vous tant de sots dans votre ordre? disait-on à un jésuite. — Il nous faut des saints. »

¶ La reine demandait au maréchal de Villars : « Craignez-vous la mort, Monsieur le maréchal? — Monsieur le Prince, mon maître, m'a appris qu'il faut craindre son ennemi de loin et le braver de près. »



Le coq eut bien tort de chanter
(quand saint Pierre eut renié).
En voyant une si grande poule mouillée,

Quel silence étourdit mon oreille étonnée!



¶ Les Romains n'employaient point, en écrivant, de ces vains superlatifs qui sont si communs en France et en Italie : *horriblement, au désespoir, parfaitement, très humblement.* Les Anglais approchent plus des Romains que nous : ils pensent, et nous parlons.

¶ Il y a beaucoup d'honnêtes gens qui mettraient le feu à une maison, s'il n'y avait que cette façon de faire cuire leur souper.

¶ Un jeune Gascon arrive à l'armée le jour d'une bataille et demande ensuite à ses camarades : « Demain, à quelle heure la bataille? »

¶ Les sauvages ne s'avisent point de se tuer par dégoût de la vie; c'est un raffinement des gens d'esprit.

¶ La torpille est l'emblème des ennuyeux.

¶ Il y a un insecte qui est trois ans à se former pour ne vivre qu'un jour. — La tragédie de *Catilina* lui ressemble.

¶ La maîtresse du prince Édouard..., Kilmarnok, prise par le duc de Cumberland et vendue. Elle fut grosse du Prétendant et accoucha d'une pension.

¶ Mme de Richelieu, violée par un voleur de grands chemins : « Ah! mon cher voleur! »

¶ Un chancelier disait au premier président, qui lui parlait au nom du corps : « Ma protection! — Messieurs, il nous accorde plus que nous ne demandons. »

¶ Dieu est l'éternel géomètre! Mais les géomètres n'aiment point.....

par Moïse. Au chap. XXIV de l'*Exode,* v. 4 et 7, il est parlé du livre du pacte, *liber pacti,* que Moïse lut aux Israélites lorsqu'ils firent la première alliance avec Dieu. Il est encore dit au *Deutéronome,* ch. IV, v. 5, que, la première année après la sortie d'Égypte, Moïse expliqua au peuple toutes les lois qu'il avait faites; au chap. XXIX, v. 14, que Moïse fit de nouveau jurer au peuple qu'il observerait ces lois, et enfin au chap. XXXI, v. 9, qu'il écrivit un livre qui contenait et l'explication de ces lois et le nouveau pacte fait par le peuple, et que ce livre s'appelait le *Livre de la loi de Dieu,* augmenté depuis par Josué, qui y a ajouté le nouveau pacte qu'il fit faire aux Israélites pour la troisième fois. (*Josué,* chap. XXII, v. 25, 26.)

Mais il faut remarquer que, de tous les livres faits par Moïse, il n'a recommandé de garder que son fameux Cantique et le *livre du second pacte,* où il obligeait non seulement, comme dans le premier, les Israélites qui étaient présents, mais encore toute leur postérité.

Le livre de Josué reçoit les mêmes difficultés que le *Pentateuque :* il est toujours parlé de Josué à la troisième personne; on y rapporte des choses arrivées longtemps après sa mort, comme, par exemple, que les Israélites furent fidèles à Dieu tant que les vieillards contemporains de Josué vécurent. Enfin il est clair que ce livre a été écrit plusieurs siècles après Josué, par le v. 14 du chap. X, où il est dit, au sujet du soleil

arrêté par cet habile capitaine : *Nullus alius sicuti ille dies fuit, nec antea neque postea, quo Deus (ita) obediret cuiquam.*

Le livre des *Juges* n'est point l'ouvrage des Juges; il y aurait de l'absurdité à le penser. L'*Épilogue,* au chap. XI, fait voir qu'il est d'une seule main; et d'ailleurs l'historien y dit souvent : *Dans ce temps-là, il n'y avait point de roi en Israël,* ce qui prouve qu'il a été écrit sous les rois d'Israël. Le livre de *Samuel* embrasse une infinité de choses arrivées depuis la mort de ce prophète : donc il n'est pas de lui. Le v. 6 du chap. IX, livre I, le prouve encore; l'historien dit, par réflexion : *Antiquitus in Israel sic dicebat quisque quando ibat ad consulendum Deum : Age, eamus ad videntem : nam qui hodie propheta antiquitus videns vocabatur.*

Les livres des *Rois* ont été tirés des Annales de Salomon, des Chroniques des rois de Juda et des Fastes des rois d'Israël. (*Rois,* chap. XI, v. 5; chap. XIV, v. 19, 29.)

Enfin, si l'on examine l'ordre de ces différents livres, leur liaison et leur style, on ne doutera plus qu'ils n'aient été faits par un seul et même écrivain, et il y a bien de l'apparence que c'est Esdras, car l'historien pousse son histoire jusqu'à la délivrance de Joachim, et ajoute qu'il mangea toute sa vie à la table du roi, ce qui ne peut convenir qu'à Esdras, le seul juif illustre dont l'histoire rende ce témoignage, qu'il s'attacha à rechercher la loi de Dieu et qu'il fut prompt à copier

les lois de Moïse : *Scriptor promptus in lege Mosis, Esd.* VII, v. 10, v. 6, etc. Or, non seulement le *Livre de la loi* fait par Moïse, ou du moins la plus grande partie, est contenue dans le *Deutéronome*, mais on y trouve plusieurs autres choses ajoutées pour l'intelligence de ce livre : d'où l'on peut conjecturer que le *Deutéronome* est l'ouvrage d'Esdras. La preuve en résulte encore de la différence qu'il y a du Décalogue rapporté dans l'*Exode* avec celui du *Deutéronome*, surtout dans le quatrième commandement.

En comparant les *Paralipomènes* avec le *Pentateuque*, on y trouve une infinité de variations. L'histoire de Joseph et de Jacob, son père, dans la *Genèse*, est remplie d'anachronismes. L'historien commence ainsi celle de Juda et de Thamar (*Gen.*, ch. XXXVIII) : *Contigit autem in isto tempore ut Judas a suis fratribus discederet*. Il faut nécessairement rapporter ce temps à un autre dont il a parlé auparavant, non à celui dont il parle immédiatement ici, car depuis ce temps, c'est-à-dire depuis que Joseph fut conduit en Égypte, jusqu'au temps que Jacob y alla avec sa famille, on ne peut compter plus de vingt-deux ans, car Joseph avait dix-sept ans lorsqu'il fut vendu par ses frères, et trente ans lorsque Pharaon le fit sortir des fers; ajoutez à cela sept ans de fertilité et deux ans de famine, cela fait vingt-deux ans : or il n'est pas possible que, dans cet espace de vingt-deux ans, Juda ait eu successivement trois enfants d'une seule femme, qu'il épousa alors; que l'aîné de ses enfants, devenu en âge de se

marier, ait épousé Thamar; que le second, après la mort de cet aîné, ait épousé sa veuve et soit mort aussi, et que, longtemps après, ce même Juda ait eu affaire avec Thamar, doublement sa bru, sans la reconnaître, qu'il en ait eu deux enfants d'une seule couche, et qu'un d'eux ait eu lui-même aussi deux enfants.

On lit, au chap. XLVII de la *Genèse,* que Jacob avait cent trente ans lorsqu'il fut présenté pour la première fois par Joseph, son fils, à Pharaon. Otez de ces cent trente ans vingt-deux qu'il passa dans le deuil à pleurer la perte de Joseph; dix-sept ans, qui était l'âge de Joseph lorsqu'il fut vendu par ses frères; sept ans que Jacob servit chez son oncle Laban pour l'amour de Rachel : vous trouverez qu'il avait quatre-vingt-quatre ans, lorsqu'il épousa Lia; que, par conséquent, Dinah en avait à peine sept lorsqu'elle fut violée par les Sichemites, et qu'à peine Siméon et Levi, ses frères, en avaient onze et douze quand ils firent le massacre de Sichem.

Au premier livre des *Rois,* chap. VI, il est dit que Salomon bâtit le temple quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Égypte, et, par le seul texte, on trouve un bien plus grand nombre d'années :

Moïse gouverna le peuple dans le désert pendant quarante ans.

Josué, qui vécut cent dix ans, gouverna, selon Josèphe, vingt-six ans.

Kuzan tint le peuple en servitude huit ans.

Etniel, juge, gouverna pendant quarante ans.

Églon, roi des Moabites, tint le peuple en servitude dix-huit ans.

Échud et Samgas, juges, gouvernèrent l'espace de quatre-vingts ans.

Le roi de Chanaan tint encore le peuple en servitude vingt ans.

Le peuple fut tranquille quarante ans.

Il fut soumis aux Madianites sept ans.

Il fut sous l'empire d'Abimelech trois ans.

Chola fut juge pendant vingt-trois ans.

Isaïe le fut pendant quatre-vingt-huit ans.

Le peuple fut soumis aux Philistins et aux Ammonites dix-huit ans.

Jephté fut juge six ans.

Abzan, sept ans.

Élon, dix ans.

Halban, huit ans.

Le peuple fut une seconde fois soumis aux Philistins pendant quarante ans.

Samson gouverna vingt ans.

Héli, quarante ans.

Le peuple fut pour la troisième fois soumis aux Philistins jusqu'à ce qu'il fut délivré par Samuel, et cette dernière servitude dura l'espace de vingt ans.

David régna quarante ans.

Et Salomon, avant que de bâtir le temple, régna quatre ans.

Cela fait en tout cinq cent quatre-vingts ans, à quoi il faut ajouter tout le temps que fleurit la

République des Hébreux, depuis la mort de Josué jusqu'à ce qu'elle fut soumise par Kuzan, et cet espace renferme bien des années, car l'Écriture, au chap. XI des *Juges*, v. 7, 9 et 10, bronche sur plusieurs années de ce gouvernement, dont elle abrège l'histoire. Ajoutons encore le temps qu'a duré la judicature de Samuel, qui n'est point marquée dans l'Écriture, et le temps qu'a régné Saül, qu'on ne saurait constater par son histoire, car, quoiqu'au chap. XIII du livre des *Rois* il soit dit qu'il régna deux ans, on voit, par cette histoire, qu'il régna bien plus longtemps en effet. On lit au chap. XXVII que David....

¶ Ces contradictions qui sont dans l'homme, ces délicatesses de l'amour-propre, ces élans de l'âme pour le souverain bien, ces guerres intestines de nos âmes, dont les Pascal, les Nicole, nous ont rebattu les oreilles, sont inconnus de la plus grande partie du genre humain : c'est le partage de quelques oisifs.

¶ L'Amour, chez Hésiode, est représenté avec une grande barbe, comme père de la Nature.

¶ Comment le Saint-Esprit a-t-il inspiré aux évangélistes si peu d'ordre et de raison?

¶ Évangile de saint Jean, fait par des chrétiens platoniciens, au IIe siècle.

¶ La fable de la donation de Constantin vient de ce

que Charlemagne donna au pape l'exarchat de Ravenne, du temps de Constantin; mais c'était Constantin Copronyme. Erreur de nom, origine de beaucoup de choses.

¶ Pepin avait donné aux papes Étienne et Zacharie Ravenne, Bologne, Ferrare, Rimini, Urbino, Comachio, et les clefs des villes furent mises sur le tombeau des Apôtres.

Charlemagne leur donna Rome, Pérouse, etc., mais il s'en réserva la souveraineté et le droit de confirmer comme souverain l'élection des papes, ses sujets.

Charles le Chauve, son petit fils (un peu différent), prit le titre de Conseiller du pape.

¶ Point de prêtres dans les parlements des rois lombards. Seigneurs de fiefs, et magistrats avec les rois, les Italiens n'ont rien emprunté de la langue lombarde.

¶ Le marquis de B... dit, lorsqu'on pouvait marcher sur Vienne : « *N'allons pas plus avant, l'Empereur ne dépendrait plus de nous.* » Parole indiscrète, qui a perdu nos affaires.

¶ Quand le roi de Prusse eut fait sa paix, le roi de Pologne dit : « Savez-vous pourquoi? Par poltronnerie! »

¶ Un vieux lieutenant d'infanterie, Gascon, amené au roi, auquel on avait fait l'opération : « Sire, je tremblais de peur. Mon valet Antoine me dit : « Quoi! « Monsieur, vous avez peur, vous qui avez été à telle

« bataille, en telle année, à tel siège, à telle sortie,
« qui, etc. » Il eut une pension.

¶ On demandait à quelqu'un qui fondait en larmes auprès du corps de son frère comment il voulait qu'il fût enterré : « Ah! Monsieur, mon frère me disait : « Mon cher frère, le moins de dépenses que vous « pourrez. »

¶ M. de Gaufredi pleurait sa femme : « Avait-elle de l'esprit? — Ah! Monsieur, pas le sens commun. »

¶ Un janséniste, disputant contre Blondin qui prenait le parti de la Constitution, lui dit : « Est-il possible que vous, qui ne croyez pas en Dieu, vous souteniez une telle cause? — Monsieur, je suis un athée moliniste, et vous un athée janséniste. »

¶ Si on était libre, on ne serait jamais fou, car personne ne veut l'être. On serait toujours le maître des passions incommodes, on changerait de caractère : personne n'en change. Il est certain que dans une passion on agit sans liberté, parce qu'on suit l'idée dominante : or personne ne se donne ses idées; on suit toujours l'idée dominante. Donc, dans tous les cas, on est emporté, tantôt violemment et avec chagrin, tantôt doucement et avec joie.

¶ Le roi de Prusse a écrit que M. de Paulmy avait plus d'esprit que de taille, et plus de connaissances que d'années.

¶ *A vos souhaits!* dit l'abbé de Voisenon à l'auteur des *Souhaits,* qui éternuait, etc.

¶ Un colporteur criait : « Déclaration du roi très chrétien contre le roi de France. »

¶ M. Hudde, fameux géomètre, qui avait fait un excellent *Traité de l'équation des courbes,* et des *maximis et minimis,* les oublia entièrement quand il fut bourgmestre. Leibnitz l'alla voir et lui parla de géométrie. Hudde lui donna son livre, en lui disant : « Je ne l'entends plus. »

¶ M. de La Suze a mis en vers burlesques l'Oraison dominicale.

¶ « Où as-tu gagné ce sabre-là ? — A la guerre.— A quelle occasion ? — En trente occasions. »

¶ Les Arabes ont été invincibles par dévotion. Aboubeire, dans un combat, est cru mort par ses troupes : elles fuient. Omeirah leur crie : « Qu'importe qu'Aboubeire soit mort ou non ? Dieu est vivant et vous regarde. »

¶ Chacun se croit quelque chose. Quand j'arrivai en Angleterre, la femme d'un procureur se tua et fit mettre dans les gazettes qu'elle protestait, à la face de toute la terre, qu'elle n'avait jamais couché qu'avec son clerc.

¶ M. d'Argenson me disait : « Henri III n'eût pas été détrôné s'il avait eu un premier ministre; et Louis XIII l'eût été s'il n'en eût pas eu.

¶ Louis XIV dit au père Bourdaloue : « J'aime à prendre ma part d'un sermon, mais je n'aime pas qu'on me le fasse. »

¶ Varillas dit que les guerres civiles et les fluxions tombent toujours sur les parties faibles.

Mémoires de Mademoiselle.

Ils paraissent écrits par une femme de chambre.

Elle finit par dire qu'en 1688 on habilla ses gens de neuf.

Elle dit que, le feu ayant pris au Louvre, il cessa tout d'un coup à la procession du Saint Sacrement.

¶ « J'avais Segrais auprès de moi, manière de savant tourné sur le bel esprit. »

¶ « Puisqu'il faut que la plume fasse l'office de la langue, je vous fais ces lignes. »

¶ « Dieu me garde d'être jamais maîtresse du roi! disait Mme de Montespan : si j'étais assez malheureuse pour cela, je n'aurais pas l'effronterie de me présenter devant la reine. » Elle allait souvent à confesse avec Mlle de La Vallière.

¶ Madame avait été très malade. Avant son passage en Angleterre, elle prenait du lait. Ce qui fit croire qu'elle avait été depuis empoisonnée, c'est que Monsieur lui avait dit durement : « On m'a prédit que j'aurais plusieurs femmes » ; et que, dans l'agonie de sa femme, il dit : « Qui pourrait-on trouver qui eût bon air, à mettre dans la gazette pour avoir assisté ma femme? Consultez Mme de Lafayette. »

¶ Mademoiselle exilée pour n'avoir pas voulu épouser ce fou de roi de Portugal.

Il est prouvé que Lauzun ne fut à la Bastille que pour l'avoir épousée, malgré la défense du roi, et prenait si bien les airs de mari que, quand elle voulut lui donner quarante mille livres de rente, il en demanda cent mille.

¶ Mademoiselle obligée de donner Dombes au duc du Maine pour faire revenir Lauzun.

Mœurs du temps.

Nulle police; quarante mille mendiants dans la banlieue.

Portiers tués aux comédies de Scudéry. Cyrano de Bergerac interdit. Corneille commençait à instruire une nation barbare.

Fausses réputations : Bussy, Saint-Évremond.

¶ « Comment a-t-il trouvé ma terre? disait Monseigneur en parlant du duc de Biron, qui comptait en hériter. — Comme la terre promise. »

Mme de Maintenon écrivait à M. de Fontenelle : « *Je le renvoie toujours affligé* et jamais désespéré. »

¶ Le peuple reçoit la religion, les lois, comme la monnaie, sans les examiner.

¶ Il faut qu'il y ait des comédiens et des curés, comme des cuisiniers et des médecins.

¶ L'art de la guerre est, comme celui de la médecine, meurtrier et conjectural.

¶ La langue la plus parfaite est celle où il y a le moins d'arbitraire : c'est comme dans le gouvernement.

¶ Molière, Racine, Corneille, dans leurs pièces, enseignaient la France : ils disaient ce qu'on ne savait pas. Aujourd'hui, quelque bien qu'on fasse, on ne dit que ce que nous savons.

¶ M. Brion, échevin, propose de marier cent filles au mariage de M. le Dauphin. « C'eût été une belle fête, mais ce n'est pas l'usage », dit Bernage.

¶ « Faites nourrir les enfants trouvés par des chèvres : les femmes manquent, et ils meurent. — Mais elles ne sont pas baptisées ! » dit le Bouc.

¶ Les Anglais qui n'ont pas voyagé croient que le roi de France est le maître des biens et de la vie de ses sujets, et que, quand tel est son bon plaisir, il ôte les rentes d'un de ses sujets pour les donner à un autre. Il n'y a point de tel gouvernement sur la terre. Les lois sont observées, personne n'est opprimé. Un homme à qui un intendant ferait une injustice a droit de s'en plaindre au Conseil. On ne force personne à servir, comme en Angleterre ; et si les ministres abusent de leur pouvoir, le cri public leur est funeste. C'est quand les rois n'étaient pas absolus que les peuples étaient malheureux : ils étaient la proie de cent tyrans.

Il est dit qu'un bon roi peut faire en France plus de

bien qu'en Angleterre, parce qu'il n'est pas contredit. Il peut faire aussi beaucoup plus de mal; mais il n'est pas dans la nature humaine d'être méchant quand il n'y a rien à gagner à l'être.

¶ Jamais, dans la dernière guerre, nous n'avons manqué de respect aux têtes couronnées; aucune satire contre nos ennemis. La Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, étaient inondées de pièces scandaleuses contre le roi. Voilà une grande supériorité que nous avons.

¶ En 1635, le cardinal de Richelieu voulut faire un régiment de laquais pour pousser les Espagnols.

Descartes dans ses Lettres.

Qu'il a écrit sur les passions, mais pour les approuver, et qu'il les trouve toutes bonnes, surtout l'amour;

Que le premier sentiment de l'âme, c'est la joie, en entrant dans son corps;

Que la reine de Suède était plus faite à l'image de Dieu qu'une autre, parce qu'elle faisait plus de choses à la fois;

Qu'il veut renoncer à écrire, puisqu'un jésuite l'a accusé d'être pyrrhonien, pour avoir écrit contre les pyrrhoniens, et un ministre d'être athée, pour avoir écrit contre les athées.

Mémoires de Sully.

Il se plaint beaucoup des Parlements.

Il dit que, si la raison et la justice peuvent être sur la terre, c'est plutôt dans un seul homme que dans une multitude d'hommes.

Il n'accuse point Marie de Médicis de la mort de Henri IV, mais il lui reproche de s'être trop tôt consolée.

Il était grand homme de détail, non pas homme à grandes vues; par conséquent il n'était pas grand homme.

Il s'opposa aux établissements de la soie et des tapisseries, que Henri IV fit malgré lui.

Il y avait tant de grands seigneurs alors, et ils étaient si à craindre, que le roi n'osait les refuser en face ; il avait la faiblesse d'accorder à la reine et à eux des grâces préjudiciables à l'État, et il était convenu avec les Parlements qu'ils ne vérifieraient point ces grâces, à moins d'*une lettre particulière*.



Vers envoyés par Henri IV à Mlle d'Entragues :

Je ne sais par où commencer
A louer votre grande beauté,

Car il n'est rien, ni a été,
Que vous ne puissiez effacer.

Ainsi, par un serpent, de la terre élancé,
L'oiseau de Jupiter est quelquefois blessé.
Il s'élance dans l'air, il emporte, il dévore
L'ennemi menaçant, qui le combat encore;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs,
Il déchire sa proie, il venge ses douleurs.
Le monstre, tout sanglant, se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie...
Et l'aigle, tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette, s'envole, et plane au haut des cieux.



¶ J'aime encore mieux Cicéron, qui se plaint tendrement de ses amis infidèles, que César, qui dit dans ses *Commentaires* que c'est Pompée qui ne veut point la paix, et qui avoue dans une de ses lettres que c'est lui-même qui ne la veut pas.

¶ Rome occupe encore toute la terre. Un homme se croit quelque chose quand il a déchiffré une inscription dans ses ruines, et l'Italie d'aujourd'hui n'a de gloire que celle de découvrir les décombres de l'ancienne.

¶ Cicéron eût été guerrier s'il avait voulu, car il était vigilant et habile. Il gagna une bataille au même endroit où Alexandre avait vaincu les Perses, à Issus.

¶ Du temps de Henri IV, les postillons sonnaient du cor, comme en Allemagne; cela vaut mieux que notre *hoë!*

¶ Henri IV à Créteil, des procureurs lui refusent un poulet ; il les fait fouetter.

¶ Le compte par livres substitué au compte par écus en 1602. Monnaies haussent, faute très grave, parce qu'elle n'était pas nécessaire.

¶ Cicéron n'a pas été exilé, comme Démosthènes, pour s'être laissé corrompre, mais pour avoir sauvé l'État. Il a gagné une bataille et a méprisé cette gloire : il voulait celle de son vrai talent. Il était ami tendre, citoyen zélé, le meilleur philosophe de son temps, intrépide au temps de la conjuration. Il mourut avec fermeté, mais il ne se donna pas la mort, comme Démosthènes. Ce fut un courage différent : l'un aime mieux disposer de sa vie ; l'autre en laisse le maître un ingrat à qui il l'avait sauvée, pour qui il avait plaidé.

C'est le sort de tous les hommes publics de trouver toujours des ingrats.

Il dit à Atticus : *Non mei inimici, sed invidi perdiderunt*. Il faut faire usage de cela.

¶ Et surtout bien faire sentir que le succès des pièces au théâtre est dans le sujet et dans les acteurs.

¶ Le peuple aime toujours la superstition et les pointes.

¶ Les miroitiers ont pour patron saint Clair ;
Les paveurs, saint Rue ;
Les vergetiers, sainte Barbe ;
Les carrossiers, saint Fiacre.

Commerce.

Peu de commerçants entendent le commerce général. Une boutique veut décréditer sa voisine; Lyon veut singer Tours; l'homme public soutient, loue.

Le but du commerce, chez un législateur, est de donner aux citoyens tout ce que leur climat leur refuse et d'enrichir l'État.

Un État ne peut s'enrichir qu'aux dépens d'un autre. Si vos voisins en savent autant que vous, la balance du pouvoir est égale.

Dans la situation présente de l'Europe, l'industrie ne donne pas à un peuple une trop grande supériorité sur un autre.

Elle a seulement égalé les Hollandais à de plus grandes puissances, mais elle ne les rend pas dangereux.

La discipline militaire est comme le commerce : elle s'est étendue également partout à peu près.

¶ Un historien est un babillard qui fait des tracasseries aux morts.

Dans les PENSÉES *de Pascal.*

Pascal s'imagine que tous les hommes sont, comme lui, dévorés des idées incertaines de la métaphysique.

C'est le partage de quelques atrabilaires inutiles.

Le bonheur est un mot abstrait, composé de quelques idées de plaisir.

Le plaisir vient, on ne se le donne pas.

Théâtre.

Peu d'excellents ouvrages; beaucoup qu'on représente.

Est-ce un mérite de réussir par un fond intéressant? N'est-ce pas plutôt un bonheur?

Le mérite est de bien conduire et de bien écrire; mais le bonheur est le choix du sujet.

Il y a plus de mérite dans quatre beaux vers que dans *Inès*.

Le succès et la réputation sont choses différentes.

Il en est du théâtre comme de la guerre: il y a des généraux qui ont gagné des batailles sans se faire un nom.

Le mérite, le succès et la réputation sont toutes choses fort différentes.

Corneille dit toujours tout ce qu'il peut, plutôt que ce qu'il doit.

¶ Bourdaloue à Despréaux : *Si vous me chantez, je vous prêcherai.*

« Qu'est-ce que ce père Séraphin? — Sire, c'est un homme qui fait rendre les bourses qu'on vole à mes sermons. »

« Je ne fais point de compliments à Votre Majesté : je n'en ai point trouvé dans l'Évangile. »

¶ En Italie, on croyait et on empoisonnait; en France, on assassinait les rois.

Ici on est incrédule : tout est sage et tranquille.

La religion n'est point un frein; c'est, au contraire, un encouragement au crime. Toute religion est fondée sur les expiations.

En Moscovie, quand on embrasse leur rite grec, on dit : « Maudits soient mon père et ma mère, qui m'ont élevé dans une fausse religion! Je crache sur eux et sur leur religion.

¶ Sur la gonorrhée, 2e édition.

¶ Sur la pollution, 13e édition.

¶ Les idiots disent quelquefois de fort bonnes choses.

¶ Schah Nadir disait : « Le vainqueur attrape au petit pas les vaincus qui fuient au galop. »

¶ « Le malheur des autres doit vous consoler. — Mais,

quand je suis heureux, dites-vous : « Le bonheur des autres doit vous intéresser » ?

¶ Les Incas avaient des palais incrustés d'or et couverts de paille : emblème de bien des gouvernements.

¶ La véritable éloquence n'a pu jamais être connue en Asie, car qui aurait-on à persuader? On obéit en esclave à un signe. Où la force seule règne, l'éloquence n'a point d'empire.

¶ C'est une superstition de l'espèce humaine d'avoir imaginé que la virginité pouvait être une vertu.

¶ Il est honteux pour notre nation d'avoir souffert l'*Électre* de Crébillon.

Il ne faut pas disputer des goûts, c'est-à-dire il faut permettre d'être plus touché de la passion de Phèdre que de la situation de Joas, d'aimer mieux être ému par la terreur que par la pitié, de préférer un sujet romain à un grec.

Mais quand il s'agit de savoir si un sujet est bien travaillé, bien écrit, etc., c'est alors qu'il ne peut y avoir qu'un goût qui soit bon.

Si Sophocle vous avait montré son *Œdipe*, vous lui eussiez dit : « La pièce est finie à pied percé, au quatrième acte, etc. » Si *Électre* : « Jeux pythoniens, déclamation, longueur, mais grandes beautés. »

Pièces anciennes, sans épisodes, sans amour. La seule *Athalie* et *Mérope* dans ce goût. *Athalie*, longueurs, plus majestueuse que vive et animée ; Nabal, Josabet, inutiles ; mais le tout admirable.

Chœurs, lieux communs, espèces de prières, de

psaumes, mieux à l'église. Chœurs dans le *Catilina* de Ben Johnson.

Grandes fautes dans l'*Œdipe* et l'*Électre* de Sophocle. Le nom seul d'Œdipe devait le faire reconnaître : *Pieds percés*. Jocaste lui avait fait percer les pieds. Déclamation dans *Électre ;* simplicité, mais longueur ».

« Au-dessus de *Polyeucte* il n'y a rien », dit F... Il y a pourtant beaucoup de choses : *Athalie, Phèdre,* tout ce qui est écrit noblement.

Le théâtre toujours en proie à l'amour. Les vrais juges ne vont point au spectacle, mais la seule jeunesse : de là la corruption du théâtre.

Racine mit en vers l'esprit des romans. Campistron affadit ce qu'il avait embelli. Fontenelle et la Bernard ont fait le consul Brutus amoureux ! Il faut faire Electre amoureuse, et, cet amour ne servant ni à avancer ni à retarder la mort d'Égiste, celui d'Iphionasse n'était pas plus nécessaire.

Si l'auteur d'*Athalie* avait traité *Électre*, *Iphigénie en Tauride*, *Œdipe,* point d'amour. Il rougissait, sur la fin de sa vie, d'avoir amolli la scène.

Il n'y a point de sujets tragiques qui souffrent que l'amour y soit introduit. Il faut qu'il y soit nécessaire ; qu'il en soit la base ; qu'il en soit l'âme unique. Furieux, terrible, auteur des crimes accompagnés de remords, il est tragique : ainsi dans *Phèdre*, dans *Roxane*, dans *le Cid ;* mais, étranger dans la pièce, il devient galant et froid. Il est alors insupportable, et cependant on en voulait toujours. On me força, dans

Œdipe, à gâter ce sujet par je ne sais quel ressouvenir d'un ancien..... de Jocaste pour Œdipe, et je ne me suis jamais consolé d'avoir.....

Mémoires de Sully.

Sully n'avait qu'un esprit d'ordre, et point de génie; Henri IV, du génie et de l'ordre.

Dorures défendues, preuve qu'on les tirait d'ailleurs, ou preuve de sottise.

Espèces étrangères défendues, autre bévue.

Défense de transporter des espèces, comme si on les transportait pour rien : c'est faire hausser le change contre nous. Les sommes qu'il saisissait lui appartenaient : il en saisit une fois pour cinquante mille écus.

Il en coûta trente-deux millions de ce temps-là au roi pour acheter les ligueurs. Est-ce là vaincre et pardonner? Il n'en coûta rien après la Fronde.

Sully croyait à l'astrologie.

Électre.

Préface de Crébillon aussi ridicule que sa pièce; mais n'en disons rien.

¶ Les grands hommes ont toujours aimé les lettres.

Vauvenargues dit qu'il ne reste à ceux qui les négligent que ce qui est indigne d'être senti et d'être peint.

¶ Dans notre nation, on n'aime pas véritablement la littérature. Une pièce réussit pleinement : cinq à six mille personnes la voient; dans Paris, douze cents l'achètent. On lit à Londres.

¶ Ces ouvrages des Grecs sont comme la Grèce : pleine de défauts, de superstitions, de faiblesse, mais le premier peuple de la terre.

¶ (Voilà bien l'esprit français! Conférence de Fontainebleau.) « Voilà neuf passages que j'ai gagnés, dit Du Perron. — Qu'importe, pourvu que celui de Saumur nous reste. »

¶ On respecte un préjugé, on en brave un autre; tel manquera à sa promesse, qui n'osera violer son serment. Tel fripon méprisé garde une place honorable, à qui on n'en donnerait pas une d'archer. On souhaite cordialement la mort d'un homme; on ne l'empoisonnerait point, etc.

¶ Les comédiens, esclaves à Rome, magistrats à Athènes, excommuniés chez nous.

¶ Cardinal de Médicis. — Celui qui était chargé de le représenter dit : « Depuis que je me suis fait traiter de la vérole... »

¶ A l'inventaire de M. Couet, fameux directeur, le crieur disait : « Œuvres de Brantôme! Je dois avertir

que les douze tomes des *Femmes galantes* sont un peu usés. »



Vers du roi de Prusse à son Esprit :

Dites que j'ai subi, bravé l'adversité,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté;
Que je fus l'écolier des plus grands capitaines;
Qu'à Sparte, cultivant les douces mœurs d'Athènes,

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Que je sus distinguer l'homme du souverain;
Que je fus roi sévère et citoyen humain,
Et, quoiqu'admirateur de César et d'Alcide,
J'aurais suivi par goût les vertus d'Aristide.



Duc d'Orléans.

Il voulait renouveler le Système. La mort l'en empêcha. Quand le Parlement était à Pontoise,.... forma le projet d'y mener le roi et d'ôter la régence au duc d'Orléans.

Pour le Siècle de Louis XIV.

Après les véritables grands hommes, on peut compter une foule de beaux esprits et de littérateurs, qui ne répandirent pas de nouvelles lumières, mais qui conservèrent le feu sacré. Les mauvais livres furent moins mauvais, parce que le siècle passé fut le précepteur du suivant.

Les ouvrages galants, les chansons, les épigrammes, furent, pour les Corneille et les Bossuet, ce que sont nos belles tabatières et nos étuis de côté pour les Girardon et les Bouchardon.

Corneille honora son siècle, malgré tous ses mauvais ouvrages, comme Homère le sien, malgré ses défauts.

Henri IV eût été perdu s'il avait eu un premier ministre; Louis XIII, s'il n'en avait point eu; Louis XIV, affermi, pouvait en choisir un, ou s'en passer.

¶ Qui le croirait? Les carrosses ont contribué à la tranquillité de Paris. Quand on allait à cheval, on était armé en guerre : les querelles étaient plus aisées à faire et à vider. Le carrosse rend tranquille.

¶ Mon esprit est, comme ces climats, chaud à midi, froid le soir.

¶ On sert les rois d'Espagne et d'Angleterre à genoux; et moi aussi quand on me déchausse, quand on me donne un lavement. Les soldats se mettent à genoux quand ils tirent : apparemment pour demander pardon du meurtre.

¶ Les protestants de la Silésie proposèrent au roi de Prusse d'égorger les catholiques. « Mais si eux vous égorgeaient? — Oh! cela est bien différent : notre religion est la véritable. »

Leibnitz, près d'être jeté dans la mer, tire un chapelet. « Oh! il n'est pas juste de le noyer, puisqu'il n'est pas hérétique. »

Richelieu.

André Duchesne avait d'abord dans ses recherches fait la généalogie de la maison de Richelieu, qui descendait d'un bâtard d'un évêque de Poitiers (sous Louis XI) et d'une fille d'un apothicaire nommé Genouillac, famille fort étendue à Poitiers. Quand le cardinal de Richelieu fut rentré au Conseil, en 1624, Duchesne fit une autre généalogie : il fit descendre le cardinal d'une Laval, mais il fut détrompé. Il voulut sa retraite; le cardinal l'en empêcha.

Le cardinal de Richelieu était fils de François Duplessis de Richelieu, roué en effigie à Chatelleroux pour avoir assassiné le sieur de Mouzon.

Il est faux que ce François de Richelieu ait été envoyé à Cracovie par Charles IX, comme le dit Aubrey.

Le Richelieu que cite le président de Thou était Richelieu le moine, *voto ejecto, omni licentiæ et libidinis genere contaminatus, perditæ vitæ*. Voilà ce qui coûta la vie à Auguste de Thou.

François de Richelieu, ayant eu peine à obtenir des lettres d'abolition de Henri III, se maria avec Suzanne de La Porte, fille de François de La Porte, avocat.

Il eut trois fils : Henri, tué en duel; Alphonse, le chartreux, et le cardinal Armand-Jean. Celui-ci, étant à l'Académie, était faible et hargneux, hautain, querelleur. On lui conseilla de se faire prêtre, de peur d'être tué.

Françoise, sœur du cardinal, mariée d'abord à Jean de Pimpeau, devenue veuve, se fit faire un enfant par Vignerot, joueur de luth, fils d'un garde-chasse. Elle l'épousa; il acheta la terre de Pontcourlay.

La fille de ce René de Vignerot, nommée Marie, fut mariée au sieur de Combalet, neveu du connétable de Luynes. Elle fut duchesse d'Aiguillon et n'eut point d'enfants. C'était d'elle que le cardinal de Richelieu était amoureux.



O vous qui recherchez les faits de Richelieu,
Pourquoi vous donner la torture

Pour savoir s'il était homme, ange, diable ou dieu?
Sa nièce vous dira quelle était sa nature.



Un autre fils de Vignerot fut marquis de Pontcourlay, père du duc de Richelieu, etc.

Une autre fille, nommée Nicole, mariée à Maillé de Brezé. La fille de ce Brezé, maréchal de France, fut femme du grand Condé.

Le cardinal de Richelieu, dans sa jeunesse, s'appelait M. du Chillon.

¶ Écartez ces préjugés, qui vous détourneraient du chemin de la vie immortelle où vous aspirez.

Élevez vos pensées vers la nature divine, songez que vous marchez devant le Maître de l'univers, devant le seul être qui soit par lui-même.

¶ Thot, deux visages — ainsi Janus — l'année qui finit et qui commence.

¶ Fêtes de l'Autopsie : on ne reconnaissait qu'un seul Dieu dans ces fêtes.

¶ *Usages.* Ils sont si forts qu'on crie l'heure en Allemagne parce qu'on la criait avant qu'il y eût des horloges.



Le parti des bons catholiques
Boit à vous autres hérétiques.
Çà, mes amis, versons du vin,
Et, pour que personne n'échappe,
Envoyez promener Calvin ;
Nous enverrons plus loin le pape.



¶ Les Anglais crient : *Property and liberty!* — C'est le cri de l'amour de soi-même.

¶ Dissimuler, vertu de roi et de femme de chambre.

Pensées sur le bonheur.

Des astronomes observent des étoiles ; un poisson dit : « Ils ont beau faire, ils n'en seront jamais plus près que nous. » Ainsi des raisonneurs sur le bonheur.

Les hommes qui cherchent le bonheur sont comme des ivrognes qui ne peuvent trouver leur maison, mais qui savent qu'ils en ont une.

Le bonheur ressemble à l'île d'Ithaque, qui fuyait toujours devant Ulysse.

Le souverain bien est un mot abstrait, et rien de plus, comme on dit la vérité, la force, etc. Mais on ne peut avoir toutes les vertus, ni une force infinie, ni, etc.

¶ L'abbé Terrasson, du temps du Système, proposa de rembourser la religion. En mourant, il dit à son confesseur : « Interrogez Mme Loquet; elle sait tout. »

¶ Les Juifs défendaient de cuire l'agneau dans le lait de la mère : ombre d'humanité, persuasion de l'âme des bêtes.

¶ Les stoïciens devaient inspirer une vertu plus ferme et plus magnanime que notre religion : ils intéressaient l'amour-propre à aimer la vertu pour elle-même. Le christianisme vous dit : « Après trente ans de crimes, une bonne confession suffit. »

¶ Pourquoi faut-il qu'un grain d'opium donne souvent plus de félicité que tous les traités de philosophie?

¶ La fatalité admise, il y a plus de raison que de justice à punir les criminels.



Vers du roi.

Astres de l'univers, votre éclat est pour vous,
Mais de vos doux rayons l'influence est pour nous.



¶ Le premier roi de Prusse, Frédéric, est le premier qui fit venir des marchands détailleurs de Hollande; il

les allait voir souvent et leur envoyait de sa cuisine, quand ils étaient malades.

¶ On dit : « L'Europe est plus riche qu'autrefois; mais la terre porte-t-elle davantage? » Non, mais il y a plus d'industrie.

Histoire.

Nulle authenticité jusqu'au temps où les gazettes, les journaux, se contredisant les uns les autres et veillant les uns sur les autres, donnent occasion d'examiner les faits, discutés ensuite par les contemporains.

Je ne crois point Suétone, qui dit que Néron avait envie de faire mourir le sénat entier. Un empereur peut-il faire des crimes inutiles?

Je crois encore moins les miracles de Xavier, et pareilles sottises démontrées impossibles.

Tous les auteurs disent qu'on a gagné des batailles (celle de Cyrus contre Crésus) parce que les chevaux craignaient les chameaux. Les palefreniers peuvent critiquer Thucydide.

¶ Mme de Canitz envoya chercher un mari à Paris.

Berlin.

Le roi a décidé que tous les droits régaliens dont les seigneurs se trouvaient en possession en 1740 seraient réputés légitimes.

Restitution, en 1746, de tout ce qu'il avait emprunté.

Point d'impôts durant la guerre.

Les prêtres craignent ici pour la religion, comme il y a cinq ans pour la maison d'Autriche.

Ils ne se plaignent pas que la morale soit corrompue ; ils disent franchement : « On ne fait plus de cas de nous, tout est perdu. »

Il y a à Berlin cent vingt-deux mille âmes, en comptant dix-huit mille soldats. Point de querelles entre les soldats et les bourgeois : le lieutenant de police y a mis ordre.

Un sellier avait fait prix avec moi pour dix-huit thalers : il en demanda trente. Le lieutenant de police alla voir son ouvrage et ne voulut pas qu'il eût plus de douze écus.

Il est né, en 1750, cent cinquante-deux mille enfants dans les États du roi.

En 1750, au mois de décembre, il assembla sa cour de justice, pour savoir pourquoi on avait fait durer six mois le procès d'un meunier.

S'il avait eu plus d'audace, il eût détruit la maison d'Autriche et la religion chrétienne.



Pour juger la littérature,
L'Impudence en original,
La Faim, l'Envie et l'Imposture,
Se sont construit un tribunal.
De ce petit trône infernal,
Où siègent ces quatre vilaines,
Partent les arrêts du journal
De monsieur l'abbé Desfontaines.

FIN DU SOTTISIER.





INDEX ALPHABÉTIQUE



41

ERRATA

P. 47. — Au lieu de *Heuvenhook,* lisez *Leuwenhoeck.*

P. 57. — Au lieu de *Cont,* lisez *Cant.*

P. 65. — Au lieu de *Portsocker,* lisez *Hortsocker.*

P. 74. — Au lieu de *Walles,* lisez *Waller.*



